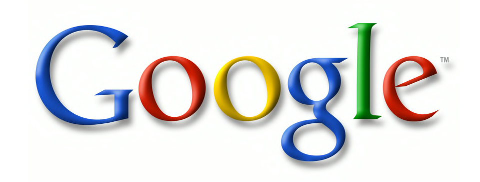






LETTRES
SUR
L'ÉGYPTE.

LETTRES SUR L'ÉGYPTE,

Où l'on offre le parallele des mœurs anciennes & modernes de ses habitans ; où l'on décrit l'état, le commerce, l'agriculture, le gouvernement, l'ancienne religion du pays, & la descente de S. Louis à Damiette, tirée de Joinville & des Auteurs Arabes, avec des Cartes Géographiques.

PAR M. SAVARY.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez { ONFROI, Libraire, quai des Augustins.
Et au Nº. 11, rue des Maçons, près la Sorbonne.

On trouve aux mêmes adresses la Vie de Mahomet, *& la* Traduction du Coran, *du même Auteur.*

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



LETTRES SUR L'ÉGYPTE.

LETTRE PREMIERE.

A. M. L. M.

Détails sur la température du climat.

Au grand Caire.

Vous connoissez, Monsieur, l'Egypte & ses productions, mais il doit vous rester des doutes sur la salubrité de son climat. Les débordemens du Nil, les eaux stagnantes en plusieurs endroits, ont dû vous porter à croire que ce pays étoit mal-sain, & que ses habitans sont sujets à beaucoup de maladies. Une

assez longue expérience, & des renseignemens pris sur les lieux, vous offriront des résultats propres à calmer vos craintes, & à fixer votre jugement.

Ce royaume commence à la Zône torride, & se prolonge l'espace de neuf degrés dans la Zône tempérée. Il est vrai que les chaleurs de la Thébaïde surpassent celles que l'on éprouve dans beaucoup de contrées, directement sous l'équateur. Le thermometre de Réaumur, quand l'haleine embrasée du vent du sud se fait sentir, monte quelquefois à trente-huit degrés au-dessus du terme de la glace, & souvent à trente-six. Il faut attribuer ce phénomene à l'aridité des plaines de sables, dont la haute Egypte est environnée, & à la réverbération des monts qui la resserrent dans toute sa longueur. Si la chaleur étoit le principe des maladies, le Saïd seroit inhabitable; la seule qu'elle paroît occasionner, est la fievre ardente à laquelle les habitans sont sujets, & dont ils se débarrassent avec la diete, en buvant beaucoup d'eau, & en se baignant dans le fleuve. Ils sont d'ailleurs sains & robustes. On y voit un grand nombre de vieillards, & plusieurs montent à cheval à l'âge de quatre-vingts ans. Le régime qu'ils observent pendant la saison brûlante, contribue beaucoup à

la conservation de leur santé. Ils ne se nourrissent presque que de végétaux, de légumes & de lait. Ils usent fréquemment du bain, mangent peu, boivent rarement des liqueurs fermentées, & mêlent beaucoup de jus de citron dans leurs alimens. Cette sobriété conserve leur vigueur jusque dans un âge très-avancé.

Aussi-tôt après l'inondation, les champs se couvrent de moissons. Les exhalaisons des eaux que le soleil éleve pendant le jour, condensées par la fraîcheur des nuits, retombent en rosées abondantes. Le vent de nord qui durant l'été souffle continuellement, ne trouvant point d'obstacle à son cours, dans l'étendue de l'Egypte, dont les montagnes sont peu élevées, chasse vers l'Abissinie les vapeurs des marais & des lacs, & renouvelle sans cesse l'atmosphere. Peut-être que les émanations balzamiques de la fleur d'orange, des roses, du jasmin d'Arabie, & des plantes odorantes contribuent à rendre l'air salutaire. Sans doute aussi que les eaux du Nil, plus légeres, plus douces, plus agréables au goût qu'aucunes de celles que je connoisse, ont une grande influence sur la santé des habitans. Toute l'antiquité a reconnu leur excellence (*a*).

(*a*) Ptolémée Philadelphe ayant marié sa fille Bérénice

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on les boit avec une sorte de volupté, & la quantité ne fait jamais de mal. Seulement comme elles sont légérement imprégnées de nitre, elles purgent doucement ceux qui en usent avec excès. Je ne dirai point avec plusieurs écrivains qu'elles procurent la fécondité aux femmes, qu'elles donnent de la vigueur, & de l'embonpoint aux hommes. L'historien fidele doit s'arrêter là où commence le merveilleux, & ne citer que les faits qu'il peut garantir.

Dans la basse Egypte, le voisinage de la mer, la grandeur des lacs, l'abondance des eaux amortissent les feux du soleil, & y entretiennent une température charmante. Strabon & Diodore de Sicile, qui ont demeuré long-temps dans ce pays, ne l'ont point regardé comme une contrée mal-saine.

Ils ont loué la fertilité de son sol, la bonté de

à Antiochus, roi de Syrie, lui envoyoit de l'eau du Nil, la seule qu'elle pût boire. *Athénée.*

Les rois de Perse se faisoient apporter de l'eau du Nil & du sel armoniac. *Dinon, histoire de Perse.*

Seuls de tous les peuples, les Egyptiens conservoient l'eau du Nil dans des vases scellés, & la buvoient lorsqu'elle y avoit vieilli, avec le même plaisir que nous buvons le vin vieux. *Le Rhéteur Aristide.*

ſes productions, la grandeur de ſes monumens, & ſa population nombreuſe, ſans parler des maladies effrayantes dont les modernes y placent le foyer. Hérodote dit poſitivement: « Les Egyp-» tiens ſont le peuple le plus ſain de la terre, » avantage qu'ils doivent à la ſalubrité de l'air, & » à la température de leur climat qui varie très-» peu; car on doit attribuer preſque toutes les » maladies des hommes, aux viciſſitudes rapides » des ſaiſons. » Il étoit réſervé à quelques modernes, qui n'ont point voyagé dans ce beau royaume, & ſur-tout à M. Paw, de nous enſeigner une doctrine contraire. Il prétend que de nos jours, « cette contrée eſt devenue, par la négli-» gence des Turcs & des Arabes, le berceau de » la peſte (*a*), qu'il s'y manifeſte de temps en » temps, une autre épidémie auſſi terrible, » apportée au Caire par les caravanes Nubiennes; » que la culture du riz ſuffit pour engendrer des » maladies nombreuſes; que le défaut de pluie » & de tonnerre fait que l'air acquiert dans la » Thébaïde aſſez de violence pour faire fermenter » les humeurs du corps humain, &c. » Ces aſſertions ont un air de vraiſemblance, qui pourroit en impoſer aux perſonnes qui n'ont point

(*a*) Recherches ſur les Egyptiens & les Chinois.

habité l'Egypte. Mais M. Paw les a hasardées du fond de son cabinet, sans avoir pour guide l'expérience. S'il avoit demeuré sur les lieux, les faits lui auroient démontré le contraire.

Dans des vallées fermées par de hautes montagnes, où l'atmosphère ne peut être sans cesse renouvellé par un courant d'air, la culture du riz est mal-saine, & les laboureurs paient souvent de leur vie, les riches moissons qu'ils demandent à la terre. Il n'en est pas de même aux environs de Damiette & de Rosette. Les plaines sont presque de niveau avec la mer. Aucune éminence, aucune colline, n'arrête le souffle rafraîchissant du vent de nord. Il pousse vers le midi les nuages & les exhalaisons des champs inondés. Il purifie continuellement l'atmosphere, & conserve la santé des habitans. Soit qu'il faille l'attribuer à cette cause, soit à d'autres que j'ignore, au moins est-il certain que les laboureurs attachés à la culture du riz, ne sont pas plus sujets aux maladies que ceux de la Thébaïde, qui ne le cultivent point. J'ai passé une année entiere au milieu des rizieres, dont j'allois tous les jours examiner les arrosemens, sans avoir éprouvé la moindre incommodité. Un vieux chirurgien originaire de Nice, & qui depuis trente ans faisoit la médecine à Damiette, m'a cent fois confirmé ce que

j'avance fur la falubrité du pays. Ce qui tourmente le plus les habitans, font les coufins, & les mofquites innombrables qui, s'élevant par milliers des marais, rempliffent l'air & les maifons. Le jour il faut fans ceffe tenir un émouchoir à la main, c'eft la premiere chofe qu'on vous préfente lorfque vous allez en vifite. La nuit on eft obligé de dormir fous des *moufquitieres.*

Les maladies des yeux font les plus communes en Egypte. Les borgnes & les aveugles s'y trouvent en grand nombre. On ne doit pas attribuer cette calamité feulement à la réverbération d'un foleil ardent, car les Arabes qui vivent au milieu des fables, ont ordinairement les yeux fains & la vue perçante. Il ne faut pas croire non plus avec M. Haffelquift (*a*) qui a fait un court féjour dans ce pays, que ce mal provient des vapeurs qu'exhalent les eaux ftagnantes; car les négocians François, dont les maifons bordent le canal du grand Caire, qui pendant fix mois de l'année contient une eau croupiffante dont l'odeur eft infupportable, feroient tous aveugles, & depuis cinquante ans, aucun d'eux n'a perdu la vue (*b*).

(*a*) Voyage d'Egypte.

(*b*) Un feul de ces négociants a perdu la vue, mais il demeuroit dans l'intérieur de la ville, & non fur le bord

L'usage où sont les Egyptiens de dormir en plein air pendant l'été, ou sur les terrasses de leurs maisons, ou près de leurs cabanes, est sans doute l'origine de cette infirmité. Le nitre, universellement répandu dans l'air, les rosées abondantes des nuits, attaquent l'organe délicat de la vue, & les rendent borgnes ou aveugles. La grande mosquée du Caire renferme huit mille de ces malheureux, & leur fournit une honnête subsistance.

La petite vérole & les hernies sont aussi très-communes en Egypte, sans cependant y causer de grands ravages. Quant à la phthisie & aux fluxions de poitrine, qui dans les contrées froides enlevent tant de personnes à la fleur de leur âge, elles sont inconnues sous cet heureux climat. Jamais on n'y éprouve de douleurs de poitrine. Je suis persuadé que ceux qui sont attaqués de ces cruelles maladies, recouvreroient la santé dans un pays où l'air gras, chaud, humide, rempli du parfum des plantes & de l'huile de la terre, semble très-favorable au poumon (a).

---

du canal. Ainsi ce fait ne prouve rien en faveur de l'opinion de M. Hasselquist.

(a) M. Paw prétend que la lepre a de tout temps affligé

Cependant il faut avouer qu'il est une saison mal-saine en Egypte. Depuis Février jusqu'à la fin de Mai, les vents du midi soufflent par intervalle. Ils remplissent l'athmosphere d'une poussiere subtile qui gêne la respiration, & chassent devant eux des exhalaisons pernicieuses. La chaleur devient quelquefois insupportable, & le thermometre monte tout-à-coup de douze degrés. Durant cette saison que les habitans nomment *Khamsin* cinquante, parce que ces vents se font plus particuliérement sentir depuis Pâque jusqu'à la Pentecôte, ils se nourrissent de riz, de légumes, de poisson frais & de fruits. Ils se baignent fréquemment, & font grand usage du jus de limon & des parfums. Avec ce régime, ils se mettent à l'abri des effets dangereux du *Khamsin*.

Il ne faut pas croire que ce vent qui corrompt en peu d'heures les viandes & les substances animales, dure pendant cinquante jours; il rendroit

---

les Egyptiens. Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, qui connoissoient bien ce pays, ne font point mention de cette maladie, preuve qu'elle y étoit ignorée de leur temps. J'ai vu des lépreux dans les îles de l'Archipel : séquestrés de la société comme l'étoient les Juifs, ils habitent des chaumieres sur le bord des chemins, & demandent l'aumône aux passans. Mais en Egypte où j'ai beaucoup voyagé, je n'ai pas rencontré un seul de ces malheureux.

l'Egypte déserte. Il souffle rarement trois jours de suite. Quelquefois ce n'est qu'un tourbillon impétueux qui passe rapidement, & ne fait de mal qu'au voyageur surpris au milieu des déserts. Au mois de Mai, me trouvant à Alexandrie, un ouragan de cette espece s'éleva tout-à-coup, roulant devant lui des torrens de sable embrasé. La sérénité du ciel disparut; un voile épais enveloppa le firmament; le soleil paroissoit couleur de sang. La poussiere pénétroit jusque dans les appartemens, & brûloit le visage & les yeux. Au bout de quatre heures, la tempête se calma, & le ciel reprit sa sérénité. Des malheureux qui s'étoient trouvés dans le désert furent étouffés. J'en vis rapporter plusieurs morts, & quelques-uns baignés dans l'eau froide revinrent à la vie. Les habitans du grand Caire, plus enfoncés dans les terres, souffrirent davantage de ce fléau, & un négociant François chargé d'embonpoint, y mourut suffoqué par la chaleur. De pareils phénomenes ont enseveli des armées & des caravanes entieres.

Plusieurs auteurs modernes, à la tête desquels paroît M. Paw, ont écrit que la peste étoit originaire d'Egypte. Si ce fait étoit véritable, il diminueroit de beaucoup les avantages de ce pays; car la fertilité & les richesses ne sauroient

balancer les maux que ce fléau cause à l'humanité. Les informations que j'ai prises, & des naturels du pays, & des médecins étrangers qui y demeurent depuis vingt & trente ans, tendent à prouver le contraire. Ils m'ont assuré que cette épidémie y étoit apportée par les Turcs, & qu'elle y causoit ensuite de grands ravages. Voici ce que j'ai vu. En 1778, les caravelles du grand-Seigneur aborderent à Damiette, & débarquerent, suivant la coutume, les soies de Syrie. La peste est presque toujours à leur bord. Ils mirent à terre sans opposition leurs marchandises & leurs pestiférés. C'étoit au mois d'Août, & comme l'épidémie s'éteint en Egypte dans cette saison, elle ne se communiqua point. Les vaisseaux mirent à la voile, & allerent empoisonner d'autres lieux. L'été suivant, des navires de Constantinople infectés de cette maladie, arriverent au port d'Alexandrie. Ils débarquerent leurs malades sans que les habitans en reçussent aucun dommage. Depuis cette époque, des navires de Smyrne y ont apporté cette contagion au commencement de l'hiver. Elle s'est répandue dans le pays, & a fait périr une partie des Egyptiens.

Voici une observation faite depuis des siecles. Pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août,

ſi l'on introduit en Egypte des marchandiſes infectées de ce poiſon, il meurt de lui-même, & les peuples ſont ſans alarmes. S'il y a été apporté dans d'autres ſaiſons, & qu'il ſe ſoit communiqué, il ceſſe à cette époque. Ce qui ſemble démontrer qu'il eſt étranger à ce royaume, c'eſt qu'excepté dans les temps d'une grande famine, on ne le voit point éclore au grand Caire, ni dans les villes intérieures. Il commence toujours dans les ports de mer, à l'arrivée des bâtimens Turcs, gagne de proche en proche, & parvient à la capitale, d'où il remonte juſqu'à Siène. Quand il a parcouru ſa période au grand Caire, & qu'il y eſt introduit de nouveau par les habitans de la Thébaïde, il ſe renouvelle avec plus de fureur, & détruit quelquefois deux à trois cents mille hommes; mais toujours il s'arrête au mois de Juin, & ceux qui le gagnent alors, guériſſent. Faut-il en attribuer la ceſſation aux grandes chaleurs, aux vents ſalubres du nord qui regnent pendant l'été, ou aux roſées qui tombent en abondance? Peut-être que ces cauſes diverſes y contribuent enſemble (*a*).

(*a*) Je ne puis, Monſieur, m'empêcher de vous citer un fait qui m'a été raconté par un capitaine digne de foi, parce qu'il peut procurer des lumières aux médecins qui cherchent un antidote contre ce fléau deſtruc-

Une autre remarque digne de fixer l'attention, c'est que cette contagion terrible redoute également l'excès des chaleurs & du froid. L'hiver la fait cesser à Constantinople. L'été la tue en Egypte. Elle ne remonte guère au cercle polaire, & ne passe point le tropique. Les caravanes du grand Caire, de Damas & d'Ispahan, qui quelquefois en sont infectées, ne la propagent jamais à la Mecque, & l'Iemen est à l'abri de ce fléau.

En lisant l'histoire, on voit rarement la peste

---

teur : « Je sortois de Constantinople où la peste exer» çoit ses ravages. Mes matelots avoient contracté cette » épidémie. Deux d'entr'eux moururent subitement. En » leur donnant des soins, je gagnai la contagion. J'é» prouvai une chaleur excessive qui faisoit bouillonner » mon sang. Ma tête fut bientôt prise, & je m'apperçus » que je n'avois que quelques momens à vivre. J'employai » le peu de jugement qui me restoit pour tenter une expé» rience. Je me déshabillai tout nud, & me couchai pen» dant la nuit sur le tillac du vaisseau. La rosée abondante » qui tomboit me pénétra jusqu'aux os. Elle me rendit » en peu d'heures la respiration plus libre, & la tête plus » saine. L'agitation de mon sang se calma, & le matin » après m'être baigné dans l'eau de la mer, je fus parfaite» ment guéri. » J'ignore, Monsieur, si ce remède est infaillible, mais je suis certain que toutes les matieres pestiférées que l'on passe dans l'eau, ne communiquent plus le poison.

à Lacédémone, Athenes & Bisance. Lorsqu'elle se répandoit dans la Grece, les peuples la faisoient cesser en tenant de grands feux allumés dans les places publiques, en nétoyant les canaux, en coupant les collines qui arrêtoient les vapeurs, & en empêchant la communication. L'air, l'eau, le soleil de ces belles contrées n'ont point changé. La même salubrité y régneroit si elles étoient habitées par des nations dont la police veillât au bien-être des citoyens, & à la santé publique. De nos jours, Smyrne & Constantinople sont le foyer de cette affreuse maladie. Il en faut attribuer la cause au peu de cas que le gouvernement Turc fait de la vie des hommes, & à leurs idées absurdes sur la prédestination. Qu'importe au Despote que la moitié de son peuple périsse, si, enfermé au fond de son sérail, il peut braver la mort? Qu'importe au Mahométan que la peste enleve des milliers d'hommes à ses côtés? Puisqu'il ne peut cesser de vivre que quand son heure est venue, il ne fera rien pour la reculer.

Lorsque la contagion s'introduit dans les maisons des Européens & des Grecs, ils les purifient par des fumigations, ils laissent les fenêtres ouvertes afin que l'air circule librement, & brûlent tous les effets qui ont appartenu aux pestiférés. Il n'en est pas ainsi des

Arméniens & des Turcs. Ils ne brûlent & ne purifient rien. Quand la plupart des membres d'une famille nombreuse sont éteints, les Juifs achetent à vil prix les meubles & les marchandises qui leur appartenoient, & les renferment dans des magasins. Aussi-tôt que le fléau a cessé, ils les vendent fort cher aux personnes qui en ont besoin, & communiquent avec eux le venin pestilentiel (*a*). Il se rallume bientôt & cause de nouveaux ravages. C'est ainsi que cette nation couverte d'opprobres, estimant plus l'or que la vie, vend la peste aux Musulmans qui l'achetent sans crainte & dorment avec elle jusqu'au moment où, se réveillant de son assoupissement, elle les précipite dans la tombe.

Le spectacle qu'offre cette calamité, sur-tout au grand Caire, glace un Européen d'effroi. Cette immense cité, au rapport des intendans des douanes, rassemble huit à neuf cents mille habitans. Ils y sont entassés par milliers. Deux cents citoyens y occupent moins d'espace que trente à Paris. Les rues sont fort étroites & toujours remplies de peuples. On s'y presse,

(*a*) La derniere peste de Moskou, qui enleva 200000 habitans, y fut portée par des marchandises pestiférées sorties des magasins des Juifs.

leurs asyles. Et qui pourroit voir sans douleur & sans effroi l'humanité gémir sous la rigueur d'un fléau si terrible ? Tous ceux qui en sont attaqués ne périssent pas, plusieurs guérissent. Mais on m'a assuré que la peste enlevoit quelquefois au grand Caire trois cents mille habitans. Concevez-vous que l'exemple des François, qui sortent sains & saufs de leurs demeures, lorsque la contagion s'est dissipée, ne puisse porter les Turcs à user de semblables précautions ? Concevez-vous que dans l'étendue de l'empire Ottoman, il n'y ait pas un seul port où l'on fasse quarantaine ? Une semblable nation mérite-t-elle d'occuper la patrie des anciens Grecs, & des Egyptiens, leurs maîtres ? Elle y a détruit les arts, la liberté, le commerce. Elle y laisse périr, faute de police, les malheureux qu'elle a réduits en esclavage. Elle y perpétue le plus destructeur des fléaux, & change en déserts les royaumes, les îles fameuses & les cités florissantes.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE II.

A M. L. M.

Observations sur les divers habitans de l'Egypte.

Au grand Caire.

JE ne vous ai parlé que vaguement, Monsieur, des différens peuples qui habitent l'Egypte. Il convient de vous faire connoître plus particuliérement leur caractere, leurs coutumes, & leurs arts. Les Arabes sur-tout qui environnent ce royaume, & qui l'occupent en partie, méritent de fixer vos regards. Les détails que je vais vous offrir, vous expliqueront comment il est possible que quatre millions d'hommes soient soumis au joug de huit mille étrangers, & comment une nation errante a conservé sa liberté & ses loix au milieu des puissances formidables qui l'enveloppoient.

Les vrais naturels de l'Egypte sont les Cophtes, qui, suivant quelques auteurs, tirent leur nom de *Cophtos*, ville autrefois célebre dans la Thébaïde; & suivant d'autres, de *Cobtos*, *Coupé*, parce qu'ils ont toujours conservé l'usage de la circoncision. Ce sont les seuls descendans des

Egyptiens. Assujettis depuis plus de deux mille ans à des princes étrangers, ils ont perdu le génie & les sciences de leurs peres; mais ils ont gardé beaucoup de leurs usages, & l'ancienne langue vulgaire du pays. La connoissance qu'ils se sont transmise de pere en fils de toutes les terres labourables, de leur valeur, de leur étendue, les a fait choisir pour être les écrivains des Beys; & les intendans de tous les gouverneurs. Afin de dérober à ces seigneurs l'intelligence de leurs livres de compte, la plupart les écrivent en Cophte. Cependant ils ne savent pas parfaitement la langue dont ils se servent; mais comme leurs Missels, le Pentateuque, & plusieurs des ouvrages qu'ils possedent, sont accompagnés d'une traduction Arabe, l'ancienne langue vulgaire de l'Egypte n'est point perdue. Elle fournira peut-être un jour aux savans les moyens d'éclaircir les ténebres répandues sur les premiers âges de la monarchie des Pharaons, & de soulever le voile qui couvre les mysteres hiéroglyphiques.

Les Cophtes embrasserent le christianisme dès sa naissance. Après qu'Amrou eut conquis l'Egypte, il leur permit le libre exercice de la religion chrétienne. Ils ont toujours eu depuis des églises, des prêtres, des évêques, & un patriarche, qui fixa son siege au grand Caire, lorsque cette ville

devint la capitale. Livrés aux erreurs du Monothélisme, leur ignorance ne leur permet pas de découvrir l'aveuglement où ils sont plongés. L'entêtement & l'esprit de secte les y retiennent, & rien ne sauroit leur faire changer de croyance. Ils mêlent dans leur culte une foule de pratiques superstitieuses qu'ils ont reçues de leurs ancêtres. Au reste, les Cophtes sont doux, humains, & hospitaliers. La tendresse paternelle & l'amour filial font le bonheur de leurs familles. Tous les liens du sang y sont honorés & chéris. Le commerce intérieur, l'art de faire éclore les poulets & d'élever les abeilles, forment presque toute leur science. Souvent les régies qu'on leur confie les enrichissent prodigieusement ; mais ils ne jouissent point tranquillement du fruit de leurs travaux. Le Bey, qui les voit dans l'opulence, les dépouille sans pitié de leurs richesses, & ils sont trop heureux s'ils peuvent racheter leur vie par la perte de leur fortune. Ces vexations ne les excitent jamais à la révolte. Leur peu d'énergie les tient enchaînés dans l'avilissement & la misere, & ils les supportent sans murmurer.

Les Arabes sont, après les Cophtes, le plus ancien peuple de l'Egypte. Ils y ont régné deux fois. La premiere époque de leur domination remonte à la plus haute antiquité, &, suivant

de graves écrivains, précede l'entrée de Joseph dans ce pays. La seconde a commencé avec le septieme siecle, & fini dans le douzieme. Ils composent encore les deux tiers des habitans. Leurs moeurs different suivant la position où ils se trouvent. Ceux qui, devenus laboureurs, vivent sous la domination des étrangers qui gouvernent ce pays, offrent au philosophe un exemple frappant de l'influence des loix sur les hommes. Soumis à un gouvernement tyrannique, ils ont perdu la bonne foi, la droiture qui caractérisent leur nation. Ils prennent parti dans les querelles de leurs maîtres. Les villages s'arment contre les villages, les villes contre les villes. Durant les révolutions sans cesse renaissantes au grand Caire, les campagnes présentent une scene effrayante de carnage & d'horreur. Les flammes dévorent les récoltes, & le sang des laboureurs inonde la terre où ils entretenoient l'abondance. Comme les haines sont inextinguibles parmi ces peuples, comme la mere fait sucer avec son lait le desir de la vengeance, à son fils au maillot, les hommes ne naissent que pour se détruire. Ces Arabes dégénérés, connus sous le nom de *Fellah*, rendent la navigation du Nil très-dangereuse. Ils attaquent les bateaux à la faveur des ténebres, massacrent les voyageurs, s'emparent

de leurs marchandises, & commettent toutes sortes de brigandages. . . . . . .

Une autre partie des Arabes, que l'on peut aussi nommer agriculteurs, vivent sous l'empire de leurs *Scheiks*, qui possedent diverses principautés dans la Thébaïde. Ce mot, qui signifie *vieillard*, est le signe glorieux de leur puissance. Ils sont encore, comme autrefois, les juges, les pontifes & les souverains de leurs peuples. Ils les gouvernent plutôt en peres de famille qu'en rois. Ces vénérables patriarches prennent ordinairement leurs repas à la porte de leurs maisons ou de leurs tentes, & y invitent ceux qui se présentent. Lorsqu'ils se levent de table, ils crient à haute voix : *Au nom de Dieu, que celui qui a faim s'approche & mange.* Cette invitation n'est point une politesse stérile. Tout homme, quel qu'il soit, a droit de s'asseoir & de se nourrir des alimens qui s'y trouvent. Permettez que je rapproche le passage de la Genese (*a*), où Abraham reçoit les anges, afin que vous puissiez comparer les mœurs de ces peuples dans des siecles si éloignés.

« Abraham étoit assis à la porte de sa tente
» pendant la plus grande chaleur du jour, dans
» la vallée de Mambré. . . . . . .

(*a*) La Genese, ch. 18.

» Ayant levé les yeux, il apperçut trois
» hommes qui s'avançoient vers lui. A l'inſtant
» il ſe leva, marcha à leur rencontre; & s'in-
» clinant profondément devant eux, leur dit:
» Seigneurs, ſi votre ſerviteur a trouvé grace
» devant vous, ne lui faites pas le déplaiſir de
» paſſer outre. J'apporterai de l'eau pour vous
» laver les pieds, & vous vous repoſerez ſous
» cet arbre. Lorſque vous aurez pris un peu
» de nourriture pour réparer vos forces, vous
» continuerez votre route.

» Auſſi-tôt Abraham ſe rendit à ſa tente,
» & dit à Sara: Paîtriſſez vîte trois meſures de
» farine, & faites cuire des pains ſous la cendre.
» Il courut enſuite au troupeau, prit un veau
» gras & tendre, & le donna à un ſerviteur
» qui ſe hâta de le rôtir; il ſervit à ſes hôtes
» du beurre, du lait, le veau rôti, & ſe tint
» debout à côté d'eux, ſous l'ombrage. »

Les Arabes font la même réception aux étrangers & aux voyageurs qui abordent à leurs tentes. Des ſerviteurs leur lavent les pieds. Les femmes paîtriſſent des pains ſans levain, qu'elles font cuire ſous la cendre, & on leur ſert des moutons rôtis, du laït, du miel, & les meilleurs alimens que l'on poſſede. Les impoſitions légeres que les Scheiks levent dans l'étendue de leurs

domaines, ne foulent point leurs ſujets. Ils jouiſſent de leur affection. L'Arabe vient expoſer ſes affaires à leur tribunal. Elles ne ſont pas compliquées ; & les lumieres de la raiſon naturelle, aidées des loix ſimples & claires du Coran, leur ſuffiſent pour les terminer ſur le champ. L'équité dicte preſque toujours leurs jugemens. Sous cet empire paternel, l'homme jouit de toute ſa liberté, & n'eſt attaché à ſon prince que par les liens du reſpect & de la reconnoiſſance. Il peut donc lui parler librement, le louer ou le blâmer ſuivant les occaſions. Je vous citerai un trait qui prouve juſqu'où les Arabes portent cet eſprit de franchiſe.

« Elmanſor, le ſecond Califе Abaſſide, jeta » les fondemens de Bagdad l'an 769. Il ſe rendit » fameux par ſes victoires, ſa puiſſance, & l'art » avec lequel il ſut gouverner d'immenſes états. » Son affabilité étoit extrême. Tant de belles » qualités furent flétries par une avarice ſans » bornes. Un jour un Arabe l'aborda, & lui » dit : Salut au pere de Jafar ! Salut à toi, lui » répondit Elmanſor. — Tu es le rejeton de la » race généreuſe de Haſchem ; accorde-moi » une petite partie des immenſes tréſors que tu » poſſedes. — Ce n'eſt point à moi, c'eſt » à l'apôtre de Dieu que tes voeux doivent

» s'adreſſer. — Mes habits ſont en lambeaux; » les années ont épuiſé mes forces.—Changeons; » voici les miens. Il les dépouilla ſur le champ, » & les lui donna. L'Arabe s'appercevant qu'ils » étoient uſés & rapiécés, lui dit : Prince, » ignores-tu cette ſentence du fils de Harima? » *Le riche qui ſe couvre de haillons, n'en eſt pas* » *moins ſujet à la mort.* ».

C'eſt avec cette liberté que les Arabes parlent à leurs chefs. Entiérement dévoués à leurs intérêts, au moindre ſigne de leur volonté, ils s'arment pour repouſſer l'oppreſſion des Turcs qui n'ont jamais pu les aſſujettir. Si la victoire ſe déclare en leur faveur, ils reſtent en poſſeſſion de leurs territoires; s'ils ſont vaincus, ils les abandonnent, & emmenent avec eux leurs femmes, leurs enfans, leurs troupeaux au fond des déſerts. Ils profitent enſuite des temps de trouble & de déſordre, reviennent à main armée attaquer leurs ennemis, & rentrent dans leurs poſſeſſions. Si ces chefs uniſſoient leurs forces, s'ils formoient une ligue contre les Turcs, ils les chaſſeroient ſans peine de l'Egypte, & s'en rendroient ſouverains. La politique des Beys empêche ces alliances, en ſemant la diſſention parmi eux, en aidant le foible contre le fort, en ne confirmant que l'autorité de ceux qu'elle

croît favorables à ses desseins, & sur-tout en faisant périr, par la fraude ou le poison, les émirs dont elle redoute le pouvoir, les talens & l'ambition.

Ces Arabes sont le meilleur peuple de la terre. Ils ignorent les vices des nations policées. Incapables de déguisement, ils ne connoissent ni la fourbe, ni le mensonge. Fiers & généreux, ils repoussent une insulte à main armée, & ne se vengent point par la trahison. L'hospitalité est sacrée parmi eux. Leurs maisons & leurs tentes sont ouvertes à tous les voyageurs, de quelque religion qu'ils soient. Ils traitent leurs hôtes avec autant d'égards & d'affection que leurs propres parens. Cette vertu honorable est portée si loin, que l'ennemi dont ils ont juré la mort, s'il peut se soumettre à venir boire le café chez eux, n'a plus rien à craindre pour ses jours. C'est la seule circonstance où ils oublient leur ressentiment, & où ils renoncent au plaisir de la vengeance. Le fait suivant, dont j'ai été témoin, vous donnera une idée de leur droiture. Depuis long-temps un Scheik arabe vient chaque année à la contrée des François. Il prend des marchandises d'un négociant, sans autre gage que sa parole. L'année suivante il revient, à pareille époque, apporter le prix des étoffes, & en acheter de

aux riches plaines de l'Egypte qui les rendroient esclaves. Plus d'une fois le gouvernement leur a offert des terres, & ils les ont toujours refusées, parce qu'il leur auroit fallu se soumettre à des despotes. Cet esprit d'indépendance si bien peint dans l'Ecriture, ils l'ont inviolablement gardé depuis Ismael leur pere. Hérodote, un des plus anciens historiens, nous les représente ainsi : « Cambise (*a*), voulant conduire une armée en » Egypte, envoya des ambassadeurs au roi des » Arabes, pour lui demander la sûreté du passage. » Il obtint sa demande, & les deux nations se » donnerent leur foi mutuelle. De tous les » peuples, les Arabes sont ceux qui gardent leurs » sermens avec plus de fidélité. Voici comment » ils concluent leurs traités. Un d'eux, debout » entre les contractans, s'ouvre la paume de la » main avec une pierre tranchante ; il prend le » bord de leurs robes, les teint de sang, & en » frotte sept pieres qu'il place au milieu d'eux, » en invoquant Bacchus & Uranie. Si celui qui » a sollicité l'alliance est étranger, il devient, » après cette cérémonie, leur hôte sacré ; & s'il » est du pays, on le regarde comme citoyen » de la tribu avec laquelle le traité a été formé.

(*a*) Hérodote, Thalie.

» Ce pacte est à jamais inviolable. » Ces cérémonies ne s'observent plus parmi les Arabes. Dans les occasions où ils traitent ensemble, ils se contentent de se serrer mutuellement la main, & de jurer par leur tête qu'ils garderont fidélement les conditions dont on est convenu, & ils ne sont jamais parjures à leurs sermens.

Diodore de Sicile, qui écrivoit plusieurs siecles après Hérodote, nous les peint avec les mêmes couleurs. J'ajouterai ce passage, parce qu'il vous fera connoître combien ces peuples ont peu changé, & que c'est peut-être le seul portrait dans l'histoire, qui, après dix-huit cents ans, puisse convenir à la même nation (*a*). « Les » Arabes errans habitent en pleine campagne, » sans aucun toit. Ils appellent eux-mêmes leur » patrie une solitude. Ils ne choisissent point pour » leur séjour des lieux abondans en rivieres » & en fontaines, de peur que cet appât même » n'attire des ennemis dans leur voisinage. Leur » loi ou leur coutume ne leur permet ni de » semer du bled, ni de planter des arbres fruitiers, ni d'user de vin, ni d'habiter dans des » maisons. Celui qui violeroit ces usages seroit » infailliblement puni de mort, parce qu'ils sont

(*a*) Diodore de Sicile, liv. 19.

» persuadés que quiconque peut s'assujettir à de
» pareilles commodités, se soumettra bientôt
» à des maîtres pour les conserver. Les uns font
» paître des chameaux, les autres des brebis.
» Ces derniers sont les plus riches; car outre les
» avantages qu'ils retirent de leurs troupeaux,
» ils viennent vendre, dans les ports de mer,
» l'encens, la myrrhe, & d'autres aromates
» précieux qu'ils ont reçus des habitans de
» l'Arabie heureuse. Extrêmement jaloux de leur
» liberté, à la nouvelle de l'approche d'une
» armée, ils se réfugient au fond des déserts,
» dont l'étendue leur sert de rempart. En effet, les
» ennemis n'appercevant point d'eau, n'ose-
» roient les traverser; tandis que les Arabes s'en
» étant fournis dans des vaisseaux cachés sous
» terre, & dont eux seuls ont la connoissance,
» se mettent à l'abri de ce besoin. Tout le sol
» étant composé d'une terre argilleuse & molle,
» ils trouvent moyen d'y creuser de profondes
» & vastes citernes de forme carrée, dont
» chaque côté est de la longueur d'un arpent.
» Les ayant remplies d'eau de pluie, ils en
» bouchent l'entrée, qu'ils rendent uniforme au
» terrain des environs, & sur laquelle ils laissent
» quelque indice imperceptible, qui n'est connu
» que d'eux seuls. Ils accoutument leurs troupeaux
à

» à ne boire que tous les trois jours (a), afin
» que dans les cas où il faudroit fuir à travers
» des sables arides, ils soient habitués à supporter
» la soif. Pour eux, ils vivent de chair, de lait,
» & de fruits communs & ordinaires. Ils ont dans
» leurs champs l'arbre qui porte le poivre (b),
» & beaucoup de miel sauvage, qu'ils boivent
» avec de l'eau. Il y a d'autres Arabes qui cul-
» tivent la terre. Ils sont tributaires comme les
» Syriens, & ont avec eux d'autres conformités,
» excepté qu'ils n'habitent pas dans des maisons.
» Telles sont à-peu-près les mœurs de ces
» peuples. »

Ce tableau, tracé par la main d'un historien éclairé, est d'une vérité frappante. On y reconnoît encore les Bédouins de nos jours. Qu'il me soit permis d'extraire du même auteur un morceau qui peint merveilleusement & leur droiture, & la fourbe des Grecs. « Les Arabes Nabathéens

(a) Les Abyssins qui partent de Girgé pour retourner dans leur pays, ayant un désert de sept journées à traverser, habituent leurs chameaux à passer tout ce temps sans boire.

(b) Je crois que Diodore se trompe ; & que le poivre est apporté en Arabie par les vaisseaux qui viennent de l'Inde.

» avoient quitté leurs déserts, pour se rendre
» à une place de négoce où se tenoit une foire
» fameuse. Avant de partir, ils avoient laissé
» dans les antres d'une montagne, leurs femmes,
» leurs enfans, leurs richesses. Ce rocher, situé
» à deux journées de distance de toute habitation,
» & défendu par son assiette & par des solitudes
» brûlantes, leur paroissoit à l'abri des ennemis;
» mais les Grecs affamés d'or, profiterent de ce
» moment pour l'attaquer. Athenée, un des
» capitaines d'Antigone, partit de l'Idumée avec
» un corps de troupes armées à la légere, fit
» quatre-vingt-onze lieues dans trois jours &
» trois nuits, & parvint à l'asyle des Nabathéens.
» Il y entra de force, tua une partie des malheu-
» reux qui y étoient renfermés, fit un grand
» nombre de prisonniers, enleva l'encens, la
» myrrhe, & quatre cents talens d'argent qu'on
» y avoit déposés. Il n'y demeura que trois heures,
» & s'enfuit, à travers le désert, avec son butin.
» Arrivé à dix lieues du rocher, la chaleur & la
» fatigue le forcerent à se reposer. On dressa un
» camp à la hâte. Les soldats accablés de lassitude,
» & croyant n'avoir rien à craindre, se livrerent
» aux douceurs du sommeil. Cependant des cou-
» reurs avoient appris aux Nabathéens l'invasion
» des Grecs. Partis sur le champ, ils s'étoient

» rendus à leur habitation. Le ſang de leurs vieil-
» lards, les plaintes des bleſſés les remplirent
» d'horreur. Ils coururent à la vengeance, & en
» peu d'heures atteignirent leurs ennemis. Quel-
» ques priſonniers, profitant de la négligence
» des Grecs, briſerent leurs liens, & donnerent
» avis de l'état où ils ſe trouvoient. A cette nou-
» velle, les Arabes attaquerent le camp de tous
» côtés, & y entrerent à la faveur des ténebres.
» Ils égorgerent les ſoldats qui étoient endormis,
» & percerent de leurs traits ceux qui ſe levoient
» pour prendre les armes. Le maſſacre fut général.
» Il n'échappa que cinquante cavaliers, la plupart
» bleſſés. Les Nabathéens ayant recouvré leurs
» priſonniers & leurs richeſſes, les ramenerent
» à leur habitation. Après avoir donné cette
» leçon aux Grecs, ils écrivirent à Antigone pour
» ſe plaindre d'Athenée, & juſtifier leur conduite.
» Ce prince déſavoua l'expédition de ſon général,
» dit qu'il l'avoit entrepriſe ſans ſa participation,
» & que leur défenſe étoit légitime. Il uſoit de
» cette diſſimulation pour les mettre hors de toute
» défiance, eſpérant profiter d'un inſtant favo-
» rable pour venger la défaite de ſes troupes;
» mais les Arabes comptant peu ſur la foi des
» Grecs, ſe tinrent ſur leurs gardes, & placerent
» des ſentinelles dans les endroits élevés, pour

» donner avis de la marche des ennemis. Ils
» reconnurent la ſageſſe de cette précaution.
» Quelques mois s'étant écoulés, Antigone
» envoya contre eux huit mille hommes d'élite
» commandés par ſon fils Démétrius. Ce corps
» d'armée marcha par des lieux détournés, à
» deſſein de les ſurprendre. Les Nabathéens,
» avertis par leurs eſpions, firent retirer leurs
» troupeaux vers l'extrêmité du déſert, & ſe for-
» tifierent dans la montagne. Démétrius la trouva
» gardée par une brave jeuneſſe, qui lui oppoſa
» une vigoureuſe réſiſtance. Après l'avoir atta-
» quée vainement avec toutes ſes forces, il ſe
» retira & fit ſemblant de prendre la fuite. Le
» lendemain à la pointe du jour, il revint à
» l'aſſaut ſans être plus heureux. Alors un Arabe
» lui cria d'une voix forte : Roi Démétrius, qui
» peut vous porter à faire la guerre à un peuple
» qui habite un déſert ſans eau, ſans vin, ſans
» proviſions, en un mot manquant de toutes les
» choſes qui font l'objet de votre cupidité & de
» vos concuſſions ? L'horreur de l'eſclavage nous a
» conduits dans cette ſolitude privée de tous les
» biens que recherchent avidement les hommes.
» Elle nous a réduits à une vie ſolitaire & ſauvage
» qui nous met hors d'état de vous nuire. Nous
» vous ſupplions donc, vous & le roi votre pere,

» de nous laisser en repos. Nous vous ferons
» même des présens pour vous engager à retirer
» votre armée, & à mettre les Nabathéens au
» nombre de vos amis fideles. Si ces raisons ne
» peuvent vous persuader, la nécessité vous
» obligera de quitter un désert où vous man-
» querez bientôt d'eau & de vivres. Jamais vous
» ne nous assujettirez à d'autres coutumes. Qu'es-
» pérez-vous donc de cette expédition? Elle se
» bornera tout au plus à nous enlever quelques
» esclaves qui ne vous serviront que malgré eux,
» & que vous ne plierez jamais à vos mœurs & à
» vos usages. Frappé de ce discours, Démétrius
» fit la paix avec les Nabathéens. »

Tels étoient, Monsieur, les Arabes avant & après Alexandre, tels ils sont de nos jours. L'amour de l'indépendance vit encore dans leur cœur. Leur aversion pour toute domination étrangere, leur fait préférer l'horreur des déserts aux établissemens les plus avantageux. La liberté a tant de charmes pour eux, qu'avec elle ils supportent courageusement la faim, la soif, & les ardeurs dévorantes du soleil. Humiliés quelquefois, mais jamais soumis, ils ont bravé toutes les puissances de la terre, & repoussé les fers qui ont tour-à-tour enchaîné les autres nations. Les Romains, ces maîtres du monde, ont perdu les armées qu'ils

ont envoyées à la conquête de leur pays. Les Egyptiens, les Perses & les Ottomans n'ont jamais pu les soumettre à leur puissance. Aussi ce peuple fier est le seul qui ait conservé cette hauteur de caractere, cette générosité, cette fidélité inviolable qui honorent l'humanité. La fourberie & le parjure leur sont inconnus. Ignorans sans mépriser les sciences, une raison saine, un esprit droit, une ame élevée, les distinguent de tous les Orientaux. Devant les étrangers comme devant leurs princes, ils gardent toujours la dignité de l'homme, & ne s'abaissent jamais à de viles flatteries. Sérieux sans morgue, spirituels sans ostentation, francs sans imprudence, ils connoissent les charmes d'une conversation tantôt sage, tantôt enjouée. L'amitié est sacrée parmi eux, & les amis sont des freres. Les délicatesses du sentiment ne leur sont point étrangeres. Leurs poëmes offrent la peinture de cet amour brûlant qu'ils respirent avec les feux du soleil, & quelquefois de cette galanterie qui semble être le partage des peuples policés. Tels sont, Monsieur, ces Arabes que le génie d'un seul homme sut réunir pour renverser les trônes voisins, conquérir des royaumes, & donner des loix aux deux tiers de la terre. Ils ont perdu leurs conquêtes, mais ils ont gardé leur caractere, leur religion & leurs

mœurs. S'il se trouvoit dans l'Orient un autre Mahomet capable de rassembler sous un même drapeau leurs tribus divisées, il pourroit encore soumettre l'Asie & l'Afrique à leur domination. C'est chez les Arabes que le philosophe devroit aller étudier l'homme primitif, & non parmi les peuples dont le despotisme & la servitude ont corrompu l'esprit, le cœur & les affections.

Après les Cophtes & les Arabes, les Mograbins, ou Mahométans occidentaux, sont les habitans les plus nombreux de l'Egypte. Les uns se livrent au commerce, les autres servent dans les armées. Il ne faut pas juger leur nation sur les individus qui viennent au grand Caire. Ceux d'entr'eux qui embrassent le parti des armes sont des aventuriers presque tous coupables de grands crimes, & que la crainte de la justice a banni de leur patrie. Ces soldats mercenaires, sans foi, sans loi, s'abandonnent à tous les excès, & se vendent toujours au Bey qui leur promet une plus haute paie.

Les vrais Turcs se trouvent en petit nombre dans ce pays. Les corps des Janissaires & des Azabs en sont composés. Ils abusent de leur pouvoir pour piller les Egyptiens & les étrangers, & emploient tous les moyens pour amasser de grandes richesses. Quelquefois ils se rendent redoutables

au Pacha & aux Beys, & vendent leur suffrage à prix d'or. Ces troupes, ainsi que les Mograbins, n'ont aucune discipline, & ignorent absolument l'art de l'artillerie. Il leur seroit impossible de résister à la tactique européene.

Les Chrétiens de Syrie, les Grecs & les Juifs, s'occupent entiérement du commerce, du change & des arts. La subtilité de leur esprit les a rendu tour à tour directeurs des douanes, & intendans des revenus de l'Egypte. On ne peut compter sur leur droiture. Il faut toujours être en garde contre leurs artifices. Lorsqu'ils ont du crédit, ils s'en servent pour opprimer les négocians européens, leur susciter des avanies, & mettre des entraves à leur négoce. La plupart sont orfevres, & travaillent l'or, l'argent & les pierres avec assez de perfection. Leurs ouvrages en filagramme méritent l'estime des connoisseurs. Plusieurs d'entr'eux ont établi des manufactures d'étoffes légeres qu'ils fabriquent avec le coton du Bengale & les soies de Syrie. Les naturels en achetent pour leur usage. Ces étoffes, bien tissues, pechent par la teinture. Les couleurs n'ont ni l'éclat, ni la durée de celles de l'Inde. C'est à l'ignorance des artistes qu'il faut s'en prendre; car l'Egypte produit d'excellent indigo, le carthame, & diverses substances colorantes. Il en est de même de leurs toiles. Le

lin d'Egypte, autrefois si renommé, n'a rien perdu de sa qualité. Il est long, doux, soyeux, & formeroit du linge superbe; mais le défaut de fileuses qui sachent l'employer, fait qu'on ne fabrique que des toiles grossieres.

Tous ces habitans, Monsieur, de mœurs, de religion, de nations différentes, se montent à près de quatre millions. Huit mille Mamlouks les gouvernent. Si vous êtes surpris que ce petit nombre d'étrangers puisse tenir sous le joug ce grand troupeau, vous reviendrez de votre étonnement lorsque vous saurez que du temps d'Auguste, trois cohortes suffisoient pour garder la Thébaïde. Strabon, témoin oculaire, & l'un des plus sages historiens de l'antiquité, nous rapporte ces faits intéressans.

« La nation Egyptienne, extrêmement nom-» breuse, n'est point guerriere. Les peuples » voisins ne le sont pas davantage. Cornelius » Gallus, le premier gouverneur romain envoyé » en Egypte, marcha contre les habitans » d'Héroopolis (*a*) qui s'étoient révoltés, & les » fit rentrer dans le devoir avec un petit nombre » de soldats. La dureté des impôts ayant causé

(*a*) Cette ville est absolument détruite. Ses ruines sont ensevelies sous les sables de l'isthme de Suès.

» un soulevement général dans la Thébaïde,
» il parut, & la rebellion se calma sur le champ.
» Après lui, Pétrone, à la tête de quelques
» cohortes, arrêta l'impétuosité de plusieurs
» milliers d'Alexandrins qui l'avoient attaqué,
» & en laissa un grand nombre sur le champ de
» bataille. Elius Gallus étant entré dans l'Arabie
» avec une partie des troupes qui gardoient
» l'Egypte, montra par ses victoires combien
» ces peuples étoient peu belliqueux, & auroit
» conquis l'Iemen sans la trahison de Syllæus.
» Les Ethiopiens, profitant de son absence, firent
» une irruption dans la Thébaïde, renverserent
» les statues de César, emporterent un riche
» butin, & emmenerent prisonnieres les foibles
» garnisons de Philé & d'Eléphantine. Pétrone
» les poursuivit avec dix mille hommes d'infan-
» terie, & huit cents chevaux; & quoique leur
» armée fût composée de trente mille soldats, il
» la força de se retirer à *Pselcha*, ville d'Ethiopie.
» N'ayant pu obtenir par ses ambassadeurs la
» restitution des captifs, il pénétra dans l'intérieur
» du pays, & leur livra combat. Ces troupes
» mal armées & sans discipline, ne purent tenir
» contre la valeur des Romains. Les uns s'en-
» fuirent dans les déserts, d'autres se mirent
» à l'abri dans les murs de la capitale, & le plus

» grand nombre se sauva à la nage dans une île
» du fleuve. Parmi ces derniers se trouvoient
» plusieurs généraux de Candace, femme guer-
» riere, alors reine d'Ethiopie. Pétrone traversa
» le Nil sur des bateaux, les fit tous prisonniers,
» & les envoya dans la ville d'Alexandrie. Il mit
» ensuite le siege devant Pselcha, & la prit.
» Une partie des habitans périt dans cette attaque.
» Après cette conquête, il marcha vers Premnin,
» ville fortifiée par la nature, & traversa, pour
» y arriver, les vastes solitudes de sable, où
» l'armée de Cambyse fut étouffée par les
» vents (*a*). L'ayant emportée d'assaut, il alla
» assiéger Napata, où se trouvoit le palais de
» Candace avec son fils. La reine, enfermée
» dans une forteresse voisine, envoya des
» ambassadeurs au général Romain pour traiter
» de la paix, & lui offrir la restitution des captifs
» & des statues enlevées. Sans écouter ces pro-
» positions, il attaqua la place & s'en rendit
» maître, mais le jeune prince se sauva par la
» fuite. Croyant qu'il seroit difficile de pénétrer
» plus avant, il retourna sur ses pas, emportant
» avec lui de grandes richesses. Il laissa quatre

(*a*) Ce passage confirme ce que je vous ai raconté de ce désastre sur la foi d'Hérodote.

» cents hommes de garnifon à Premnin, avec
» des vivres & des munitions pour deux ans,
» & rentra en Egypte. »

Ce morceau, Monfieur, dévoile parfaitement la foibleffe des Egyptiens & des Ethiopiens du temps des Romains. Ils n'ont pas changé depuis. Un long efclavage n'a plutôt fervi qu'à éteindre le peu d'énergie qu'ils montrerent alors. Leur ignorance dans le métier des armes furpaffe encore leur lâcheté. Pendant ces jours de calamité, où la guerre étoit allumée au grand Caire, nous entendions tirer les fix pieces de canon du château contre la ville. Nous obfervâmes qu'il falloit aux artilleurs une demi-heure pour les charger, car il s'écouloit toujours cet efpace de temps entre chaque volée. Jugez, Monfieur, fi de femblables troupes pourroient tenir un inftant contre quelques régimens européens. Une nation guerriere qui attaqueroit l'Egypte, s'en empareroit fans obftacle; elle pourroit avec autant de facilité conquérir l'Ethiopie, s'affurer de l'or de ces contrées, &, maîtreffe des eaux du Nil, les faire couler à fon gré dans l'Egypte, où elle entretiendroit une abondance intariffable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

A M. L. M.

Observations sur le mariage parmi les Egyptiens.

Au grand Caire.

CHEZ les chrétiens, Monsieur, le mariage élevé à la dignité de sacrement, devient un engagement indissoluble. Les loix en certains cas en suspendent l'effet, mais elles ne l'anéantissent jamais. Il importe donc que les parties contractantes se connoissent parfaitement, que leurs volontés soient libres, puisque leur félicité & celle de leurs enfans dépendent de cette connoissance & de cette liberté. Les mœurs des Orientaux, si différentes de celles de l'Europe, ont forcé les législateurs à ne pas faire de cet acte un contrat indestructible. Parmi ces peuples, les deux sexes vivent séparés, & ne conversent point ensemble. Comment le jeune homme & la vierge qui ne se sont jamais vus, pourroient-ils se jurer un amour & une fidélité inviolables? Ce serment, en les exposant au parjure, seroit la source des plus grands désordres. Mahomet, qui connoissoit bien les hommes, & qui étoit

autorisé par l'exemple d'Abraham & des autres patriarches, a donc permis la répudiation. Après s'être efforcé de la prévenir en prescrivant aux deux époux ces égards, cette tendresse, qui doivent faire le charme de leurs jours, il a dit : *Ceux qui jureront de n'avoir plus de commerce avec leurs femmes, auront un délai de quatre mois (a) ; si pendant ce temps ils reviennent à elles, le Seigneur est indulgent & miséricordieux.*

Si le divorce est fermement résolu, Dieu voit & entend tout.

Ce précepte, Monsieur, autorise la répudiation, mais il laisse Dieu juge de la légitimité de cette action. Dans la suite de ce chapitre, qui est l'abrégé de toutes les loix des Mahométans, le législateur s'est efforcé de mettre des bornes à la fantaisie des hommes. Un Musulman ne peut épouser une femme sans lui assigner une dot proportionnée à ses facultés. S'il veut s'en séparer, il fait venir le juge, & déclare en sa

(a) « Lorsqu'un Mahométan a fait serment de n'avoir » plus de commerce avec sa femme, il a quatre mois » de délai, pendant lesquels il peut se réconcilier avec » elle : s'il laisse passer ce terme, il est obligé de la » répudier. Elle devient libre, & peut former de nouveaux » nœuds ». Le Coran, chapitre second, pag. 38.

présence, qu'il la répudie; & lorsque les quatre mois de grace sont expirés, il lui remet la dot portée dans le contrat de mariage, & les biens qu'il en a reçus. S'ils ont des enfans, le mari retient les garçons, & la femme emmene les filles. Dès ce moment ils deviennent libres de contracter de nouveaux engagemens. Les femmes ne sont point asservies, comme on le croit en Europe, à un esclavage éternel. Lorsqu'elles ont des causes graves de séparation, elles implorent la protection des loix, & brisent leurs chaînes. Elles perdent dans cette occasion leur dot, & les richesses qu'elles ont fait entrer dans la maison du mari; mais elles recouvrent leur liberté.

Quelquefois un Mahométan jure, sans de justes raisons, qu'il n'aura plus de commerce avec sa femme. Ramené par le repentir, il peut se réconcilier avec elle, sans l'intervention du cadi. Le législateur a mis un terme à ce caprice dans ce verset: *Celui qui répudiera trois fois une femme, ne pourra la reprendre qu'après qu'elle aura passé dans la couche d'un autre époux qui l'aura répudiée. Il leur sera permis alors de se réunir, s'ils croient pouvoir observer les commandemens de Dieu* (a).

(a) Le Coran, chapitre second, pag. 39.

Le coupable qui se trouve dans cette circonstance, & qui redoute une séparation dont il a prononcé l'arrêt, tâche d'éluder le précepte. Il cherche un ami sur la discrétion duquel il puisse compter, l'enferme avec son épouse en présence de témoins, & attend à la porte l'événement de cette scene singuliere. L'épreuve est délicate; & ne réussit pas toujours au gré de ses desirs. Si l'officieux ami dit en sortant: *Voilà ma femme, & je la répudie*, le premier a droit de la reprendre; mais si, oubliant l'amitié dans les bras de l'amour, il déclare qu'il la reconnoît pour son épouse, il l'emmene sans que l'on puisse s'y opposer. Telles sont les loix par lesquelles Mahomet a tâché d'assurer la paix & le bonheur des mariages. Il en a fait un état de société, dont les attentions réciproques, & la naissance des enfans, doivent sans cesse resserrer les noeuds. Les contractans n'usent pas souvent de la liberté qu'il leur laisse. La répudiation est beaucoup plus rare parmi eux qu'on ne pense communément. Plusieurs même se contentent d'une seule épouse, & ne profitent pas des avantages de la loi, qui leur permet d'en avoir quatre à la fois. Il faut attribuer cette modération à la séparation des deux sexes, à la vie privée dont ils sentent vivement les charmes, & sur-tout

à

à la tendreſſe qui les attache de part & d'autre à leurs enfans, qui, élevés au ſein de la maiſon paternelle, deviennent l'appui & la conſolation des auteurs de leurs jours.

Ce ſont les parentes d'un jeune homme qui prennent ſoin de ſon établiſſement. Elles ont vu au bain la plupart des filles de la ville. Elles lui en font le portrait au naturel. Lorſque ſon choix eſt fixé, on parle d'alliance au pere de la future, on ſpécifie la dot ; & s'il ſe décide, on lui fait des préſens. Lorſque les parties ſont d'accord, les parentes, les amies, les connoiſſances de la jeune vierge, la conduiſent au bain. On la déshabille avec ſolemnité. Elle eſt baignée, maſſée, parfumée. On donne aux ongles de ſes pieds & de ſes mains une couleur aurore avec le *henné*. On noircit ſes paupieres avec le *cohel*. On mêle dans ſes cheveux des eſſences précieuſes, & on lave tout ſon corps avec l'eau roſe. Les dames, ſans autre ornement que les treſſes flottantes de leur longue chevelure, promenent la jeune novice autour de l'appartement, & la préparent aux myſteres de l'hymen. Elles calment les alarmes de ſon cœur timide, en lui parlant du bonheur dont elle va jouir, & en lui vantant la beauté, les richeſſes de ſon jeune époux. Le reſte de la journée ſe paſſe en feſtins, en

danſes, & en chanſons analogues à la fête.

Le lendemain, les mêmes perſonnes ſe rendent chez la future, & l'arrachent comme par violence des bras de ſá mere éplorée. Elles la conduiſent en triomphe à la maiſon du mari. C'eſt ordinairement le ſoir que la marche commence. Des baladins, les pieds attachés ſur de longs bâtons, la précedent, un balancier à la main. De nombreux eſclaves étalent aux yeux du peuple les effets, les meubles, les bijoux deſtinés à l'uſage de la mariée. Des troupes de danſeuſes s'avancent en cadence au ſon des inſtrumens. Des matrônes richement vêtues, marchent gravement. La jeune victime paroît ſous un dais magnifique porté par quatre eſclaves. Sa mere & ſes ſœurs la ſoutiennent. Un voile d'or enrichi de perles & de diamans la couvre entiérement. Une longue ſuite de flambeaux éclaire le cortege. De temps en temps, des chœurs d'Almé chantent des couplets à la louange des nouveaux époux. J'ai vu vingt fois la pompe que je décris paſſer dans les rues du Caire. On prend toujours la route la plus longue, parce que l'on eſt jaloux de montrer aux yeux du peuple toute la magnificence qu'on étale dans ces circonſtances.

Lorſqu'on eſt arrivé à la maiſon du mari, les femmes montent au premier étage, d'où

elles apperçoivent à travers les jalousies d'une galerie tout ce qui se passe en bas. Les hommes rassemblés dans le sallon ne se mêlent point avec elles. Ils passent une partie de la nuit en festins, à boire le café, le sorbet, & à entendre de la musique. Les danseuses y descendent, quittent leurs voiles, & font briller leur légéreté & leur adresse. Elles jouent au bruit du tambour de basque, des cymbales & des castagnettes, des scenes muettes, dans lesquelles elles représentent les combats de l'hymen, la résistance de la jeune épouse, & les ruses de l'amour. Rien n'égale la volupté de leurs mouvemens & la licence de leurs postures. Il n'est pas besoin de paroles pour entendre leurs pantomimes. Tout y est peint d'une maniere si naturelle, que l'on ne sauroit s'y méprendre. J'ai assisté plusieurs fois à ces représentations, & toujours j'ai été surpris comment un peuple qui conserve en public un si grand respect pour les femmes, aime avec tant de passion ces danses lascives. Lorsqu'elles sont finies, un chœur d'Almé entonne l'épithalame célébré chez les Grecs, exalte les appas de la jeune épouse plus belle que la lune, plus fraîche que la rose, plus odorante que le jasmin, & la félicité du mortel qui va jouir de tant de charmes. Durant la cérémonie, on la fait passer

plusieurs fois devant son époux, toujours sous des habits nouveaux, pour montrer sa grace & sa richesse. Enfin quand l'assemblée s'est retirée, le mari entre dans la chambre nuptiale; le voile se leve, & il voit sa femme pour la premiere fois. Quand c'est une fille, il faut que les signes de la virginité paroissent, autrement il est en droit de la renvoyer le lendemain à ses parens, & c'est le plus grand déshonneur qui puisse arriver à une famille. Aussi il n'y a point de pays sur la terre, où les jeunes filles soient gardées avec plus de soin, & où l'on soit plus sûr d'épouser une vierge.

Telles sont parmi les Egyptiens les loix & les cérémonies du mariage. Le pauvre, comme le riche, les observe scrupuleusement. La fille de l'artisan est conduite de la même maniere à son époux. Toute la différence consiste dans l'appareil qui l'entoure. Au lieu de flambeaux, on la promene à la lueur du bois de sapin qui brûle dans des réchauds de fer portés sur de longs bâtons. Au lieu de danseuses & de musiciens, elle est précédée de tambours de basque & de baladins. Enfin la fille du pauvre qui ne peut avoir un dais & un cortege, emprunte un voile, marche au bruit des cymbales, ou de morceaux de métal que des malheureux agitent en cadence.

Les Cophtes obſervent à-peu-près les mêmes cérémonies; mais ils ont coutume de fiancer de jeunes filles de ſix à ſept ans. Un anneau qu'ils leur paſſent au doigt, eſt le ſigne de cette alliance. Souvent ils obtiennent des parens la permiſſion de les élever chez eux, juſqu'à ce qu'elles ſoient nubiles. La répudiation, les bains, la conduite pompeuſe de la mariée, ſont auſſi d'uſage parmi ces chrétiens ſchiſmatiques. Seulement ils ne peuvent avoir qu'une femme à la fois. Vous trouverez, Monſieur, dans les Contes Arabes des deſcriptions qui ont beaucoup de rapport à celle que je viens de vous offrir, parce que l'auteur de cet agréable ouvrage, connoiſſant parfaitement les mœurs & les uſages de ſon pays, les a décrits en peintre habile. Ce ſont ces peintures fideles qui rendent ſon livre infiniment précieux. C'eſt auſſi dans ce point que pechent les romanciers qui, n'ayant jamais voyagé dans l'Orient, nous donnent, ſous le nom de Contes Orientaux, les folies de leur imagination. Vous y voyez des Turcs, des Arabes, des Perſans, ridiculement traveſtis en François, & toujours des portraits groteſques au lieu de la nature.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IV.

A M. L. M.

Révolutions que le commerce d'Egypte a éprouvées depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours.

LES Lettres précédentes, Monsieur, vous offrent quelques détails particuliers sur le trafic des principales villes de l'Egypte. Ces notions éparses seroient insuffisantes dans un siecle où toutes les cours de l'Europe regardent le commerce comme une source intarissable de richesses & de puissance. Je vais donc essayer de vous tracer le tableau rapide des révolutions qu'il a éprouvées depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Quelque difficile que soit ma tâche, l'utilité qui peut en résulter pour ma patrie, m'encourage à l'entreprendre.

Les Pharaons Egyptiens connurent les avantages du négoce. Les canaux nombreux qu'ils firent creuser, avoient un double objet; celui de répandre la fertilité avec les eaux du Nil, & celui de transporter avec facilité les productions du pays, d'un bout à l'autre de l'empire. Les foires qu'ils établirent dans le Delta & la

Thébaïde, réunissoient les habitans des provinces les plus éloignées. Chacun y apportoit le fruit de son industrie; & par des échanges mutuels, la nation entiere jouissoit des inventions des arts, & des productions de tout le royaume. Le charme des voyages sur l'eau, la fraîcheur qu'on y respire, la beauté des rives du fleuve, la nécessité de naviguer pendant l'inondation, rendirent les Egyptiens marins; & l'on pourroit croire que les premieres barques sur lesquelles les hommes oserent se confier à l'inconstance des flots, furent construites en Egypte. Le plaisir, l'intérêt, la religion, ces puissans mobiles de nos actions, les faisoient voguer d'un temple à l'autre. C'étoient par-tout des fêtes, des illuminations & des assemblées où les commerçans, ainsi que les gens riches, trouvoient leurs avantages. Les Egyptiens doivent donc être regardés comme un des plus anciens peuples navigateurs. Ils voyageoient sur la mer Rouge bien avant l'expédition fameuse des Argonautes. Danaüs (*a*) porta dans la Grece encore barbare, l'art de la navigation & du commerce. Bientôt après, Sésostris son frere partit avec deux armées, l'une de terre, l'autre de mer, pour conquérir

(*a*) Hérodote.

l'Asie. Tandis qu'il soumettoit les royaumes intérieurs, une flotte de quatre cents voiles s'emparoit des ports du golphe Arabique, débouquoit le détroit de *Bab Elmandel* (*a*), & pénétroit dans l'Océan Indien, qui jamais n'avoit vu de vaisseaux d'une pareille grandeur. C'est à cette époque qu'il faut faire remonter le commerce de l'Egypte avec l'Asie. Depuis ces siecles reculés, il n'a point été interrompu.

Sesostris, pendant le cours de ses conquêtes, avoit fondé diverses colonies : l'une d'elles se fortifioit sur la côte de Phénicie. Tyr élevoit ses remparts, abattoit les cedres du Liban pour construire des vaisseaux, & se préparoit à disputer à la mere patrie la gloire de la navigation. Elle envoya ses navires jusqu'aux colonnes d'Hercule, & étendit par-tout les arts avec le commerce (*b*).

(*a*) *Bab Elmandel* signifie *la porte des Mouchoirs*, parce que c'est par-là que l'Egypre a reçu de tout temps les toiles de coton dont on forme les mouchoirs, que l'on nomme encore aujourd'hui *mandel*.

(*b*) Clément d'Alexandrie dit : « Les Phéniciens » reçurent les lettres des Egyptiens, & les transmirent » aux Grecs. » Il ajoute dans un autre endroit : « Cadmus » le Phénicien les porta dans la Grece ; c'est pourquoi » Hérodote donne aux caracteres grecs le nom de » phéniciens. »

De leur côté, les Egyptiens remontant le Bosphore, entroient dans la mer Noire, échangeoient avec leurs freres établis (*a*) dans la Colchide, les productions de leurs pays contre celles des contrées du Nord; tandis que les flottes de la mer Rouge alloient chercher les perles, les diamans, les parfums & les étoffes précieuses des pays orientaux.

L'Egypte commerçante parvint bientôt à un haut degré de puissance. Elle élevoit de toutes parts ces statues colossales, ces temples, ces obélisques que l'on ne peut contempler sans admiration. Les colleges des prêtres étudiant continuellement le ciel, apprenoient aux navigateurs l'astronomie qui leur sert de flambeau à travers l'immensité des mers. Puissante au dehors, riche de ses productions, elle propageoit avec son négoce la lumiere des sciences. Ayant répandu parmi les nations sauvages de la Grece la culture du bled, elle les avoit disposées à la civilisation. C'est ainsi que les hardis marins de l'Europe, envoyés par des rois amis de l'humanité, tireront de la barbarie les insulaires de la mer du Sud, en leur communiquant

(*a*) Hérodote assure que Sésostris avoit aussi laissé une colonie dans la Colchide, & que les Egyptiens commerçoient avec elle.

nos productions & nos arts. Sans doute que le farouche anthropophage de la nouvelle Zélande cessera de dévorer son semblable, lorsque nos brebis, nos vaches & nos grains, lui auront procuré une nourriture abondante & assurée. L'agriculture établira chez eux la société & les loix. Ils jouiront des avantages des peuples civilisés. Comme leurs îles ne paroissent renfermer aucuns des métaux précieux qui tentent la cupidité, ils ne seront pas réduits à l'esclavage qui détruiroit le germe de leurs vertus. A l'exemple des Grecs qui déifierent leurs premiers bienfaiteurs, ils érigeront des monumens à Louis XVI & à George III. Voilà les actions qui immortalisent les Souverains, & dont la postérité ne perd jamais le souvenir.

La Grece, éclairée par les grands hommes qui s'étoient instruits à l'école de Memphis & d'Héliopolis, s'étoit partagée en diverses républiques. Chacun de ces petits états vouloit avoir une marine & un commerce. Tyr continuoit d'envoyer ses vaisseaux dans toute l'étendue de la Méditerranée, & sa pourpre décoroit les rois. Psammetique (a), ami des Grecs, leur ouvrit les ports de l'Egypte. Necos son fils, tenta de

(a) Hérodote.

faire communiquer le Nil avec la mer Rouge. Les grands obſtacles qu'il éprouva, la perte d'une multitude d'ouvriers, le firent renoncer à ce projet. Il forma une autre entrepriſe qui prouve à quel point l'art de la marine étoit porté alors (*a*). Il arma des vaiſſeaux à Suès, dont il confia le commandement à des capitaines Phéniciens, & leur ordonna de faire le tour de l'Afrique. Ces habiles navigateurs ſortirent du golfe Arabique, doublerent le Cap de Bonne-Eſpérance, remonterent vers le Nord; & après trois ans de navigation, arriverent aux colonnes d'Hercule, d'où ils revinrent en Egypte. C'eſt la premiere fois que l'on ait fait le tour de ce grand continent. Les difficultés d'un ſi long voyage, dans un temps où les vaiſſeaux étoient obligés de ne pas perdre les côtes de vue, firent renoncer à cette route. On ſe contenta de naviguer dans la Méditerranée & l'Océan Indien. La marine d'Egypte étoit alors la plus puiſſante du monde, & cette contrée la plus riche de la terre.

Apriès, fils de Necos, défit dans un combat naval les flottes réunies des Chypriots & des Tyriens, les deux peuples les plus renommés dans l'art de la navigation. Enhardi par ces

(*a*) Hérodote, liv. 4.

fuccès, Amafis envoya une flotte à la conquête de Chypre, & s'en empara. Il y trouva en abondance les bois & les matieres propres à la conftruction des navires. Ce Pharaon devint le maître de la Méditerranée. Pour donner plus d'activité au commercé, il appella les Grecs dans fes états, & leur permit de bâtir Naucrate, prefque à l'entrée de la branche canopique. Pour empêcher ces nouveaux alliés de s'étendre trop dans le pays, il obligea leurs vaiffeaux à ne débarquer leurs marchandifes que dans le port de cette ville (*a*). Les foires qu'on y établit, & l'arrivée continuelle des bâtimens la rendirent très-commerçante. Les Ioniens, les Doriens, les Eoliens, y conftruifirent des temples à frais communs. Quelle qu'en fût la magnificence, ils n'avoient point la folidité des édifices Egyptiens, & aujourd'hui le voyageur en cherche vainement les ruines.

La profpérité de ce royaume étoit à fon comble. Les arts touchoient à leur perfection. L'aftronomie prédifoit les éclipfes avec jufteffe. La fculpture gravoit les pierres fines, & façonnoit à fon gré les marbres les plus durs. La méchanique élevoit dans les airs des maffes d'une grandeur étonnante. La chymie teignoit le verre,

(*a*) Hérodote, livre fecond.

donnoit plus d'éclat aux pierres précieuses (*a*), & imprimoit aux étoffes des couleurs ineffaçables par le moyen de mordans. L'agriculture avoit enrichi ce pays des productions de l'Inde, présent qu'il a fait ensuite à la Grece, à l'Italie & à l'Europe entiere. Oui, Monsieur, toutes les fois que nous voyons sur nos tables le pain blanc comme la neige, le riz, les pois, les fêves, & plusieurs autres légumes, nous devrions rendre des actions de grace aux Egyptiens, qui ont communiqué ces biens précieux aux Grecs, d'où ils ont passé aux Romains, & ensuite aux Gaulois.

Lorsque la famine exerçoit ses ravages chez les peuples voisins, semblables aux enfans de Jacob, ils venoient à Memphis chercher leur subsistance. De si grands avantages étoient dus en partie au commerce des Pharaons, qui envoyoient leurs flottes depuis l'île de Taprobane, aujourd'hui Ceylan, jusques dans les ports de l'Espagne. Les peuples policés de l'Afrique & de l'Europe recevoient d'eux les objets d'utilité, de luxe & d'agrément. C'est en partie aux bénéfices prodigieux de leur négoce qu'on doit attribuer les ouvrages admirables

(*a*) Pline.

dont ils ſont les auteurs. Jamais nation ne raſſembla tant de tréſors, ne cultiva les arts & les ſciences avec tant d'ardeur; jamais nation ne conſtruiſit d'auſſi grands monumens. La poudre d'or, que roulent les torrens de l'Ethiopie, les perles d'Ormuz, les parfums de l'Arabie, les étoffes du Bengale, abordoient à Memphis, devenue la ville la plus commerçante de la terre.

L'Egypte jouiſſoit de cet état floriſſant, lorſque Cambyſe vint l'attaquer avec des armées innombrables. Amaſis eut l'imprudence de mécontenter la milice du pays, en donnant la préférence aux troupes des Grecs; & cent cinquante mille hommes abandonnerent leur patrie. Cette déſertion fit tomber ce beau royaume dans les mains du roi des Perſes, qui le ravagea par le fer & le feu. Ivre de ſa victoire, ce farouche conquérant détruiſit les académies, & laiſſa ſur les monumens qu'il ne put renverſer, des marques barbares qui ſubſiſtent encore de nos jours. Après avoir perdu des milliers de ſoldats dans les folles expéditions qu'il entreprit contre le temple de Jupiter Ammon, & les Ethiopiens, il laiſſa un corps d'armée en Egypte, & retourna dans ſes états. Le commerce ſouffrit de ſes excès, mais l'impulſion étoit imprimée; & malgré les entraves

qu'on lui opposa, il suivit son cours. Darius, fils d'Hystaspe, qui en connoissoit l'utilité, lui rendit sa premiere vigueur, & le favorisa dans l'étendue de son empire. Il voulut même continuer le canal commencé par Necos, & ne cessa l'entreprise que sur le faux avis qu'on lui donna, que la mer Rouge, plus haute que la Méditerranée, inonderoit l'Egypte. Scylax ayant descendu par son ordre le fleuve Indus, reconnut les côtes d'une partie de l'Asie, d'Orient en Occident, & après deux années de navigation, gagna l'Isthme de Suès. Les lumieres qu'il procura au roi des Perses, le déterminerent à porter ses armes dans l'Inde, & il y fit de grandes conquêtes. Les Egyptiens en profiterent pour étendre leur négoce, réparer leurs pertes, & rétablir leur marine. Ils servirent l'ambition de ce prince contre les Grecs (*a*), fournirent des vivres à ses armées, l'aiderent à construire le pont mémorable qui joignit les deux rives du Bosphore; & dans le combat naval livré près de l'île d'Eubée, ils s'emparerent de cinq vaisseaux ennemis. Leur valeur & leur habileté dans la marine, brillerent aux journées de Salamine & de Mycale; mais l'amour de la liberté avoit

(*a*) Hérodote, liv. 4.

enflamme les républiques de Sparte & d'Athenes, & les grands hommes qu'il produisit, arrêterent les efforts de l'Asie & de l'Afrique conjurées pour leur ruine.

Dans le siecle suivant, un prince né avec un caractere impétueux, un génie élevé, & un courage indomtable, apprenoit en combattant contre la Grece, l'art de vaincre tous les peuples du monde. Parvenu au trône, il partit à la tête de quarante mille hommes, terrassa les Satrapes de l'Asie mineure, détruisit l'orgueilleuse Tyr, qui refusoit de reconnoître un maître, & tourna ses armes contre l'Egypte. La nation supportoit impatiemment le joug des Perses. Elle courut au devant d'Alexandre, & le pays fut conquis sans combattre. Charmé de l'accueil que lui firent les Egyptiens, & enivré des flatteuses espérances de l'oracle d'Ammon (a), il leur laissa la même forme de gouvernement & la même religion. Ce grand prince, dont l'esprit avoit été cultivé par un philosophe, & dont les vues ambitieuses embrassoient l'empire du monde, ne vouloit pas le conquérir pour le détruire. Afin de s'assurer

(a) Quinte-Curce.

l'Egypte

l'Egypte, dont il reconnoissoit l'importance; il y fonda une grande ville, environnée de trois ports, propres à recevoir les flottes de la Grece & les marchandises de toutes les nations. Il traça lui-même le plan de commerce qui devoit lier ensemble les membres dispersés de ses vastes états; mais il fut enlevé à la fleur de son âge, & passa comme un torrent sur la terre. Ses Généraux diviserent sa dépouille, & devinrent des monarques puissans. Ptolemée, fils de Lagus, ayant eu l'Egypte en partage, s'efforça d'exécuter les grands desseins de son maître. Il appella les négocians de la Syrie & de la Grece dans la ville d'Alexandrie. La faveur constante qu'il leur accorda, rendit son royaume florissant, lui fournit les moyens de combattre avec avantage ses ennemis, & de conquérir l'île de Chypre. Les Rhodiens, ses alliés fideles, ayant refusé d'unir leurs flottes à celles d'Antigone pour lui faire la guerre, furent assiégés par Démétrius Poliorcete. Les secours puissans en blés & en munitions navales, que Ptolemée leur envoya, leur aiderent à triompher de ce guerrier redoutable. La reconnoissance les engagea à donner à leur défenseur le nom de *Soter* ou de Sauveur.

Au milieu du tumulte des armes, le premier des Ptolemées s'occupoit avec zele de la prospé-

rité de son nouvel état. Les côtes basses de l'Egypte en rendoient l'abord extrêmement dangereux. Souvent la tempête y brisoit les vaisseaux avant qu'ils eussent pu les reconnoître. Il éleva sur l'île de Paros, cette superbe tour qui dominoit sur les mers, & où l'on avoit écrit en gros caracteres : *Aux Dieux Sauveurs, pour l'utilité de la navigation.* Le marbre blanc dont elle étoit composée, la faisoit distinguer de loin pendant le jour. La nuit, on y allumoit un fanal qui dirigeoit la course des navires. Toute l'antiquité a loué ce magnifique ouvrage. C'est ainsi que les François béniront la mémoire d'un Roi protecteur, qui fait construire un port superbe au milieu des vagues de la mer. Un jour, en voyant des escadres en sûreté derriere les digues qu'un ingénieur habile éleve à Cherbourg d'une maniere merveilleuse, la postérité dira : *Ici Louis XVI enchaîna les flots de l'Océan.*

Alexandrie recevoit, par ses ports situés au couchant, au nord, & au midi, les marchandises de l'univers entier. Elle étoit, comme Strabon l'appelle, le plus grand marché du monde. Non content de ces soins, Ptolemée érigea une académie, dont les savans allerent par son ordre reconnoître les divers pays de la terre, examiner leurs richesses, & leurs pro-

ductions. De nos jours les monarques de la France ont imité cet exemple, en envoyant des académiciens du Pôle à l'équateur mesurer des degrés du globe, & prendre des connoissances utiles à la géographie & à la navigation. Malgré les guerres que le fils de Lagus eut à soutenir contre les Rois de Syrie, il rassembloit de toutes parts les manuscrits qui devoient composer cette bibliotheque fameuse, dont le sort déplorable fait gémir. Les monumens de ce Prince ont péri, mais sa gloire ne s'éteindra point, parce qu'en même temps qu'il éloignoit les ennemis des frontieres de ses états, il travailloit à assurer le bonheur de ses peuples.

Ptolemée Philadelphe marcha sur les traces de son pere, & rendit l'Egypte puissante & heureuse. La pompe qu'il étala lors de son avénement à la couronne, prouve l'étendue du commerce de ce royaume. Athenée la décrit longuement. Je n'en rapporterai que les principaux traits. On y voyoit rassemblées les productions de tous les climats. Des femmes esclaves de l'Asie & de l'Afrique, habillées à la maniere de leur pays, ouvroient la marche. Des chameaux chargés d'encens, de safran, de cannelle, & d'aromates précieux, les suivoient. Une troupe d'Ethiopiens portoit quatre cents

dents d'éléphant, & beaucoup de bois d'ébene. Des Abyssins étoient chargés de la poudre d'or qu'ils recueillent sur le bord de leurs torrens. Les Indiens étaloient aux yeux du peuple les perles, les diamans, & les richesses de leurs contrées. Une foule d'animaux rares défiloient conduits par leurs guides. Les plus beaux oiseaux de l'Afrique, des brebis de l'Abyssinie, de l'Iemen, de la Grece, des bœufs de l'Inde, d'une blancheur éclatante, des ours du Nord, des léopards, des pantheres, le linx, la giraffe, le rhinocéros, décoroient le cortege. Ces objets divers ne peuvent se rencontrer que chez une nation qui trafique avec tous les peuples du monde.

Ptolemée Philadelphe, ou mieux instruit du niveau des terres, ou plus heureux que Necos & Darius, continua le canal qui devoit joindre la mer Rouge au Nil, & eut la gloire de l'achever. Il commençoit à la branche Pélusiaque, & se prolongeoit jusqu'à Arsinoé, aujourd'hui Aggerout (*a*). Des écluses placées à son ouverture, empêchoient les eaux de s'y précipiter avec trop d'abondance. On l'avoit fait

(*a*) Aggerout est aujourd'hui éloignée de deux lieues du port de Suès. C'est l'espace dont le golphe Arabique s'est retiré depuis Ptolemée Philadelphe.

passer par des lacs qui l'alimentoient, & servoient de relâche aux bateaux. L'histoire ne nous apprend point si ce canal fut d'une grande ressource au commerce; mais comme il falloit pour y arriver parcourir la longueur du Golfe Arabique, dont l'extrémité est fort étroite & très-dangereuse, Ptolemée ouvrit une autre route aux commerçans. Il fonda à la hauteur de Sienne, & sur le bord de la mer Rouge, une ville à laquelle il donna le nom de Bérénice, sa mere. Il construisit, depuis cette ville jusqu'à Cophtos, des citernes, & des hôtelleries, où les caravanes trouvoient des rafraîchissemens au milieu des déserts. Le chemin étoit de douze journées, à travers des sables brûlans, & Bérénice n'offroit qu'une plage ouverte à tous les vents. Dans la suite ces inconvéniens déterminerent les navigateurs à se rendre au port du Rat, aujourd'hui *Cosseir*, où ils trouverent un bon mouillage. Depuis ce moment le négoce de l'Inde suivit la voie dont je vous ai donné la description.

Pour protéger les négocians Egyptiens, les Ptolemées entretenoient une marine formidable dans la mer Rouge & la Méditerranée. Théocrite (a) assure qu'ils avoient quatre-vingt-

(a) Théocrite, Idylle 17.

dix-sept vaisseaux de la premiere grandeur, & dont plusieurs étoient de deux cents pieds de long, outre une multitude de petits bâtimens, & quatre mille barques destinées à porter leurs ordres dans toute l'étendue de leur empire. C'est avec de semblables moyens que Ptolemée Philadelphe étendit ses conquêtes bien avant dans l'Ethiopie, l'Iemen, & qu'il vit trente-trois mille villes soumises à sa domination. Ces faits paroîtroient incroyables s'ils n'étoient attestés par des écrivains dignes de foi, si l'on ne savoit à quel point de splendeur le commerce peut élever un état, & si l'on ne connoissoit les ressources infinies qu'un Empereur éclairé pouvoit tirer de la situation de l'Egypte, communiquant avec deux mers, & jouissant des trésors d'un sol inépuisable.

Ptolemée Evergetes imita l'exemple de ses prédécesseurs, & fonda sa puissance sur le négoce. Il l'encouragea de tout son pouvoir, entretint les flottes de la mer Rouge, subjuga plusieurs des Rois Homérites qui régnoient dans l'Arabie heureuse, leur enjoignit de veiller à la sûreté des chemins, & protégea puissamment les caravanes contre les Arabes. Pendant son regne, les richesses des Egyptiens monterent à leur comble. Cette abondance d'or & de biens de tout genre, produisit à Alexandrie un luxe prodigieux, & corrompit la

cour des Rois. La plupart des hommes gardent leur vertu dans la médiocrité. Le malheur éleve leur ame, & fait briller leur énergie; mais l'excès de la prospérité les énerve, & en leur ouvrant la porte des vices, leur ferme celle du bonheur. Les Ptolemées, au faîte de la puissance, s'abandonnerent à la mollesse, à la lâcheté, & à un débordement qui influa sur les mœurs de leurs sujets; car la corruption des états commence toujours par les grands: cependant le quatrieme de ces princes fit quelques actions estimables. A la priere des Rhodiens, il rendit la liberté à Andromaque, pere d'Achæus, Souverain d'une partie de l'Asie mineure, qui s'étoit ligué avec les Bisantins pour exiger un droit sur tous les bâtimens qui passeroient le détroit des Dardanelles. Achæus, en reconnoissance de ce bienfait, se détacha de ses alliés, qui renoncerent à leurs prétentions, & le commerce délivré de cet entrave, reprit son cours ordinaire. Il entretint aussi la marine créée par ses ancêtres, & y fit des augmentations. On admira sous son empire des vaisseaux d'une grandeur qui tient du prodige, & que l'on n'a point égalée depuis. Plutarque (a) décrit une de ces galeres

(a) Plutarque, vie de Démétrius.

qui avoit quarante rangs de rames, trois cents soixante-treize pieds de longueur, & soixante-quatre d'élévation à la poupe. Cet énorme bâtiment, auprès duquel nos vaisseaux à trois ponts ne sembleroient que de petites frégates, contenoit quatre cents matelots pour la manoeuvre, quatre mille rameurs, & environ trois mille soldats destinés à combattre. Il falloit que l'art de la construction, & celui de la navigation fussent bien perfectionnés chez les Egyptiens, pour former & mouvoir ces immenses navires, qui devoient ressembler à des villes flottantes.

Les regnes du reste des Ptolemées ne présentent qu'un luxe effréné dans la capitale, & des Princes livrés à tous les excès; mais ces faits même démontrent combien de trésors ils retiroient du commerce, puisqu'au milieu de leurs dépenses excessives, le pays étoit riche & florissant. Du sein des plaisirs où ils étoient plongés, ils songeoient encore quelquefois à ses avantages. Ptolemée Physcon envoya Eudoxe le Cysicénien en ambassade à divers potentats de l'Inde. Les rapports de ce célebre navigateur ajouterent aux connoissances que l'on avoit de ces contrées, & augmenterent l'avidité des commerçans. Ils firent de nouvelles expéditions pour l'Orient, & pénétrerent par le Gange jusques dans le Bengale.

Après la mort du Roi, Cléopatre, sa veuve, ordonna à Eudoxe d'aller reconnoître les peuples de l'extrémité de l'Afrique. Il s'embarqua sur la mer Rouge, & visita les habitans de la côte de Soffala. Ayant rencontré sur la plage la proue d'un navire qui fut reconnu pour être de Cadix, il forma le projet de côtoyer les rivages de ce grand continent. De retour en Egypte, il trouva sur le trône Ptolemée Lathyre, dont il n'étoit pas aimé, & tenta l'entreprise qu'il avoit méditée. Ayant débouqué le détroit de Bab Elmandel, il doubla la pointe de l'Afrique, & vint débarquer aux colonnes d'Hercule. C'étoit la seconde fois que l'on exécutoit cette hardie navigation. Dans des siecles où la boussole ne dirigeoit point la course des marins, on juge aisément combien cette entreprise étoit difficile, & combien il falloit de talens & d'intrépidité pour surmonter les obstacles & les périls auxquels on étoit exposé. Ce voyage étoit alors moins aisé que n'est aujourd'hui le tour du monde.

Sous Ptolemée IX, les négocians d'Alexandrie continuoient de naviguer dans la mer Noire, en Espagne, dans le golfe Persique, & jusqu'aux extrémités de l'Inde. Ce n'étoit pas à la bonne administration de ces Rois que l'Egypte devoit un commerce si étendu, mais il avoit été établi sur des

fondemens solides, & lorsqu'ils ne le gênoient pas avec excès, il suivoit la route qu'on lui avoit tracée.

Pendant la guerre d'Alexandrie, que Ptolemée XII soutint quelque temps contre Jules César, ce Général brûla cent dix grands vaisseaux, & les Egyptiens eurent encore assez de ressources pour équiper une flotte capable de faire tête à l'ennemi; mais qui pouvoit résister aux talens sublimes de César? Les Alexandrins n'opposerent que des efforts impuissans au conquérant des Gaules. Il étoit réservé à une femme de triompher de ce grand homme. La fameuse Cléopatre soumit le vainqueur, & l'enlaça dans ses liens par des charmes irrésistibles, Cette reine étala, durant le cours de sa vie, une magnificence & une prodigalité dont l'histoire n'offre point un second exemple (a). Citée par Antoine, alors à Tharse de Cilicie, pour rendre compte de sa conduite, elle partit pour aller trouver le Général Romain. Ayant traversé la Méditerranée, elle remonta le fleuve Cydnus sur un vaisseau dont la description brillante ressemble à celle que les poëtes nous font de la conque de Vénus. Les voiles étoient de pourpre, la proue & les bords étinceloient d'or. Des plaques d'argent couvroient les rames,

(a) Plutarque, vie d'Antoine.

qui s'agitoient en cadence au son des instrumens. La reine, nonchalamment assise sous un dais enrichi d'or & de pierreries d'un prix inestimable, avoit assorti sa parure à la richesse du bâtiment. Les perles, les diamans, les vêtemens les plus riches voiloient ses charmes sans les couvrir. Telle que la déesse de Cythere, elle étoit entourée d'une foule d'enfans vêtus en amours. Ils rafraîchissoient avec l'éventail l'air que respiroit cette nouvelle divinité, tandis que des nuages de parfums, qui brûloient sans cesse, embaumoient les deux rives de la riviere. Antoine, qui vouloit punir Cléopatre, éprouva bientôt le pouvoir de ses charmes. Il oublia qu'il étoit son juge pour devenir son amant. La reine d'Egypte ne dut pas sa victoire à sa beauté seule. Elle avoit beaucoup d'esprit, & il étoit très-orné. Elle savoit toutes les langues des contrées orientales. Parlant parfaitement le Grec, l'Ethiopien, l'Hébreu, le Parthe, le Syriaque & le Persan, elle entretenoit les étrangers qui abordoient sans cesse au port d'Alexandrie, chacun dans la langue de son pays. Cette ville, depuis la chûte de Carthage & de Corinthe, étoit devenue le centre du commerce du monde (a). On y comptoit trois cents mille

(a) Diodore de Sicile, livre premier.

personnes libres, & au moins le double d'esclaves.

Cléopatre avoit attelé à son char César & Antoine, mais ayant vainement essayé d'y attacher Auguste, homme froid & rusé, & craignant d'orner la pompe triomphale de ce vainqueur fastueux, elle se donna la mort. L'Egypte passa sous la domination des Romains. Cette conquête fut pour Rome ce que le Pérou a été pour l'Espagne, ce que le Bengale est pour l'Angleterre. Elle y répandit l'or & l'argent en si grande abondance, que les terres, les marchandises, les denrées doublerent de prix. Elle hâta la ruine de cet empire.

Privés de leurs monarques, & soumis aux Romains, les Egyptiens devinrent leurs facteurs. Les peuples de l'Italie se livrerent avec ardeur au commerce de l'Inde, qui, au rapport de Pline, produisoit le centuple. Ils y voyagerent sur les pas de leurs guides. Les uns, entrant par l'Indus, pénétrerent dans l'intérieur du pays. Les autres aborderent dans les ports de l'île de Ceylan, & quelques-uns, doublant le cap Comorin, remonterent le Gange jusqu'à Palibotra (*a*), cité puissante où les Egyptiens commerçoient depuis

(*a*) Strabon, liv. 15.

long-temps, & où l'on voyoit un concours de toutes les nations des contrées Orientales. Ils en rapportoient des toiles de coton & des étoffes de soie, dont Auguste porta les premiers vêtemens. Après lui les Romains rechercherent le luxe des habits; & les perles, les diamans, les parfums devinrent pour eux des objets de nécessité. Aujourd'hui que le mûrier & l'insecte qui produit la soie, sont transportés en Europe, des étoffes précieuses, inconnues aux Consuls Romains, décorent les hommes de tous les états; cependant on n'a point encore atteint la qualité de celles du Bengale, & la durée inaltérable de leurs couleurs. Peut-être que la petite colonie Indienne qu'un Amiral, dont les vertus, les talens, les victoires honorent la France, a transportée dans notre patrie, révélera à nos fabricans les secrets des contrées Orientales.

A mesure que les Romains reculoient les bornes de leur empire, ils adoptoient les usages & les vices des peuples conquis. L'Egypte fut de tous les royaumes celui qui influa davantage sur leurs mœurs, parce qu'elle leur procura de plus grandes richesses. Les belles toiles de lin & de coton que l'on fabriquoit à Alexandrie, ses tapis magnifiques, ses crystaux de divers couleurs furent transportés à Rome. Les grains de la Thé-

baïde & ses productions abondantes nourrirent la capitale de l'Italie. Dès-lors elle n'eut plus besoin de manufactures ; dès-lors elle cessa d'encourager les travaux de l'agriculture. Dans peu d'années elle fut entourée de parcs immenses & de jardins superbes. Aux lieux où les Dictateurs avoient conduit la charrue, aux lieux où ils avoient habité des toits rustiques, on vit s'élever des palais ornés de parterres, de cascades & de bosquets délicieux. La mollesse Asiatique énerva la vigueur de ces fiers Républicains. En vain de sages Empereurs s'efforcerent d'opposer une digue au torrent. Les maîtres du monde avoient goûté les charmes de la vie oisive ; les nations diverses leur payoient des tributs ; les blés de l'Egypte les dispensoient de labourer leurs champs. Ils crurent qu'ils n'avoient plus qu'à jouir des hommages de la terre, & des travaux des peuples conquis. La liberté, dont Auguste éteignit le dernier rayon, fit place à l'esclavage. Tous les vices qu'il traîne à sa suite leverent la tête, & les Romains devinrent moins jaloux de commander qu'avides de fêtes & de spectacles. La soif de l'or acheva de les corrompre. Tout fut vénal à Rome ; il fallut acheter les soldats, les armées, & les Prétoriens mirent l'Empire à prix d'argent.

Constantin en transporta le siege à Bisance,

& il ne tarda pas à être divisé. La destruction de ce grand Royaume suivit ce partage ; celui d'occident succomba le premier, parce qu'il manquoit des biens qui font la durée des états, l'agriculture & les mœurs. L'Italie n'étoit qu'un jardin. Les peuples, amollis par le luxe, ne purent résister aux efforts des barbares qui l'attaquerent de toutes parts. L'Egypte soutint long-temps le trône chancelant des Empereurs de Bisance. Malgré les rigueurs que plusieurs d'entr'eux exercerent contre elle ; malgré les traitans, qui y établirent un monopole destructeur, qui de nos jours se renouvelle dans les grandes villes où les fortunes sont infiniment disproportionnées, le commerce continua de l'enrichir. Elle fournit à ses souverains de grandes ressources contre les peuples qui les attaquoient à l'envi. Cous, en possession du trafic de l'Inde, fleurit pendant plusieurs siecles, & devint la rivale d'Alexandrie ; ses flottes n'avoient point perdu la route du Bengale : elles alloient y charger les marchandises recherchées dans le reste de l'Empire. Le temps approchoit où la gloire de ce pays devoit tomber avec le commerce, l'agriculture & les arts.

Mahomet, né avec un de ces génies propres à changer la face de la terre, créoit pour les peuples de l'Arabie une Religion qui devoit réunir

leurs tribus dispersées dans les déserts, & les armer contre le reste du monde. Enhardi par ses succès, il avoit envoyé des ambassadeurs aux Empereurs de Perse, de Constantinople, d'Abyssinie, & au Gouverneur de Memphis, pour les inviter à embrasser l'islamisme, ou à lui payer tribut. Il n'est point, dans les annales de l'histoire, de mission aussi hardie. Il faudroit le regarder comme un insensé s'il n'avoit eu dans son génie des moyens capables de soutenir cette audacieuse entreprise. Mais ses voyages lui avoient appris à connoître la foiblesse des nations voisines, & il savoit que les guerriers élevés à son école pouvoient tout entreprendre & tout exécuter. Les Grecs ayant assassiné un de ses envoyés, il arma trois mille hommes. Après que cette poignée de soldats eut traversé les solitudes de l'Arabie déserte, Khaled ayant vu périr les trois généraux nommés par le Prophete, se mit à la tête des Arabes, & par des prodiges de valeur vint à bout de terrasser cent mille Grecs. Encouragé par cette expédition, Mahomet partit avec trente mille hommes, & soumit tout le pays jusqu'aux frontieres de Syrie. La mort arrêta le cours de ses exploits; mais ses successeurs, animés par son exemple, & embrasés du feu de l'enthousiasme qu'il leur avoit communiqué, renverserent

renverserent les trônes voisins, conquirent l'Egypte & une partie de l'Orient.

Devenue province de l'empire des Califes, l'Egypte perdit peu-à-peu le commerce & les arts. Le féroce Amrou ayant brûlé la magnifique bibliotheque rassemblée par les soins des Ptolemées, les savans se sauverent à Constantinople & dans les îles de la Grece. La ferveur des premiers Mahométans ne leur permettant pas de se lier avec les princes chrétiens, ils négligerent le commerce de la Méditerranée, & se bornerent à celui de la mer Rouge & de l'intérieur du pays. Cependant l'agriculture florissoit encore, & quelques-uns des princes Arabes encouragerent les sciences. Dans la suite, les Vénitiens trouverent moyen de s'ouvrir les ports de ce pays, & d'y entretenir des Consuls. Ils obtinrent même la permission d'en établir dans les villes intérieures, & firent le commerce de l'Inde sous la protection des Egyptiens. Ils en retirerent de très-grands avantages, & devinrent les premiers navigateurs de l'Europe, qu'ils approvisionnerent de toutes les productions de l'Asie & de l'Afrique. Les Génois partagerent quelque temps avec eux ces bénéfices; mais la marine des Vénitiens ayant pris des accroissemens rapides, domina seule dans la Méditerranée.

Enhardis par leurs ſuccès, ils profiterent de la ruine des Grecs pour enlever à la porte Ottomane quelques débris de leur empire. S'étant emparés de la Morée, de Candie, & de plusieurs îles de l'Archipel, ils envoyerent leurs escadres jusqu'au détroit des Dardanelles, & humilierent l'orgueil du Croissant. A Lepante, ils battirent avec leurs alliés toutes les forces navales des Turcs. Cette république, enrichie par le commerce de la mer Rouge & de l'Inde, sauva l'Italie, & fut pendant deux siecles le boulevard de la chrétienté.

Venise commerçante touchoit au plus haut point de sa prospérité, tandis qu'une nation courageuse, excitée par un prince géographe & astronome, travailloit à s'ouvrir une route nouvelle pour arriver aux Indes. Henri, frere du roi de Portugal, instruit par l'histoire, savoit qu'on pouvoit faire le tour de l'Afrique. Il arma plusieurs vaisseaux qui, à l'aide de la boussole, découvrirent les Açores & les Canaries. Un de ses capitaines s'avança jusqu'au Cap qui termine l'Afrique; il y fut assailli par des vents furieux, le nomma *Cap de la tempête*, & revint sur ses pas. Le prince changea ce nom en celui de *bonne-espérance*. Ces tentatives, long-temps infructueuses, doivent donner une haute idée de l'art

de la navigation chez les Egyptiens, puisqu'ils avoient exécuté deux fois cette entreprise, sans autres guides que la vue des étoiles & leur génie. Enfin la gloire de doubler ce Cap fameux étoit réservée à Vasco de Gama, gentilhomme Portugais, qui aborda sur la côte de Malabar, & revint triomphant à Lisbonne. Les pierres précieuses qu'il rapporta de son expédition, la description pompeuse qu'il fit des trésors des rois Indiens, enflammerent les Portugais, & dans peu d'années ils conquirent Cochin, Goa, & plusieurs autres villes d'où ils retirerent d'immenses richesses.

Les Ottomans avoient enlevé l'Egypte aux Arabes. Excités par les Vénitiens, qui leur fournirent des matériaux & des bois de construction, avec lesquels ils armerent une flotte sur la mer Rouge, ils tenterent d'arrêter les conquêtes des Portugais, & de les chasser de leurs nouveaux établissemens. Albukerque, qui les gouvernoit alors, combattit glorieusement la marine Ottomane, pénétra dans le golfe Arabique, s'empara de plusieurs ports, & résolut d'anéantir l'Egypte. Ayant conclu un traité d'alliance avec l'empereur d'Abyssinie, il l'engagea à verser les eaux du Nil dans la mer Rouge. A quelles horreurs l'ambition porte les hommes! Pour assurer à sa nation le

commerce exclusif de l'Inde, cet amiral ne balançoit pas à faire périr quatre millions d'habitans, en réduisant leur pays en un affreux désert. Après ce que l'on a vu dans ces lettres de la possibilité de détourner le Nil, on a droit de penser que l'entreprise étoit praticable. Heureusement pour les Egyptiens, la mort enleva le fougueux Albukerque, & l'empereur d'Abyssinie n'exécuta point son infame projet.

Pendant que les Portugais disputoient aux Vénitiens & aux Egyptiens les richesses des contrées orientales, les Espagnols, conduits par le génie de Colomb, avoient découvert l'Amérique. Bientôt le nouveau monde ne suffit plus à leurs desirs ambitieux. Les marins de Lisbonne, marchant sur les traces de Vasco de Gama, touchoient à la côte de Malabar, & pénétroient dans l'Archipel Indien. Les navigateurs de Cadix aborderent aux Moluques. Ces deux peuples rivaux, partant à-peu-près du même pays, & parcourant chacun la moitié de la circonférence du globe, se rencontrerent à l'extrêmité du monde en venant de deux côtés opposés. Ils partagerent ensemble les trésors de ces climats, non sans les arroser de leur sang & de celui des malheureux habitans des Célebes, qu'ils dépouillerent à l'envi, après les avoir réduits

en esclavage. Les aromates, les épiceries, l'or & les diamans dont ils revinrent chargés, tirerent de leur assoupissement les cours de l'Europe, qui avoient rejeté comme un songe les grands projets de l'immortel Colomb. L'Angleterre & la France créerent une marine, & voulurent avoir part aux nouvelles découvertes. Ce fut l'époque de la décadence de Venise. Le négoce de l'Egypte & de l'Inde étoit le fondement de sa puissance. La perte de cette source de richesses la précipita dans le néant d'où elle étoit sortie. La ruine de sa marine suivit celle de son commerce, & l'empêcha de défendre ses provinces éloignées. Les Turcs lui arracherent la Morée, Candie, & les îles qu'elle possédoit dans l'Archipel. Maintenant il ne lui reste plus qu'un ou deux rochers que la Porte lui laisse, parce qu'elle n'en retireroit aucune utilité.

Aujourd'hui que les puissances maritimes de l'Europe ont fondé la prospérité de leurs états sur la base du commerce, chacune d'elles s'efforce de faire pencher la balance en sa faveur. La Russie, trop élevée dans le Nord pour envoyer ses flottes dans l'Inde par le Cap de Bonne-Espérance, & entrer en concurrence avec les nations situées plus favorablement, s'ouvre une route connue des Romains & des Génois. Elle fait descendre

ſes navires par le Volga, juſqu'à la mer Caſpienne, & ſes commerçans tâchent d'attirer vers eux les marchandiſes de la Perſe & des provinces ſeptentrionales du Mogol. Déja les belles ſoies du Guilan deviennent l'objet de leurs ſpéculations, & ſans doute qu'à la premiere révolution, Catherine II envahira ces riches contrées. D'un autre côte, l'Angleterre, la France & la Hollande approviſionnent l'Europe des productions des pays orientaux. Les Anglois ſur-tout ayant formé dans le Bengale un royaume d'une vaſte étendue, ſont devenus, pour ainſi dire, les maîtres de ce commerce, & diſputent à tous les peuples la gloire de la navigation.

Dans cet état des choſes, l'Egypte, ſans arts, ſans marine, & gémiſſant ſous la tyrannie de vingt-quatre Beys, ne peut profiter de ſa ſituation pour entrer en concurrence avec les Européens. Ses marins ignorans ne naviguent plus dans l'Inde; à peine oſent-ils parcourir l'étendue de la mer Rouge. Leurs plus grandes expéditions ſe bornent à faire chaque année le voyage de Moka. Leurs Saïques mal armées, & incapables de défenſe, y chargent le café de l'Iemen, les parfums de l'Arabie, les perles des îles Baharem, les mouſſelines & les toiles du Bengale, qui leur ſont apportées par les Banians. Ce commerce borné

leur procure encore de grands bénéfices. Le café qu'ils achetent huit ſous la livre à Moka, ils le vendent trente au Caire. Cet article ſeul ſe monte à onze millions. Ils en envoient la plus grande partie à Conſtantinople, dans la Grece, à Marſeille, & ſur la côte de Syrie. Le reſte eſt conſommé dans le pays.

Les Anglois ont déja tenté de leur enlever cette branche de commerce; mais les Egyptiens ont porté leurs plaintes au gouvernement, & s'y ſont fortement oppoſés. Lorſqu'Ali Bey eut établi la ſûreté des caravanes, & ouvert l'Egypte aux marchands étrangers, quelques navires Anglois aborderent à Suès, chargés des étoffes du Bengale, dont ils trouverent un débit fort avantageux. Des vues politiques leur ont encore interdit ce trafic, & les Egyptiens en ſont reſtés en poſſeſſion. Mais que peut un peuple ſans marine contre les eſcadres des Européens? Il faudra tôt ou tard qu'ils ſe ſoumettent à recevoir des étrangers les marchandiſes précieuſes qu'ils tirent à grands frais de Moka, & qu'on leur fournira à meilleur marché. D'ailleurs il y auroit moyen d'obtenir d'eux-mêmes la permiſſion de faire ce tranſport lucratif.

Cependant l'Egypte, malgré ſa décadence, peut reparoître avec éclat parmi les royaumes

puiſſans, parce qu'elle renferme dans ſon ſein la ſource des vraies richeſſes. Ses grains abondans, avec leſquels elle nourrit l'Arabie, la Syrie, & une partie de l'Archipel; ſon riz qu'elle envoie dans toute la Méditerranée & juſqu'à Marſeille; la fleur du chartame dont les Provençaux chargent chaque année pluſieurs bâtimens; ſon ſel armoniac que l'on tranſporte dans toute l'Europe; la ſoude qu'elle produit en abondance; ſon lin ſuperbe recherché des Italiens; les toiles teintes en bleu dont elle vêtit une partie des peuples voiſins; tous ces objets nés ſur ſon terroir, lui attirent encore l'argent de la plupart des peuples qui commercent avec elle. Les Abyſſins lui apportent en tribut de la poudre d'or, des dents d'éléphant, & des ſubſtances précieuſes qu'ils échangent contre ſes productions. Les draps, le plomb, les armes, & quelques galons de Lyon que la France y envoie, ne ſuffiſent pas pour payer les divers articles qu'elle reçoit en retour. Elle acquitte le reſte avec les piaſtres de Conſtantinople. La vaiſſelle de cuivre & les pelleteries que les Turcs débarquent dans le port d'Alexandrie, ne balancent pas le bled, le riz, les lentilles, le café, les parfums qu'ils y chargent; la plus grande partie ſe paie en argent. En un mot, excepté Moka & la Mecque, où les

Egyptiens laissent chaque année beaucoup de sequins, tous ceux qui trafiquent avec eux leur portent de l'or & de l'argent. Ces métaux précieux sont encore en si grande quantité dans le pays, qu'Ali Bey, en fuyant dans la Syrie, emporta quatre-vingts millions, & qu'Ismael Bey, qui quelques années après se sauva du meme côté, chargea cinquante chameaux de sequins, de pataques (a), de perles & de pierreries.

Si l'Egypte, dépourvue de marine, de manufactures, & presque réduite aux seuls avantages de son sol, possede encore de si grandes richesses, jugez, Monsieur, ce qu'elle deviendroit entre les mains d'un peuple éclairé. Quels draps on fabriqueroit avec la belle laine de ses brebis! Quelles toiles avec son lin superbe! Quelles mousselines avec les deux especes de coton qui y croissent, l'un annuel, l'autre vivace! Quelles étoffes avec la soie qu'il seroit si aisé d'introduire dans un pays où les vers qui la produisent prospéreroient sous un ciel sans pluies & sans orages! Quelle affluence de biens ne se procureroit-on pas en creusant les canaux, rétablissant les digues, & en rendant à l'agriculture le tiers des terres ensevelies sous les sables? Avec quel

(a) Piece d'argent qui vaut six livres.

succès ne fouilleroit-on pas ses mines d'émeraudes fameuses par leur dureté presqu'égale à celle du diamant ? Le granit, le porphire & l'albâtre qui se trouvent dans plusieurs de ses montagnes, formeroient aussi une branche précieuse de commerce. Avec quelle utilité la teinture employeroit son indigo, son carthame, & les substances colorantes répandues dans ses déserts! Ces biens, Monsieur, ne sont point chimériques. L'Egypte en a été en possession pendant des siecles. Une sage administration lui rendroit tous ces trésors que la nature lui a prodigués. Telles sont, Monsieur, les vicissitudes que le commerce de ce pays a éprouvées depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. L'état brillant dont il a joui doit vous laisser une grande opinion de ce qu'il peut devenir encore.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE V.

A M. L. M.

Sur l'ancien culte des Egyptiens, & particuliérement sur Athor, *une de leurs divinités.*

Au grand Caire.

LA Religion, Monsieur, naît avec l'homme. C'est la fille du besoin & de la reconnoissance. Placé sur un globe où l'expérience lui fait sentir à chaque instant sa foiblesse, il cherche des protecteurs qui puissent mettre ses jours à l'abri des dangers qui l'environnent. Lorsqu'il n'a point été favorisé de la révélation, les objets qui étonnent ses regards, dont il reçoit de plus grands bienfaits, ou qu'il redoute davantage, attirent tour à tour sa vénération. Il adresse des prieres au soleil, à la mer, aux tempêtes, aux fleuves, & leur éleve des autels. Moins il connoît les phénomenes de la nature, plus il les suppose occasionnés par des intelligences supérieures. Tous les peuples de la terre ont adoré sous différens noms ces esprits invisibles, soit pour attirer leur protection, soit pour détourner leur

courroux ; car il n'eſt donné qu'à l'homme éclairé par une philoſophie ſublime, de reconnoître un ſeul moteur dans l'univers, & de regarder la pluralité des dieux comme contradictoire. Cependant je ſuis perſuadé que des écrivains ou prévenus, ou ſuperficiels, ont ſouvent calomnié le culte des nations, en leur faiſant adorer la pierre inſenſible, ou de vils animaux. Le marbre ſculpté par leurs mains, le bœuf conſacré par la religion, n'étoient que les emblêmes des divinités auxquelles leurs vœux s'adreſſoient, de même que les ſtatues & les images qui rempliſſent nos temples, ne ſont que les repréſentations des ſaints ou du dieu pour lequel brûle notre encens. Si les inſulaires d'Otahiti, à peine entrés dans la civiliſation, ne regardent les bananes & les animaux dépoſés dans l'enceinte de leurs *Morais*, que comme des offrandes faites à leurs *Eatoas* (*a*), pourquoi voudroit-on que les Egyptiens euſſent encenſé comme des dieux l'oignon & le crocodile (*b*)? Cette opinion, dépourvue de fondement, ne ſauroit entrer

---

(*a*) Dieux inviſibles des peuples de la mer du Sud. Voyez Cook.

(*b*) Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, Ælien, parlent tous des animaux ſacrés de l'Egypte. Aucun d'eux

dans l'esprit d'un homme sensé. Le peuple qui fut nommé sage par excellence, qui cultiva les sciences avec tant de succès, chez qui Solon alla puiser les belles loix qu'il donna aux Athéniens, où Platon apprit à reconnoître l'immortalité de l'ame, pouvoit-il adopter une théologie si barbare ? Non, Monsieur, les philosophes de l'Egypte n'ont jamais divinisé les animaux; ils n'ont pas même, comme les Grecs, élevé des héros au rang des dieux. L'astronomie & les phénomenes de la nature étoient le fondement de leur religion. Mais ils plaçoient au dessus des astres un esprit invisible auquel ils attribuoient cette harmonie merveilleuse qui regne dans l'univers. Il est vrai que le vulgaire, dont la foible vue ne peut s'élever au dessus des choses sensibles, adora souvent le symbole au lieu de la divinité. Je vais tâcher de dévoiler leurs opinions religieuses. Le savant Jablonski l'a fait avant moi avec beaucoup de succès. Je marcherai sur ses traces, & je rapporterai en preuves les passages des plus graves historiens de l'antiquité; car dans une matiere aussi importante, il faut, autant

---

ne leur donne le nom de dieux. Au contraire, ils les regardent comme des images vivantes, qui rappelloient au peuple les divinités auxquelles ils étoient consacrés.

qu'on peut, ne rien donner à l'imagination, au hasard & aux conjectures.

Une des plus anciennes divinités de l'Egypte est *Athor*, qui, en langue Cophtique, signifie la nuit (*a*). Les prêtres ne désignerent pas d'abord par ce nom l'obscurité qui regne après le coucher du soleil, mais ces ténebres répandues sur le chaos avant la création, que l'Eternel anima de son souffle, & dont il tira tous les êtres. Cette nuit mystérieuse étoit dans leur opinion l'origine des choses (*b*). Damascius dit, en parlant de la théologie des anciens Egyptiens : « Ils » établissent pour premier principe les ténebres » que l'intelligence humaine ne sauroit com» prendre, & qu'ils célebrent trois fois dans » leurs hymnes sacrées. » Sanchoniaton, imbu de cette doctrine, dit : du vent *Kolpia* & de son épouse *Baaou*, les mortels ont été créés (*c*). Kolpia, mot hébreu, signifie le souffle de Dieu; & Baaou, le vuide. Ainsi c'est la voix du Créateur qui fait sortir les êtres du néant. Cette théologie differe peu de celle de la Genese, où le prophete

---

(*a*) Jablonski Pantheon Ægyptiacum, tome premier.

(*b*) Damascius, cité par Cudworth.

(*c*) Jablonski, tome premier.

s'exprime ainſi (*a*) : « La terre étoit informe » & vuide. Les ténebres couvroient la face de » l'abyme, & le ſouffle de Dieu étoit porté » ſur les eaux. » Auſſi Simplicius (*b*) prétend-il que ces mots : *Le Créateur appella la lumiere jour, & les ténebres nuit*, ont été tirés des fables Egyptiennes : mais quand Moyſe auroit pris cette doctrine des prêtres de Memphis, comme il l'a dégagée des abſurdités qui l'enveloppoient, elle n'en feroit pas moins divine. Cet ancien peuple deſcendu de Miſraïm, petit-fils de Noé, pouvoit, ainſi que les Hébreux, avoir reçu de leur Pere commun le flambeau de la révélation. S'il en a obſcurci la pureté, le chef des Iſraélites lui a rendu ſon premier éclat.

Orphée, initié aux myſteres des Egyptiens, porta le premier dans la Grece leurs opinions religieuſes, & les chanta en vers harmonieux. « Au commencement du monde, dit-il, apparut » l'Ether créé par Dieu; de ſon ſein ſortit le » chaos & la nuit ténébreuſe. Elle couvrit tout » ce qui étoit au deſſus de l'Ether. » Dans le dialogue de Jupiter & de la nuit, le poëte,

(*a*) Geneſe, chapitre premier.

(*b*) Phyſique d'Ariſtote, liv. 8.

usant de ses droits, la personifie, & fait parler ainsi le Créateur (a) : « Nourrice des dieux, » nuit immortelle..... Comment procéderai-je » avec sagesse à la création des dieux immor- » tels ? Comment ferai-je que l'univers forme » un seul tout, & que chaque chose existe » séparément ? *La nuit :* Environne la création » de l'Ether immense, place le ciel au milieu, » & dans le ciel, la terre entourée de la mer, » & des astres qui composeront sa couronne. »

Les Grecs reçurent avidement la religion que chantoit Orphée. Elle étoit émanée des idées primitives que les anciens Egyptiens avoient sur l'origine du monde. Les physiciens la couvrirent d'un voile impénétrable au peuple, & les poëtes ayant personifié les élémens, en composerent une théogonie fabuleuse, à travers laquelle il fut difficile de reconnoître la vérité cachée sous tant de voiles. Cependant les opinions religieuses de l'Egypte se conserverent long-temps dans les temples de la Grece. Pausanias, parcourant ce pays, vit à Mégare l'*Oracle de la nuit*, & dans le temple de Diane à Ephese, *le sanctuaire de la nuit*, où l'on

(a) Voyez Eschenbach.

enseignoit

enseignoit vraisemblablement tout ce qui concernoit *Athor*.

Cette divinité symbolique par laquelle les Egyptiens désignoient le principe passif des choses, devint, dans le langage des philosophes Grecs, Vénus, ou la mere du monde. Ce fut encore Orphée qui leur enseigna cette comparaison (*a*) : « Je chanterai la nuit la mere des » Dieux & des hommes, la nuit l'origine de » toutes les choses créées, & nous la nommerons » Vénus ». Bientôt les poëtes s'emparerent de cette idée métaphysique ; & comme il falloit une divinité propre à embellir leurs chants, ils la firent naître de l'écume de la mer, éclatante en beauté, & la créerent la déesse des plaisirs. Elle anima le monde. Elle donna la vie à tout ce qui respire, & Ovide célébra son pouvoir dans ces vers allégoriques :

(*b*) Vénus régit l'univers de son sceptre glorieux.
Aucune divinité n'égale sa puissance.
Elle donne des loix au ciel, à la terre, & aux eaux fécondes.
Elle conserve les êtres en unissant les sexes.
Tous les dieux lui doivent l'existence.
Elle fait croître les arbres, & germer les moissons.

(*a*) Jablonski, tome premier.
(*b*) Les fastes, liv. 4.

Les prêtres de l'Egypte, qui avoient peint la nuit comme une divinité, du sein de laquelle l'Eternel avoit tiré toutes les créatures, sachant qu'il faut à l'esprit du vulgaire des objets sensibles, proposerent à sa vénération la lune, qui regne au milieu des ténebres. Sans doute qu'ils enseignerent d'abord que cet astre n'étoit que l'emblême de la nuit, & un signe de la puissance divine; mais comme il arrive souvent que l'image fait oublier la divinité, le peuple adressa des prieres à la lune, & on lui érigea des autels.

Les physiciens étendirent encore cette doctrine. Ils désignerent par le nom de nuit, d'*Athor*, de Vénus, le temps où le soleil ayant passé l'équateur reste dans l'hémisphere austral, parce qu'alors les jours sont plus courts & les nuits plus longues. « Les physiciens, dit » Macrob (*a*), ont honoré du nom de Vénus » l'hémisphere supérieur, & du nom de Proser- » pine l'hémisphere inférieur. Les Assyriens » & les Phéniciens représentent cette déesse » en pleurs, lorsque le soleil, en parcourant les » douze signes du zodiaque, entre dans l'hémis- » phere austral. Tout le temps qu'il y de-

(*a*) Livre premier, chap. 21.

» meure, & qu'il rend les jours plus courts, » on feint que Vénus pleure l'absence du Dieu » enlevé par une mort temporelle, & retenu » par Proserpine. On voit sa statue sur le mont » Lyban; (c'est la célèbre Vénus d'Aphacitide). Elle a la tête voilée, & le visage triste. » Outre que cette statue représente la Déesse » affligée, elle est encore le symbole de l'hiver ».

Le passage suivant démontre que cette opinion venoit d'Egypte (*a*). « Au mois d'Athyr (*b*) » les Égyptiens disent qu'Osiris (le soleil) » est mort. Alors les nuits deviennent plus lon» gues, les ténebres augmentent, & la force » de la lumiere diminue. Les prêtres pratiquent » dans cette circonstance des cérémonies lugu» bres. Ils montrent aux regards du peuple un » boeuf doré couvert d'un voile noir, en signe » de la douleur de la déesse (Isis ou la lune). » Car en Égypte le bœuf est le symbole » d'Osiris, & de la terre.

Vous avez vu, Monsieur, l'*Athor* Égyptienne signifier d'abord cette nuit mystérieuse qui couvroit le chaos avant la création, devenir ensuite

(*a*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*b*) Athyr est le nom d'un mois. Les Égyptiens appellent Vénus *Athor*, & de ce nom ils ont formé celui du troisieme mois de leur année. *Orion le Grammairien.*

l'aſtre des nuits, & enfin, marquer le temps où le ſoleil s'éloigne de nous. Vous avez remarqué par quelle analogie les Orientaux, les Grecs & les Latins, l'ont nommée Vénus, la Reine du monde, & la mere des plaiſirs. C'eſt toujours la même doctrine ; mais elle change de forme en paſſant chez les différens peuples ; & dans la bouche des poëtes & des phyſiciens.

Athor eut des temples en Egypte. Hérodote, qui rapporte le nom Egyptien de pluſieurs lieux remarquables du pays, fait mention d'*Athar Beki*, la ville d'Athor, que Strabon (*a*) & Diodore de Sicile rendent (*b*) par celui d'*Aphroditopolis* ; la ville de Vénus. (*c*) Ælien, en parlant d'un bourg ſitué dans le Nome Hermopolitain, dit : « Dans ce bourg on adore Vénus. On y » honore auſſi la vache d'un culte particulier ». Le même auteur nous apprend qu'on repréſentoit Iſis ou la lune avec les cornes d'une vache. Ainſi cet animal étoit l'emblême de l'aſtre de la nuit, & le voile noir dont on le couvroit lorſque le ſoleil parcouroit les ſignes d'hiver

(*a*) Strabon, l. 17.

(*b*) Diodore, livre premier.

(*c*) Ælien, traité des animaux, liv. 11.

pouvoit n'exprimer aux regards du peuple que la diminution des jours, & la douleur d'Isis, mais certainement il rappeloit aux prêtres ces ténebres répandues sur le chaos avant la création. En jetant vos yeux sur la carte d'Egypte, vous appercevrez trois villes que les Géographes Grecs ont nommées *Aphroditopolis*, mais que les naturels appelloient *Atharbeki.*

Telles sont, Monsieur, les foibles lumieres que nous pouvons tirer des lambeaux que les anciens nous ont conservés au sujet des opinions religieuses des Egyptiens sur *Athor.* Si leurs livres n'avoient pas péri dans l'incendie de la bibliotheque des Ptolemées, si les hiéroglyphes ne voiloient pas les connoissances qu'ils ont transmises à la postérité, sans doute que nous trouverions chez un peuple si savant, & si près de la source commune du genre humain, des idées plus claires & plus satisfaisantes. Jouissons au moins de ce qui nous reste, & tâchons de pénétrer peu à peu dans les mysteres de leur religion.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VI.

A M. L. M.

De Phtha, Neith & Cneph, *noms sous lesquels l'Etre suprême fut adoré en Egypte.*

Au grand Caire.

JE vous ai dit, Monsieur, que les anciens Egyptiens révéroient sous le nom d'*Athor* ou de nuit, les ténebres répandues sur l'abyme avant la création. Ce chaos, chanté par les Poëtes de la Grece & de Rome, ne pouvoit rien produire de lui-même. Les philosophes de l'Egypte reconnurent un esprit qui en tira l'univers, & établit cet ordre admirable qui y regne sans altération. Ils lui donnerent le nom de *Phtha*, ordonnateur (*a*). Jamblich (*b*) nous l'apprend en ces mots : « Les Egyptiens appellent *Phtha* » l'esprit artisan qui fait tout avec vérité &

(*a*) Lacroix, trésor épistolaire, liv. 3. Jablonski, livre premier, dit : *Phtha* signifie en Cophte, *ordonnateur des choses.*

(*b*) Mysteres Egyptiens, section 8.

» sageſſe. Les Grecs l'ont nommé Vulcain en » ne conſidérant que l'art avec lequel il pro» duit ». Ils plaçoient cet eſprit avant tout, enſeignoient qu'il avoit donné d'abord au chaos la forme d'un œuf, & qu'il en avoit enſuite créé tous les êtres. Thalès de Milet, inſtruit à l'école des prêtres de Memphis, diſoit (a) : « L'eau eſt » le principe des choſes, & Dieu eſt cet eſprit » qui a formé l'univers du principe humide ». Ce paſſage de la Geneſe (b), *le ſouffle de Dieu couvoit ſur les eaux*, a beaucoup de rapport avec la doctrine des Egyptiens ſur la création. Il eſt naturel de penſer que Moyſe, élevé à la cour des Pharaons, y puiſa une partie de ſes connoiſſances, & qu'enſuite il dégagea la vraie lumiere des myſteres & des fables qui l'enveloppoient. Pour peindre le créateur d'une maniere ſenſible, les Egyptiens lui attribuoient les deux ſexes, c'eſt-à-dire, qu'ils reconnoiſſoient en lui cette puiſſance par laquelle il peut produire ſans le concours d'un autre être. Auſſi Syneſius, imbu de cette ancienne théologie, a dit de l'eſprit infini : *Tu es le pére, tu es la mere, tu es le mâle, tu es la femelle* (c).

(a) Cicéron, liv. 4. De la nature des Dieux.

(b) Chapitre premier.

(c) Synéſius, hymne 3.

Sur l'obélisque de granit transporté d'Egypte à Rome, on lisoit, parmi les hiéroglyphes dont Hermapion a donné l'interprétation, ce passage remarquable au sujet de Rameftès, Roi d'Héliopolis (*a*) : *C'est lui que Phtha pere des Dieux a élu.* Ces mots, pere des Dieux, désignent les astres que les sages de l'Egypte regardoient comme les plus frappans emblêmes de la Divinité, & que le peuple adoroit réellement. Dès le temps d'Hérodote (*b*), le feu, l'eau, la terre, le ciel, la lune, le soleil, le jour & la nuit recevoient en ce pays les honneurs divins; mais ces Divinités étoient celles du vulgaire. Les personnes initiées aux mysteres avoient une autre croyance. Elles ne reconnoissoient que l'Auteur de la nature, qui avoit tiré tous les êtres du néant.

La premiere dynastie de Manethon comprend le regne des Dieux en Egypte (*c*). Il place à leur tête *Phtha* ou Vulcain, & après lui, le Soleil son fils. Ce passage, pris dans un sens allégorique, n'est point contraire à la saine théologie. Le soleil étant l'ouvrage du créateur peut être considéré comme son fils; & les Egyptiens, pour

---

(*a*) Ammien Marcellin, livre 17.

(*b*) Hérodote, liv. 2.

(*c*) Manethon, au rapport de Syncelle.

ennoblir leur origine, adoroient le créateur comme le premier de leurs Rois. Manethon assigne à chacun de ces Dieux matériels les années de leur regne, ce qu'il faut entendre des divers cycles solaires & lunaires inventés par les astronomes (*a*). Cette dynastie prouve que *Phtha* précede le temps & ces déités visibles dont l'ordre constant commença d'en régler le cours lorsque les hommes étudierent le Ciel. Le Prêtre Egyptien le déclare positivement (*b*) : « On ne sauroit assigner d'époque déterminée » à *Phtha*, parce qu'il brille toujours au sein » des ténebres, comme pendant le jour ». En effet, les astres du firmament paroissent & disparoissent tour à tour. Leur empire n'est pas éternel, puisqu'il a commencé; mais l'Esprit invisible existoit avant le temps. Sa puissance brille perpétuellement dans ses ouvrages, & son regne est immuable.

Les prêtres Egyptiens renfermerent dans les sanctuaires de leurs temples cette doctrine sublime que les premiers hommes leur avoient transmise, ou à laquelle ils s'étoient élevés, ainsi qu'Abraham (*c*), par l'effort de la raison, &

(*a*) Voyez Vignoles, tome 2.

(*b*) Manethon, au rapport de Syncelle.

(*c*) Saint Clément d'Alexandrie assure qu'Abraham

l'étude de l'astronomie. L'ayant revêtue d'allégories dont eux seuls possédoient l'intelligence, ils laisserent le peuple plongé dans l'aveuglement, & favoriserent son idolatrie en prononçant, à la mort de chaque particulier, cette priere (*a*) : « O Soleil, & vous autres Dieux, » qui donnez la vie aux hommes, recevez-moi, » rendez-moi aux Dieux éternels, afin que j'ha» bite avec eux ».

Les Grecs même prétendirent que dans l'opinion des Egyptiens, *Phtha* n'étoit autre chose que le feu le plus pur, le plus subtil, élevé au-dessus de l'éther, d'où les ames se détachoient pour animer les corps ; c'est pourquoi ils lui donnerent le nom de Vulcain, qui préside à cet élément. « Les Sages de l'Egypte, dit Servius (*b*),

---

s'éleva à la connoissance d'un Dieu unique par l'étude de l'astronomie. Il paroît que ce sentiment étoit celui des Arabes. Mahomet, qui avoit recueilli les traditions de son pays, représente le Patriarche des croyans les regards tournés vers le ciel, & après qu'il a observé avec étonnement l'apparition & la disparition des étoiles, du soleil & de la lune, qu'il avoit pris d'abord pour des divinités, il s'écrie : *Non je n'adorerai point des Dieux qui se levent & qui se couchent.*

(*a*) Porphyre, liv. 4.

(*b*) Servius, sur l'Æneide, liv. 3.

» embaument les corps afin de les conserver, » & que les ames leur demeurant long-temps » attachées, ne les quittent pas pour en ani- » mer d'autres. Les Romains, au contraire, » les brûlent sur le champ, pour qu'elles re- » tournent à leur nature premiere ». C'est la métempsycose, qu'Hérodote (*a*) prétend avoir passé de l'Egypte dans tous les pays de la terre. Si l'on en croit ces auteurs, les Egyptiens regardoient *Phtha*, ou la partie supérieure de l'éther, comme l'essence divine qui donnoit successivement la vie à tout l'univers. Les Platoniciens & les Pythagoriciens professoient la même croyance. Ils publioient que l'ame, immortelle de sa nature, retournoit au sortir du corps se répandre dans l'ame du monde, d'où elle tiroit son origine (*b*).

Quoi qu'il en soit de ces opinions, ce sont les Grecs qui parlent, & l'on ne peut douter qu'ils n'aient altéré la religion de l'Egypte, en y mêlant les rêveries de leurs métaphysiciens. Les faits que j'ai cités dans la premiere partie de cette lettre, prouvent que *Phtha* fut regardé anciennement comme l'esprit ordonnateur, &

(*a*) Hérodote, liv. 2.

(*b*) Plutarque, liv. 4. Sur la doctrine des philosophes.

le grand architecte de l'univers. Les habitans de Memphis lui éleverent un temple où il étoit principalement adoré (*a*). Mais, comme je l'ai rapporté, le culte des Dieux visibles l'emporta parmi le peuple sur celui de l'Etre suprême, & les Prêtres seuls brûlerent de l'encens sur ses autels.

On ne doit point séparer de *Phtha* le Dieu que les Egyptiens révéroient sous le nom de *Neith*, puisque c'est aussi l'esprit créateur. En effet, *Neith* signifie : *Celui qui dispose toutes choses* (*b*). Mais, par le premier de ces attributs, on entendoit Dieu pris dans un sens général, & par le second, on caractérisoit plus particuliérement sa sagesse. Son culte florissoit à Saïs, ville du Delta, où les Prêtres avoient un college fameux. Platon (*c*) qui l'avoit fréquenté, s'exprime ainsi : « Saïs, capitale de la préfecture Saïtique, » est une ville considérable dont Amasis fut Roi. » *Neith*, à qui les Grecs ont donné le nom de » Minerve, en est la divinité tutélaire ». L'inscription suivante, gravée en caracteres hiérogly-

(*a*) Hérodote & Diodore de Sicile ont décrit ce temple. Suidas ajoute : les habitans de Memphis adorent Vulcain sous le nom de *Phtha*.

(*b*) Jablonski, tome premier.

(*c*) Timée de Platon.

phiques sur la porte du temple de *Neïth*, marque l'idée sublime qu'ils en avoient conçue (*a*) : « Je » suis ce qui est, ce qui sera, ce qui a été. » Aucun mortel n'a soulevé ma tunique. Le fruit » que j'ai engendré est le soleil ». Cette définition ne peut convenir qu'à l'Etre suprême, qui existant par son essence, & n'ayant ni commencement ni fin, renferme en lui-même le passé, le présent & l'avenir (*b*). Cet esprit incompréhensible se dérobe aux regards de l'homme borné qui ne sauroit soulever le voile qui le couvre. Ces mots : *Le fruit que j'ai engendré est le Soleil*, démontrent clairement que *Neith* & *Phtha* sont la même divinité ; car Manethon assure aussi, dans un sens figuré, que *Phtha* est le pere du soleil. Les Phéniciens, qui avoient reçu leur religion & leurs connoissances des

---

(*a*) Proclus, savant commentateur de Platon, rapporte cette inscription dans le Timée. Plutarque la cite dans le traité d'Isis & d'Osiris.

(*b*) L'homme peut être considéré comme l'image de Dieu, car il renferme, à certains égards, en lui-même le passé, le présent & l'avenir. Le souvenir de ce qu'il a été, le sentiment de son existence actuelle, l'espérance de ce qu'il sera, le font jouir en même-temps de ces trois manieres d'être ; aussi le créateur a-t-il dit dans la Genese : *Faisons l'homme à notre image*.

Egyptiens leurs freres, reconnoiſſoient également (*a*) Minerve ou *Neith* pour l'artiſan de la nature.

Les prêtres de l'Egypte, adorant plus particuliérement ſous le nom de Neith la ſageſſe divine qui dirige la marche du monde & éclaire les humains, avoient mis les arts ſous ſa protection. Le guerrier portoit à ſon doigt un anneau ſur lequel étoit gravée la figure d'un Scarabée. Horapollo nous en apprend la raiſon (*b*). « Les Egyptiens, dit-il, prétendent que le » monde eſt composé de parties mâles & fe» melles. Ils peignent un Scarabée pour repré» ſenter Minerve (*c*) ». Cet anneau, qui diſtinguoit les ſoldats, étoit un ſigne par lequel ils rendoient hommage à la Divinité dont ils portoient l'emblême, & qui tenoit dans ſes mains le ſort des combats. Un Pharaon nommé *Pſammeniti* (*d*), inſtruit par *Neith*, annonce que les Rois ſe

(*a*) Julien, oraiſon 4.

(*b*) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

(*c*) J'ai déja dit que les Egyptiens, pour marquer d'une maniere ſenſible la puiſſance productive du créateur, le peignoient avec les deux ſexes; or, comme ils attribuoient les deux ſexes au Scarabée, ils en firent le ſymbole de *Neith*.

(*d*) Jablonski, tome premier.

mettoient ſous la protection du Dieu ſuprême, & croyoient tenir de lui leurs lumieres.

Cadmus le Phénicien fut le premier qui porta ce culte dans la Grece. Il donna le nom de *Neith* (*a*) à l'une des ſept portes de Thebes, en Béotie. La Théologie Egyptienne y fut enſeignée. Bientôt les Poëtes y mêlerent leurs allégories brillantes. Ils appellerent *Neith* Minerve, la firent ſortir toute armée du cerveau de Jupiter, la célébrerent comme la Déeſſe des combats & la mere des arts. Les Philoſophes appercevoient encore la vérité à travers le voile dont on l'avoit obſcurcie, mais le peuple ne put la reconnoître, & il encenſa une Divinité fabuleuſe.

« La premiere femme, dit Euſtathius (*b*), » qui forma un tiſſu, fut une Egyptienne. Elle » étoit aſſiſe; c'eſt pourquoi les Egyptiens repré» ſenterent Minerve aſſiſe ». Ils prétendirent ſans doute, en lui donnant cette poſture, rappeller aux hommes qu'elle leur avoit enſeigné les arts, & qu'ils tenoient d'elle leurs connoiſſances. Les anciens Grecs, imitant en tout leurs précepteurs, peignirent, graverent & ſculpterent Minerve aſſiſe (*c*).

(*a*) Jablonski, tome premier.

(*b*) Euſtathius, obſervations ſur l'Illiade, livre premier.

(*c*) Strabon, l. 13.

Les Egyptiens, après avoir adoré la puissance du créateur sous le nom de *Phtha*, sa sagesse sous celui de *Neith*, honorerent sa bienfaisance en le nommant *Cneph*, ou *bon par excellence* (*a*). « Les prêtres de l'Egypte, dit Eusebe (*b*), » appellent *Cneph* l'architecte de l'univers ». Strabon parle de son Temple bâti dans l'île d'Eléphantine. Ce beau monument subsiste encore de nos jours, tel que je l'ai décrit lettre 13[eme]. Le symbole de ce Dieu étoit un serpent, comme l'atteste Eusebe. « Le serpent au » milieu d'un cercle qui le touche dans les » deux points opposés de sa circonférence, » désigne le bon génie ». On avoit choisi pour cet objet une espece particuliere dont Hérodote (*c*) nous offre la description suivante : « On trouve aux environs de Thebes des ser» pens sacrés qui ne sont point malfaisans (*d*). » Ils portent deux cornes au sommet de la » tête. Lorsqu'ils meurent, on les ensevelit » dans le temple de Jupiter ». Le nom de

(*a*) Jablonski, tome premier.

(*b*) Eusebe, préparation évangélique, liv. 3.

(*c*) Hérodote, liv. 2.

(*d*) Cette espece de serpens, honorée du nom de *Haridi*, joue encore de nos jours un rôle assez brillant entre les mains des prêtres mahométans d'Achmim.

Cneph

Cneph (*a*), ou de bon génie, leur fut donné, ainsi qu'à la divinité qu'ils repréſentoient, & probablement que la vénération du peuple s'arrêtoit à l'image. « Un jour, dit Plutarque (*b*), » je vis en Egypte deux hommes qui ſe diſpu» toient; l'un deux ayant apperçu un ſerpent, » le nomma *Agatho Daimon*, bon génie, & » s'efforça de le prendre. »

Il ne faut pas confondre les bons génies des Grecs & des Romains avec celui des Egyptiens. Les premiers entendoient par cette dénomination des êtres d'un ordre intermédiaire entre la nature divine & humaine; les autres l'employoient pour déſigner la bienfaiſance de celui qui préſide au ciel & à la terre, & dont la volonté puiſſante fait mouvoir les aſtres à travers l'immenſité de l'eſpace.

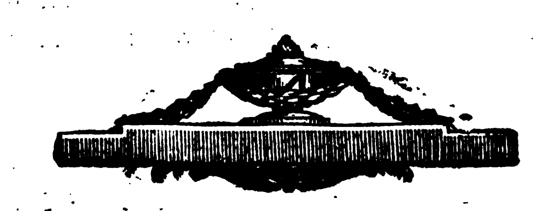
Telles ſont, Monſieur, les opinions religieuſes des Egyptiens au ſujet de *Phtha*, de *Neith* & de *Cneph*, trois attributs ſous leſquels ils adoroient le même Dieu, mais par leſquels ils caractériſoient ſa puiſſance, ſa ſageſſe, & ſa bonté. Ce

(*a*) Euſebe, préparation évangélique, livre 3, dit: Les Phéniciens appellent le ſerpent bon génie; par cette même raiſon les Egyptiens le nomment *Cneph*.

(*b*) Plutarque, traité d'Iſis & d'Oſiris.

culte s'effaça peu à peu. Il demeura enſeveli dans les temples; & les peuples, ou trompés par les prêtres qui ne préſentoient à leurs regards que des figures ſymboliques, ou incapables de s'élever à la connoiſſance de l'Eſprit infini, qui par-tout marque ſa préſence, & par-tout échappe à nos ſens, honorerent ſes ouvrages, & leur adreſſerent des vœux & des offrandes.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE VII.

A M. L. M.

Des dieux visibles des Égyptiens, & principalement d'Osiris, divinité symbolique qui représentoit le soleil.

Au grand Caire.

« Les anciens Égyptiens, dit Diodore de » Sicile (*a*), ayant contemplé la voûte des cieux » élevée sur leurs têtes, & admiré l'ordre mer» veilleux qui regne dans l'univers, regarderent » le soleil & la lune comme des dieux éternels, » & les honorerent d'un culte particulier. Ils » nommerent l'un Osiris, & l'autre Isis. » L'assertion de cet historien est trop générale. Pour écrire d'une maniere plus conforme à la vérité, il auroit dû faire une exception en faveur des Pharaons, des personnes initiées aux mysteres, & sur-tout des prêtres, qui ne croyoient point l'idolâtrie à laquelle ils avoient asservi le peuple.

(*a*) Diodore de Sicile, livre premier.

Encore eſt-il raiſonnable de penſer que d'abord ils l'avertirent que ces aſtres éclatans étoient les ouvrages du Très-Haut. Quoi qu'il en ſoit, les Egyptiens adorerent dès la plus haute antiquité le ſoleil & la lune ſous les titres pompeux de roi (*a*) & de reine du ciel. L'aſtre des jours ſe nomma d'abord *Phré* (*b*). Le beau-pere du patriarche Joſeph s'appelloit, ſuivant la verſion des Septante, *Petephre*, prêtre du ſoleil. Les aſtronomes ayant obſervé ſon cours, & ſes principaux effets, lui donnerent le nom ſymbolique d'Oſiris, qui fut conſacré par la religion (*c*). « Il eſt reconnu, » dit Macrob, qu'Oſiris n'eſt autre choſe que » le ſoleil. Lorſque les Egyptiens veulent le » déſigner avec leurs caracteres hiéroglyphiques, » ils peignent un ſceptre & un œil. »

Ils ne pouvoient figurer d'une maniere plus ſenſible l'aſtre qui éclaire le monde, & auquel ils attribuoient l'empire du ciel. Auſſi Martien Capella (*d*), dans la belle hymne qu'il compoſa en l'honneur du pere du jour, dit :

(*a*) Jérémie, chapitres 7 & 44.

(*b*) Jablonski, tome premier.

(*c*) Macrob, ſaturnales, livre premier.

(*d*) Martien Capella, liv. 2.

« Œil du monde, brillant flambeau de l'Olympe;
Le Latium t'appelle soleil, parce qu'après ton auteur,
Tu es la source éclatante de la lumiere. Le Nil te nomme Sérapis;
Et Memphis te révere sous le nom d'Osiris.

Quelques auteurs ont aussi appellé le Nil, Osiris. Plutarque explique cette opinion (*a*). « Les Egyptiens regardent le Nil comme le » conservateur de leur pays, & comme tirant » sa source d'Osiris. » En effet, les vapeurs élevées par le soleil, condensées ensuite dans l'athmosphere, retombent en pluies, & forment le grand fleuve qui fait la richesse de l'Egypte. C'est aussi dans ce sens qu'Homere l'appelle toujours l'*écoulement de Jupiter* (*b*).

Les Egyptiens, dit Hérodote (*c*), prétendent qu'Osiris est le même que Bacchus. Ce sentiment a trouvé beaucoup de partisans parmi les Grecs, & il n'est pas sans vraisemblance. Les prêtres d'Egypte faisoient voyager Osiris d'un bout du monde à l'autre. Ils le peignoient comme un roi puissant qui avoit conquis la terre, & comblé les hommes de biens. Les Grecs,

(*a*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*b*) Jupiter étoit le même que le soleil, ou Osiris.

(*c*) Hérodote, liv. 2.

qui attribuoieut les mêmes dons, les mêmes conquêtes à Bacchus, ont écrit qu'il étoit le même qu'Ofiris. Mais, dans la langue facrée de l'Egypte, ces voyages repréfentoient uniquement le cours du foleil, & les avantages qu'il procure aux humains. Ces allégories ont de tout temps été en ufage parmi les Orientaux, & le Pfalmifte s'en fert quand il s'exprime ainfi (a) : « Semblable » à un époux qui fort du lit nuptial, il s'élance » comme un géant dans la carriere. Il part de » l'extrêmité du ciel, & en parcourt la vafte » étendue. Rien ne peut fe dérober à fa chaleur. » Tibulle, fuivant à la lettre les opinions des Grecs, les a rendues en vers pleins de grace & d'harmonie :

(b) Ofiris fut le premier qui d'une main habile façonna la charrue,
Et fillonna avec le fer le tendre fein de la terre.
Le premier, il lui confia des femences fécondes,
Et cueillit fur les arbres des fruits jufqu'alors inconnus;
Il enfeigna l'art de foutenir fur des pieux les rameaux flexibles de la vigne,
Et de tondre avec la faucille fa verte chevelure.

Un fait reconnu des plus graves écrivains de l'antiquité, démontre jufqu'à l'évidence,

---

(a) Pfeaume 19.

(b) Tibulle, livre premier, élégie 8.

combien les Grecs se trompoient en voulant établir entre Bacchus & Osiris une ressemblance parfaite. On honoroit le premier comme l'auteur de la vigne; & les Egyptiens, loin d'en attribuer la culture à Osiris, abhorroient le vin comme un poison. « Les Egyptiens, dit Plutarque (*a*), » n'avoient jamais bu de vin avant Psammé- » tique (*b*). Regardant cette liqueur comme le » sang des géants qui, ayant fait la guerre aux » dieux, avoient péri dans le combat, ils ne » leur en offroient point des libations, & pen- » soient qu'elle leur étoit odieuse. Ils assuroient » même que de ce sang mêlé avec la terre, » la vigne avoit pris naissance. »

Cette fable sacrée avoit passé de l'Egypte dans la Perse, & jusqu'aux extrêmités de l'Inde (*c*). S. Clément d'Alexandrie rapporte que les Mages s'abstenoient de vin avec un soin extrême. Les Arabes avoient une loi qui leur en interdisoit l'usage (*d*). Enfin Ovington (*e*), qui a voyagé dans l'Inde, assure que de nos jours les Brachmanes détestent cette liqueur, & n'en ont pas

(*a*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*b*) Ce prince fut un des derniers Pharaons Egyptiens.

(*c*) Stroma 3.

(*d*) Diodore de Sicile, livre premier.

(*e*) Voyage d'Ovington, tome premier.

moins d'horreur que Manès, qui la regardoit comme le ſang des démons. Il eſt difficile de dire d'où provenoit cette averſion des Orientaux pour le vin ; mais elle exiſtoit réellement, & c'eſt probablement une des raiſons qui ont porté Mahomet à le défendre (*a*). Peut-être doit-on chercher la cauſe de cette prohibition dans la malédiction de Noé, prononcée contre ſon fils Cham qui, l'ayant ſurpris dans l'ivreſſe, avoit inſulté à ſon état. Quoi qu'il en ſoit, les Egyptiens, qui l'avoient en horreur, ne pouvoient attribuer la culture de la vigne à Oſiris.

Mais, que ſignifie ce nom ? à quelle occaſion fut-il donné au ſoleil ? Cette queſtion a excité les recherches des anciens & des modernes, & ils ſe ſont efforcés de la réſoudre. Diodore de Sicile (*b*) & Horapollo (*c*) diſent qu'Oſiris ſignifie *Poliophtalmos*, celui qui a beaucoup d'yeux. Cette interprétation convient au ſoleil, mais elle n'explique pas le mot Oſiris. Car, ſi *Os* ou *Oſch* peut ſe rendre par *beaucoup*, en Egyptien, *Iris* n'a aucun rapport avec œil,

---

(*a*) Le vin eſt une abomination inventée par Satan, *Le Coran.*

(*b*) Diodore de Sicile, livre premier.

(*c*) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

« Le nom d'Osiris, dit Plutarque (*a*), désigne » un grand nombre de choses, & peut être » interprété de diverses manieres. Il exprime la » force efficace & la bienfaisance. » Cette explication ne rend point encore le sens littéral. Le savant Jablonski (*b*) interprete ce mot d'une maniere plus naturelle. « Osiris, dit-il, vient » d'*Osch Iri*, *celui qui fait le temps.* » Les Egyptiens entendoient, par cette expression, ce que Dieu déclare en parlant du soleil & de la lune (*c*) : « Que ces deux luminaires soient un » signe par leurs éclipses & la division du temps » en mois, en jours & en années. » Le passage suivant de S. Clément d'Alexandrie favorise ce sentiment (*d*). « Les Egyptiens peignent le soleil » porté dans un vaisseau ou sur un crocodile. » Cet emblême donne à connoître que l'astre » des jours voyageant à travers l'air doux & » humide, engendre le temps. »

Les Astronomes de l'Egypte, après bien des observations, réglerent l'année sur le cours du

---

(*a*) Traité d'Isis & d'Osiris.

(*b*) Jablonski, tome premier.

(*c*) Genese, livre premier, verset 14.

(*d*) Saint Clément, cité par Eusebe, préparation évangélique, liv. 3.

ſoleil. Le grand cercle d'or de 365 coudées, qu'ils placerent ſur le ſommet du tombeau d'Oſimandué, & où l'on voyoit le lever & le coucher des aſtres pour chaque jour de l'année, eſt une preuve éclatante de leurs travaux & de leurs découvertes. « Les Prêtres de Thebes, dit » Strabon (*a*), s'appliquent principalement à » l'étude de l'aſtronomie & de la philoſophie. » Ils ſe ſervent du ſoleil, & non de la lune, » pour meſurer le temps. » Jules-Céſar, qui paſſa une année parmi eux, s'inſtruiſit dans leurs connoiſſances, & réforma le calendrier romain qui étoit extrêmement défeſtueux. « Ce prince, » dit Macrob (*b*), imitant les Egyptiens, les » ſeuls qui ſoient parfaitement inſtruits des » choſes divines, forma l'année ſur le mouvement du ſoleil, qui acheve ſa révolution en » 365 jours & un quart. » Le même auteur, entrant dans l'eſprit des aſtronomes, regarde cette meſure de l'année comme la principale vertu du ſoleil.

L'année ſolaire fut trouvée par l'académie d'Héliopolis, ſous le regne d'Aſeth (*c*), 1325 ans

(*a*) Strabon, liv. 17.

(*b*) Macrob, ſaturnales, livre premier.

(*c*) Vignoles, chronologie, tome premier.

avant J. C., & 320 après la ſortie des Iſraélites. Les prêtres, qui juſqu'alors avoient honoré le ſoleil ſous ſon nom propre de *Phré*, lui donnerent, en mémoire d'un événement auſſi important, celui d'*Oſiris*, ou de l'*Auteur du temps*.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE VIII.

A M. L. M.

*D'*Ammon *&* *d'*Hercule*, emblêmes du ſoleil.*

Au grand Caire.

LES Egyptiens, Monſieur, appliqués à l'étude de l'aſtronomie, s'apperçurent que le ſoleil paroiſſoit ſous des aſpects différens, ſuivant les point du zodiaque où il ſe trouvoit. Ils obſerverent qu'il ralentiſſoit ſon mouvement aux ſolſtices, qu'il le précipitoit aux équinoxes, & que ſon influence étoit plus ou moins grande dans ces circonſtances. Ils déſignerent par des dénominations caractériſtiques ces divers phénomenes. Ayant adopté dans leur théologie l'uſage de la langue hiéroglyphique, qui ne parle que par ſymbole, ils peignirent tour-à-tour le ſoleil ſous la forme d'un enfant, d'un homme fait & d'un vieillard, tantôt joyeux, tantôt triſte, ou reſplendiſſant de lumiere. Les Prêtres ne reconnoiſſoient ſous ces emblêmes, que des effets aſtronomiques ou phyſiques. Le vulgaire, accoutumé à voir ces figures dans les temples,

oublia l'objet qu'elles repréſentoient, & les adora comme des divinités. Macrob, qui avoit pénétré dans les myſteres de cette antique religion, nous les dévoile en ces termes (*a*) : « Les Egyptiens, » au ſolſtice d'hiver, voulant marquer le jour » le plus court de l'année, tirent du ſanctuaire » le ſimulacre du ſoleil ſous la forme d'un » enfant. Il prend des accroiſſemens rapides, » ce qu'ils déſignent, en lui donnant, à l'équi- » noxe du printemps, la figure d'un jeune » homme. Au ſolſtice d'été, où il eſt parvenu » au terme de ſa croiſſance, une face pleine, » ornée d'une longue barbe, fait connoître ſon » âge. Enfin, on le montre ſous les traits d'un » vieillard, pour marquer la diminution des » jours. »

Ces repréſentations, adoptées ſans doute avant l'uſage de l'écriture, & conſervées par les prê- tres, exprimoient d'une maniere emblématique les quatre âges du ſoleil, & les ſaiſons de l'année. Examinons d'abord ce que les Egyptiens enten- doient par le nom d'Ammon, ſi célebre dans l'antiquité. *Amoun*, dit Plutarque (*b*), dont nous

(*a*) Macrob, ſaturnales, livre premier.

(*b*) Traité d'Iſis & d'Oſiris. Hérodote & Diodore de Sicile donnent auſſi à Jupiter le ſurnom d'Ammon.

avons fait Ammon, eſt le nom Egyptien de Jupiter. Ce dieu étoit particuliérement adoré à Thebes, que les livres ſacrés appellent *Hamon-no* la poſſeſſion d'Hamon, & les Septante (*a*), *la ville d'Ammon*. Hérodote nous apprend ſous quelle forme on l'honoroit (*b*). « Les habitans » de Thebes regardent le belier comme ſacré, » & ne ſe nourriſſent point de ſa chair. Cepen» dant chaque année, lorſque la fête de Jupiter » arrive, ils coupent la tête d'un belier dont » ils enlevent la peau, & en couvrent la ſtatue » du dieu. » Proclus nous enſeigne l'objet de cette cérémonie (*c*) : Les Egyptiens, dit-il, avoient une vénération ſinguliere pour le belier, parce que le ſimulacre d'Ammon portoit ſa tête, & que ce ſigne, le premier du Zodiaque, étoit le préſage des fruits. Euſebe (*d*) ajoute que ce ſymbole marquoit la conjonction du ſoleil & de la lune dans le ſigne du belier.

Vous vous rappellez, Monſieur, la cérémonie

(*a*) Ezéchiel, chapitre 30. Les Grecs & les Romains la nommerent *Dioſpolis*, la ville de Jupiter.

(*b*) Hérodote, livre ſecond.

(*c*) Timée de Platon.

(*d*) Euſebe, préparation evangélique, liv. 3.

qu'obſervoient les prêtres du temple d'Ammon, lorſqu'on alloit conſulter cet oracle. Fideles obſervateurs des opinions adoptées par leurs peres, qui faiſoient voyager le ſoleil ſur un vaiſſeau, ils portoient dans un bateau la ſtatue de ce dieu, formée de pierres précieuſes, & ſurmontée d'une tête de belier. Tant d'autorités & de faits démontrent évidemment que, parmi les aſtronomes de l'Egypte, Ammon repréſentoit le ſoleil. C'eſt dans ce ſens que Diodore de Sicile a pu dire (*a*) : *Oſiris eſt le même qu'Ammon.* Cependant ces deux noms ne peignoient pas les mêmes phénomenes. Le premier, ainſi que vous l'avez remarqué, faiſoit connoître cet aſtre comme auteur du temps; le ſecond annonçoit le printemps & le commencement de l'année aſtronomique, qui arrivoient dans le ſigne du belier, ce qui étoit déſigné par la figure ſymbolique de cette divinité. Le mot *Amoun*, compoſé d'*Am-ouein* (*b*), *reſplendiſſant*, marquoit les effets deſirés que produiſoit le ſoleil parvenu à l'équateur, tels que l'augmentation des jours, une lumiere plus éclatante,

---

(*a*) Diodore de Sicile, livre premier.

(*b*) Jablonski, tome premier.

& fur-tout le préfage fortuné de l'inondation & de l'abondance.

Les prêtres, dans les fêtes d'Ammon, avoient coutume d'affocier Hercule à fon culte. Après qu'ils avoient couvert de la peau du belier la ftatue de Jupiter, ils approchoient de ce dieu emblématique, le fimulacre d'Hercule (*a*), qu'ils nommoient, dans leur langue, *Dfom* ou *Dfiom* (*b*), *la force*. Cette expreffion caractérifoit la vertu de l'aftre des jours, arrivé à la ligne équinoxiale. Auffi difoient-ils, au rapport de Plutarque (*c*), qu'Hercule, placé dans le foleil, tournoit avec lui. Cette obfervation n'a point échappé à Macrob (*d*). « Le nom feul d'Her-» cule (Heracleos) montre qu'il défignoit le » foleil. En effet, *Heras* fignifie *de l'air; Cleos*, » la gloire : & à qui peut-on attribuer cette » epithete, fi ce n'eft à l'aftre qui remplit » l'univers de fes feux, & qui, en fe retirant, » le laiffe plongé dans les ténebres? » Delà font nées les allégories brillantes des Grecs, qui

(*a*) Hérodote, livre fecond.

(*b*) Jablonski, tome premier.

(*c*) Plutarque, traité d'Ifis & d'Ofiris.

(*d*) Macrob, faturnales, livre premier.

avouent

avouent eux-mêmes que les douze travaux de ce héros n'ont rapport qu'au soleil parcourant les douze signes du Zodiaque dans sa révolution annuelle.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE IX.

A. M. L. M.

De Horus, *divinité symbolique qui représentoit le soleil.*

Au grand Caire.

HORUS, divinité renommée dans l'antique Egypte, étoit aussi, Monsieur, un symbole du soleil. Plutarque le dit positivement (*a*) : cette vertu qui préside au soleil, tandis qu'il se meut dans l'espace, les Egyptiens la nomment *Horus*, & les Grecs Apollon.

Trois villes marquées de ce nom (*b*) dans la Thébaïde, annoncent quelle devoit être la vénération des peuples pour ce Dieu (*c*). L'épervier représentoit également Osiris & Horus. C'étoit leur emblême commun, & quelquefois on reconnoissoit en eux les mêmes attributs. L'interprétation qu'Hermapion a laissée des hié-

(*a*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*b*) Leur nom Egyptien étoit *ville d'Horus*. Les Grecs les appellerent villes d'Apollon.

(*c*) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

roglyphes gravés sur l'obélisque d'Héliopolis, offre ces mots remarquables (*a*) : *Horus est le Seigneur suprême & l'auteur du temps*. Vous savez, Monsieur, que l'on attribuoit principalement à Osiris ces qualités ; pour qu'elles pussent convenir à Horus, il falloit nécessairement qu'il désignât l'astre des jours dans certaines circonstances ; c'est ce que nous fait entendre l'oracle d'Apollon de Claros :

Apprends que le premier des Dieux est *Iao*.
On le nomme *invisible* en hiver, *Jupiter* au printemps (*b*),
Le soleil en été, & vers la fin de l'automne le tendre *Iao*.

L'astre des jours parvenu au solstice d'été, & nommé par excellence *soleil*, est le même que Horus. En effet, les Egyptiens le représentoient porté sur des lions (*c*), ce qui désignoit son entrée dans le signe du lion. Ceux qui présidoient aux choses divines, plaçoient alors des sphinx à la tête des canaux & des fontaines sacrées, pour avertir le peuple de l'inondation prochaine. Macrob, qui nous ap-

(*a*) Ammien Marcellin.

(*b*) C'est-à-dire *Amoun*. Ces diverses dénominations seront expliquées dans la suite de ces lettres.

(*c*) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

prend pourquoi les Grecs donnoient à Horus le nom d'Apollon, confirme encore ce sentiment (*a*) : « Dans les mysteres, dit-il, on » découvre comme un secret qui doit être in» violable, que le soleil parvenu dans l'hémis» phere supérieur, se nomme Apollon ». Ces témoignages concourent à prouver que cette divinité emblématique n'étoit autre chose que l'astre des jours parcourant les signes de l'été.

Ces connoissances peuvent nous conduire à l'explication de la fable sacrée que les prêtres publioient au sujet de Horus ; car ils enveloppoient de mysteres tous les points de leur religion. Plutarque (*b*) la rapporte longuement. Je n'en citerai que les principaux traits. Ils disoient qu'il étoit fils d'Osiris & d'Isis ; que Typhon, après avoir tué Osiris son frere, s'étoit emparé du royaume ; que Horus, se liguant avec Isis, avoit vengé la mort de son pere, chassé le tyran du trône sans lui ôter la vie, & régné glorieusement en Egypte. Pour peu qu'on ait voyagé dans ce pays, on reconnoît aisément des phénomenes physiques cachés sous le voile de la fable. Au printemps, le vent *Khamsin* y

(*a*) Macrob, saturnales, livre premier.

(*b*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

cauſe ſouvent de grands ravages. Il éleve des tourbillons de ſables embraſés qui ſuffoquent les voyageurs, obſcurciſſent les airs, & couvrent la face du ſoleil de maniere que la terre reſte quelquefois plongée dans les ténebres. Voilà la mort d'Oſiris, & le regne de Typhon. Ces ouragans ſe déchaînent ordinairement pendant les mois de février, mars & avril. Lorſque le ſoleil approche du ſigne du lion, il change l'état de l'athmoſphere, diſſipe ces tempêtes, & ramene les vents étéſiens, qui chaſſent devant eux les vapeurs malfaiſantes, & entretiennent en Egypte la fraîcheur & la ſalubrité ſous un ciel en feu. C'eſt le triomphe de Horus ſur Typhon, & ſon empire glorieux. Comme les Phyſiciens avoient reconnu l'influence de la lune ſur l'état de l'athmoſphere, ils l'uniſſoient à ce Dieu pour chaſſer l'uſurpateur du trône. Les prêtres, en conſidérant Oſiris comme le pere du temps, pouvoient donner à Horus, qui régnoit pendant trois mois de l'année, le nom de ſon fils. Voilà, je crois, l'explication naturelle de cette allégorie. Au reſte, toutes les perſonnes éclairées devoient entendre ce langage qui leur étoit familier. Le peuple ſeul, dont la foible vue s'attache à l'enveloppe ſans pénétrer le ſens des choſes, pou-

voit regarder ces perſonnages allégoriques comme des Dieux réels, & leur décerner des prieres & des offrandes.

(*a*) Jablonski, qui a interprété l'épithete d'*Arueri*, que les Egyptiens donnoient à Horus, prétend qu'elle ſignifie *vertu efficace*. Ces expreſſions caractériſent parfaitement les phénomenes qui arrivoient pendant le regne de ce Dieu. En effet, c'eſt en été que le ſoleil déploie toute ſa puiſſance en Egypte. C'eſt alors qu'il groſſit les eaux du fleuve des pluies élevées dans les airs, & chaſſées ſur la cime des monts Abyſſins; c'eſt alors que les laboureurs comptent ſur les tréſors de l'agriculture. Il étoit naturel que, pour marquer ces heureux effets, on l'honorât du nom d'*Arueri*, ou de *vertu efficace*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Jablonski, tome premier.



LETTRE X.

A. M. L. M.

De Sérapis céleste, symbole du soleil.

Au grand Caire.

LES Ptolemées ayant apporté de Synope, ville du Pont, dans celle d'Alexandrie, la statue d'un Dieu qui reçut à son arrivée le nom de Sérapis, propagerent son culte dans toute l'Egypte. Le temple superbe qu'ils éleverent en son honneur, & que l'on comparoit au capitole, pour la grandeur, la beauté des ornemens, & la majesté de l'architecture, les fêtes qu'ils établirent, les cérémonies brillantes qu'ils instituerent, attirerent à cette nouvelle divinité la vénération des peuples. Sérapis, devenu le Dieu de la cour, fit presque oublier ceux des anciens Egyptiens. Les provinces à l'envi lui bâtirent des temples, & brûlerent de l'encens sur ses autels. C'est à cette célébrité qu'il faut attribuer l'opinion des écrivains qui ont prétendu que son culte avoit été introduit dans cette contrée par les Ptolemées, & qu'il y étoit

inconnu avant leur regne. Divers paſſages, tirés d'hiſtoriens mieux inſtruits, démontrent le contraire. Plutarque (a), dans la vie d'Alexandre le Grand, introduit un homme qui lui dit : Sérapis m'a apparu, & après avoir briſé mes fers, m'a envoyé vers toi. Les Athéniens ayant décerné à ce conquérant les honneurs de Bacchus, Diogenes le Cynique (b) s'écria : *Qu'on me faſſe donc Sérapis*. Ces traits prouvent que cette divinité étoit connue avant les Ptolemées. D'autres paſſages nous apprennent qu'elle avoit pris naiſſance ſur les rives du Nil. On voit en Egypte, dit Pauſanias, pluſieurs temples de Sérapis (c). Alexandrie poſſede le plus magnifique ; le plus ancien eſt à Memphis. Enfin Tacite, dont le témoignage ne ſauroit être révoqué en doute, s'exprime ainſi, en parlant du Dieu de Synope tranſporté à Alexandrie (d) : « Un temple digne » de la grandeur de cette ville, fut conſtruit » ſur le terrain qu'on nomme Rachotis (e). Il

(a) Plutarque, vie d'Alexandre.

(b) Diogenes de Laerce, vie de Diogenes le Cynique.

(c) Pauſanias, dans les Attiques.

(d) Annales de Tacite, liv. 4.

(e) Du temps d'Alexandre, Rachotis n'étoit qu'une bourgade habitée par des pêcheurs. Elle devint dans la ſuite un fauxbourg conſidérable d'Alexandrie. Aujour-

» y avoit eu dans cet endroit une chapelle an-
» tique consacrée à Sérapis & à Isis ». Ces autorités ne laissent aucun doute sur l'antiquité du Sérapis Egyptien. L'histoire nous enseigne aussi qu'il étoit, à certains égards, le Pluton des Grecs, & un des symboles du soleil.

« Lorsque le Dieu de Synope, dit Plutarque (a), » eut été transporté dans la ville d'Alexandrie, » l'interprete Timothée, & Manethon de Sébennytus, conjecturerent, à la vue du cerbere » & du dragon qui ornoient sa statue, qu'elle » représentoit Pluton, & persuaderent à Ptolemée que ce Dieu étoit le même que Sérapis; car il ne portoit pas ce nom dans le » pays d'où on l'avoit tiré. Il reçut donc à son » arrivée celui de Sérapis, que les Egyptiens » donnent à Pluton ». Cependant il ne faut pas croire que le Pluton Egyptien fût, comme celui des Grecs, le souverain des enfers, le Roi des ombres, & le juge des morts. Cette théologie, née dans la Grece, étoit étrangere à Memphis (b).

d'hui on y voit une montagne de décombres qui a près de cent pieds d'élévation, & sous laquelle sont ensevelis les restes du *Sérapeum*.

(a) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(b) Porphyre, cité par Eusebe, préparation évangélique, liv. 3.

Porphyre nous l'enseigne en termes formels : « Les prêtres d'Egypte entendoient par Pluton » le soleil inférieur qui, près du solstice d'hi- » ver, demeurant sous la terre, parcourt, & » éclaire un monde inconnu ». Voilà pourquoi Callisthenes appelle Sérapis *le Dieu invisible de Synope*. Voilà pourquoi Julien, en parlant de Pluton, dit (*a*) : « Platon assure que les ames su- » blimes des hommes vertueux sont portées » devant ce Dieu que nous nommons aussi Sé- » rapis, parce qu'il est invisible ».

On lui donnoit le nom d'invisible, parce que le soleil, en approchant du solstice d'hiver, demeure plus long-temps caché sous la terre, & semble se hâter de se dérober aux regards des peuples septentrionaux. Pour marquer son séjour de six mois dans l'hémisphere boréal, & de six autres dans les signes de l'hémisphere austral (*b*), on le peignoit sous deux couleurs différentes ; tantôt lumineux, tantôt d'un bleu foncé. Le premier s'appelloit *Amoun*, étincelant, ou supérieur ; le second *Sérapis*, ou *inférieur*. Voilà ce que les anciens, & sur-tout Jablonski, nous ont laissé de plus vraisemblable

(*a*) Julien, oraison 4.

(*b*) Macrob, saturnales, livre premier.

au ſujet de cette divinité emblématique. Probablement que dans l'opinion des anciens philoſophes de la Grece, Pluton n'étoit auſſi que le ſoleil inférieur, mais que ſous le pinceau brillant des poëtes il devint le monarque des enfers.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XI.

A. M. L. M.

De Harpocrates, *emblême du soleil.*

Au grand Caire.

MACROB nous apprend, Monsieur, que les Egyptiens tiroient du sanctuaire le simulacre du Soleil, sous la forme d'un enfant, pour annoncer aux peuples le jour le plus court de l'année. Cette divinité emblématique se nommoit *Harpocrates* (*a*). Les Grecs en firent le Dieu du silence, parce qu'il étoit né tenant un de ses doigts sur sa bouche. Isis, dit Plutarque (*b*), enfanta au solstice d'hiver le tendre Harpocrates. Ce nom Egyptien signifie boiteux (*c*). On le représentoit avec cette incommodité pour marquer le mouvement lent & presqu'insensible du soleil arrivé au tropique. Horapollo, dans l'explication qu'il nous a laissée des hiéroglyphes, l'assure en ces termes (*d*) : « Les deux pieds

(*a*) Saturnales, livre premier.

(*b*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*c*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, ~~tome~~ premier.

(*d*) Horapollo, hiéroglyphes, livre second.

» d'Harpocrates étoient joints ensemble de ma» niere qu'ils n'en formoient qu'un seul. Les » Egyptiens figuroient par cet emblême le cours » du soleil au solstice d'hiver ». Plutarque ajoute (a) qu'on le peignoit assis sur la fleur du lotus. On ne pouvoit donner à ce Dieu un symbole plus expressif, car ce superbe lis du Nil, comme l'appelle Hérodote, n'épanouit son calice qu'à la fin de l'automne.

Les Prêtres, qui enveloppoient du voile de la fable les phénomenes les plus frappans de la nature, & qui en avoient composé une théologie énigmatique, disoient que Jupiter (Ammon) ayant eu d'abord les pieds joints ensemble, ne pouvoit marcher librement; que la honte qu'il ressentit de cette difformité, l'engageoit à vivre dans la solitude; qu'Isis, touchée de son sort, lui rendit l'usage de ses jambes en les séparant. On reconnoît, à travers cette allégorie, Harpocrates, ou le soleil stationnaire au solstice d'hiver; & par l'opération d'Isis, Ammon, ou l'astre des jours s'avançant d'un mouvement plus rapide lorsqu'il est parvenu à l'équateur.

Au reste, les Egyptiens n'étoient pas les seuls à s'exprimer d'une maniere symbolique. Tous

(a) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

les anciens peuples, ſur-tout dans l'enfance des langues, furent forcés d'adopter l'uſage des paraboles & des allégories. Avant l'invention des lettres, il falloit des figures ſenſibles pour parler à l'eſprit, & les métaphores que l'Hébreu & l'Arabe emploient ſi ſouvent, mettent le ſceau à leur antiquité. « Les Paphlagoniens, „ au rapport de Plutarque (*a*), diſoient que le „ ſoleil dormoit en hiver & veilloit en été; „ & les Phrygiens, qu'il étoit enchaîné pen„ dant l'hiver, & qu'au printemps il marchoit „ délivré de ſes fers ».

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Traité d'Iſis & d'Oſiris.



LETTRE XII.

A. M. L. M.

De Mendès, *symbole du soleil.*

Au grand Caire.

LA divinité dont je vais vous entretenir, Monsieur, fut vraisemblablement le premier symbole du soleil. Les Egyptiens ayant reconnu qu'ils devoient à cet astre les richesses de leur pays, qu'il étoit la principale cause de l'inondation, que ses rayons bienfaisans portoient la chaleur & la vie dans toute la nature, qu'ils faisoient germer les plantes & mûrir les moissons, le regarderent comme la source premiere de la fertilité. Ils l'adorerent sous le nom de *Mendès*, qui signifie *très-fécond* (a). Pour désigner d'une maniere sensible la puissance productive dont ils le croyoient doué, ils lui consacrerent le bouc, comme le plus fécond des animaux. Cette animal fut nourri dans le temple de Mendès, comme l'image vivante du Dieu qu'il représentoit. Les habitans de la province Men-

(a) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome premier.

dérienne célébrerent des fêtes en son honneur, porterent le deuil à sa mort, & eurent pour lui une vénération si extraordinaire, que la décence ne me permet pas de rapporter ce qu'Hérodote, Pindare, Plutarque & plusieurs autres historiens en ont écrit, tant la superstition peut égarer les foibles humains ! Le pere de l'histoire (*a*), trompé par ce culte, a cru que *Mendès* signifioit véritablement *un Bouc*. Plusieurs des écrivains de la Grece ont adopté cette erreur. D'autres l'ont reconnue, & ont observé que *Mendès* étoit la divinité symbolique de la fécondité, le bouc son image vivante, & le soleil le principe. Suidas l'assure positivement (*b*). « Les Egyptiens, dit-il, honorent le bouc parce „ qu'il est consacré à la vertu générative ». Diodore de Sicile (*c*) & Horapollo (*d*) sont du même sentiment.

Les Grecs, qui représentoient Pan avec les cornes, les pieds & la queue d'un bouc, trouverent de l'analogie entre lui & le dieu Egyptien. Ils donnerent donc à Mendès le nom de Pan,

(*a*) Hérodote, livre second.

(*b*) Suidas, au mot Mendès.

(*c*) Diodore de Sicile, livre premier.

(*d*) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

&

& ils appellerent *Panople* la ville de *Chemmis*, aujourd'hui *Achmim*, dans laquelle Mendès avoit un temple. Mais cette ressemblance n'étoit qu'apparente. Leur Pan, gardien des bois, des cavernes, des montagnes, n'avoit que le titre de demi-dieu; & celui de l'Egypte étoit au nombre des huit grandes divinités. « Hercule, » Bacchus & Pan, dit Hérodote (*a*), ont été » nouvellement reçus dans les temples de la » Grece. Pan, c'est-à-dire Mendès, est le plus » ancien des huit grands dieux de l'Egypte. » Diodore de Sicile ajoute (*b*): « Les Egyptiens » honorent Pan d'un culte particulier. Presque » tous les temples possedent sa statue, & les » prêtres, qui héritent du sacerdoce, se font » initier d'abord à ses mysteres. »

Ces passages nous autorisent à regarder *Mendès* comme le premier emblême du soleil. La raison même porte à le penser. En effet, avant d'être astronomes, avant d'avoir imaginé les tropiques, l'équateur, & observé les divers phénomenes que produit la révolution du soleil, les Egyptiens avoient dû remarquer sa vertu productive. Pour la peindre d'une maniere sensible, ils

(*a*) Hérodote.

(*b*) Diodore de Sicile, livre premier.

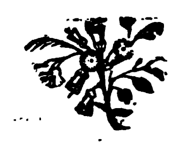
créerent une divinité emblématique, que l'on nomma *Mendès*, *très-prolifique*, & dont le bouc fut l'image. Voilà pourquoi Diodore de Sicile (*d*) déclare que *Mendès* est le même qu'Osiris. Effectivement l'un & l'autre représentent l'astre des jours, mais chacun d'eux peint des attributs différens. Ce qui ajoute un nouveau degré d'évidence à cette vérité, c'est que le *Phallus*, symbole de la génération, & particuliérement de *Mendès*, décoroit tous les dieux dont je viens de parler, & servoit d'ornement à l'habit sacerdotal des Egyptiens.

Je vous ai entretenu, Monsieur, des diverses dénominations sous lesquelles le soleil étoit adoré dans l'ancienne Egypte. Vous avez vu que sous le nom fameux d'Osiris, on le regardoit comme l'auteur du temps; qu'Ammon marquoit son passage à l'équateur, annonçoit le printemps, & le renouvellement de la lumiere; qu'Hercule désignoit alors sa force bienfaisante; que le regne glorieux d'Horus, le représentant dans les signes de l'été, annonçoit aux peuples l'extinction des vents du Sud, & les progrès de l'inondation; que Sérapis étoit l'emblême de cet astre retournant de la ligne équinoxiale

(*a*) Diodore de Sicile, livre premier.

vers le tropique du capricorne; qu'Harpocrates marquoit la lenteur de son cours lorsqu'il est arrivé au solstice d'hiver; enfin que Mendès étoit le symbole de sa vertu fécondante. Ces attributs divers personifiés par les prêtres, composerent une théologie fabuleuse, que le peuple regarda comme sacrée, & qui lui fit encenser des divinités chimériques. Dans les lettres suivantes, je vous parlerai d'Isis & des déités qui avoient du rapport avec elle. Par-tout vous reconnoîtrez le même esprit. Par-tout vous verrez des prêtres étudier la nature, observer des effets astronomiques & physiques, & couvrir leurs découvertes d'un voile impénétrable aux regards du vulgaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XIII.

A M. L. M.

D'Isis, ou de la lune, divinité Egyptienne.

Au grand Caire.

Les Egyptiens, Monsieur, eurent pour la lune une vénération sans bornes. Dès la plus haute antiquité ils l'honoroient comme la reine du ciel (*a*). D'abord ils l'adorerent sous son nom propre d'*Ioh* (*b*). Inachus, le premier roi d'Argos, porta ce culte dans la Grece cent vingt ans avant la naissance de Moyse (*c*) : « C'est-là, dit Eustathius (*d*), qu'une vache est le symbole d'Io, » ou de la lune ; car dans la langue des Argiens » la lune est appellée *Io*. » Jean Malala (*e*)

(*a*) Jérémie.

(*b*) *Ioh*, en Egyptien, signifie la lune. Pantheon Ægyptiacum de Jablonski, tome second.

(*c*) Jablonski, tome second.

(*d*) Commentaire sur Denis Periegetes.

(*e*) Chronologie de Jean Malala.

confirme ce sentiment. « De nos jours, les Grecs » appellent la lune Io, dans un sens mystique » & caché. » Après que la langue grecque eut prévalu sur l'égyptienne, ce nom étranger parut mystérieux, & ne fut d'usage que dans l'enceinte des temples, où l'on conservoit l'origine des anciens cultes; voilà pourquoi Malala l'appelle mystique.

Dans la suite, les prêtres de l'Egypte, attachés à l'observation des phénomenes de la nature, ayant remarqué dans la lune une influence directe sur l'athmosphere, les vents & les pluies, la regarderent, ainsi que le soleil, comme la source de l'inondation. Ils chercherent donc une expression qui pût caractériser cet effet, & la nommerent *Isis*, qui, en Egyptien, signifie (*a*) *la cause de l'abondance*. Cet événement arriva 320 ans après le départ des Israélites. Ils donnerent, à cette époque, au soleil & à la lune, des surnoms propres à fixer leurs découvertes, & offrirent au peuple une nouvelle théologie. C'est à ce changement que l'on doit attribuer l'origine de la fable grecque, qui fait traverser la mer à *Io* changée en vache, & la conduit en Egypte où elle reçoit le nom d'*Isis* (*b*).

(*a*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome second.
(*b*) Lucien, dialogue des dieux, livre premier.

Lucien, parfaitement instruit de l'ancienne mythologie, met ces mots dans la bouche de Jupiter : « Conduisez *Io* sur les rives du Nil, » à travers les vagues de la mer. Qu'elle devienne » *Isis* ; qu'elle soit la déesse des Egyptiens ; » qu'elle augmente les eaux du fleuve, & » déchaîne les vents. »

La crue du Nil étant l'événement le plus important de ce pays, puisque la vie de toute la nation en dépend, on en rechercha les causes avec un soin extrême. Les prêtres, initiés aux mysteres, c'est-à-dire, instruits du sens naturel des allégories dont ils berçoient la crédulité du vulgaire, connurent tout ce qui avoit rapport à l'inondation, & à quels signes on pouvoit juger si elle seroit médiocre ou favorable. Leurs liaisons intimes avec les Ethiopiens leur avoient procuré sur ce point des lumieres précieuses, qu'ils garderent pour eux. « Les pluies abon- » dantes, dit Eustathius (a), qui tombent pen- » dant l'été dans l'Ethiopie, font enfler le Nil, » comme l'assurent Aristote & Eudoxe, qui » disent tenir cette connoissance des prêtres » Egyptiens. » Ils savoient aussi que ces pluies devoient leur origine aux vents du Nord. On

(a) Savant commentateur d'Homere, Odyssée, liv. 4.

attribue, dit Pline (*a*), les pluies de l'Abyssinie « aux vents étésiens qui y portent pendant l'été » les nuages des contrées septentrionales. » Ces effets sont purement physiques, & les savans ne l'ignoroient pas; mais pour dominer sur l'esprit du peuple, & le tenir asservi au joug de la religion, ils les enveloppoient de mysteres, & étoient les seuls dépositaires de la science.

Le Nil commençant à croître à la nouvelle lune qui suit le solstice, les prêtres, qui regardoient cet astre comme la mere des vents (le vautour, symbole d'Isis, annonçoit qu'elle avoit la puissance d'engendrer & de lâcher les vents) (*b*) lui décernerent l'honneur de ce phénomene. « Isis, dit Servius (*c*), est le génie du Nil. » Le sistre, qu'elle porte à la main droite, désigne » la crue & l'écoulement des eaux. Le vase, » qu'elle tient de la gauche, marque leur abon- » dance dans tous les canaux. » On lui érigea des temples dans les diverses provinces, & elle eut par-tout des autels & des sacrificateurs. « Cophtos, dit Eustathius (*d*), est une ville de

(*a*) Pline, livre 5, & Pomponius Mela, livre premier.

(*b*) Eusebe, préparation évangélique, liv. 3.

(*c*) Servius, observations sur l'Ænéide, livre 8.

(*d*) Eustathius le grammairien.

„ la Thébaïde où *Io* eſt adorée ſous le nom
„ d'Iſis. C'eſt dans ſes fêtes qu'on célebre avec
„ le ſiſtre la crue du Nil. » Le peuple, d'après
le langage allégorique des prêtres, crut qu'il
devoit ce bienfait aux larmes de cette divinité.
Les Egyptiens, au rapport de Pauſanias, étoient
perſuadés que les pleurs d'Iſis avoient la vertu
d'augmenter le Nil, & de le faire monter ſur
les campagnes. Les Cophtes ne ſont point guéris
de cette ſuperſtition. De nos jours ils diſent qu'au
ſolſtice il tombe une roſée qui fait fermenter
les eaux du fleuve, & produit leur débordement.

Ne ſont-ce pas là les pleurs de la déeſſe ſi
célebres parmi les anciens Egyptiens leurs peres?
Enfin on voulut établir une analogie marquée
entre les phénomenes du cours de la lune, &
ceux de l'inondation. Ils diſoient, comme l'aſſure
Plutarque (*a*), « que les degrés de l'élévation
„ des eaux répondoient aux phaſes de cet aſtre;
„ qu'à Eléphantine elles montoient de vingt-huit
„ coudées, nombre égal aux jours de ſa révo-
„ lution; qu'à Mendès, où ſe trouve la crue la
„ plus foible, elles approchoient de ſept coudées,
„ ſuivant les jours qu'elle met à devenir moitié
„ pleine; que le terme moyen de la crue qui

(*a*) Traité d'Iſis & d'Oſiris.

„ ſe trouvoit à Memphis, étoit de quatorze „ coudées, & avoit du rapport avec le temps „ de la pleine lune. „ Ce paſſage démontre avec quelle attention on cherchoit à connoître tout ce qui concernoit un événement qui intéreſſoit ſi particuliérement la félicité publique.

Les Egyptiens ayant nommé la lune *Iſis*, ou *la cauſe de l'abondance*, donnerent cette épithete à la terre comme à la mere des fruits. On ſait, dit Macrob (*a*), qu'Oſiris eſt le ſoleil, & Iſis la terre. Iſis, en langue Egyptienne, ajoute Servius (*b*), déſigne la terre. Conſidérée ſous ce rapport, elle avoit beaucoup d'affinité avec la Cérès des Grecs. Cette obſervation n'a point échappé à Hérodote (*c*), qui déclare que c'eſt la même divinité. Cependant, pour ne pas s'écarter de la théologie Egyptienne, il ne faut pas étendre cette dénomination au globe en général. Plutarque, parfaitement inſtruit (*d*) de cette matiere, nous enſeigne que les prêtres ne

---

(*a*) Macrob, ſaturnales, livre premier.

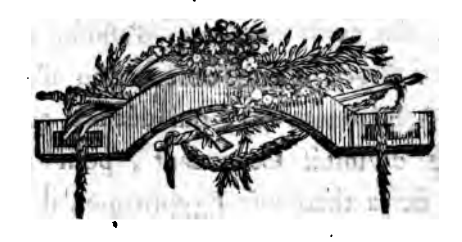
(*b*) Servius, ſur l'Ænéide, liv. 8.

(*c*) Hérodote, liv. 2.

(*d*) Plutarque a composé un traité complet ſur Iſis & Oſiris, où l'on trouve des choſes très-curieuſes.

décoroient du nom d'Isis que la partie de l'Egypte que le Nil arrose, & seulement en faisant allusion à sa fécondité; il ajoute que, dans la langue sacrée, on appelloit l'inondation, le mariage d'Osiris avec Isis.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XIV.

A M. L. M.

De Sothis, *étoile consacrée à Isis.*

Au grand Caire.

L'ASTRONOMIE ayant observé le cours de Sothis, & ses rapports avec Isis & l'inondation, proposa cette étoile à la vénération des peuples. Elle devint donc consacrée par la religion, & jouit d'une telle célébrité, que plusieurs auteurs l'appellerent Isis. Horapollo (*a*) s'exprime ainsi : « Isis est aussi le nom d'une étoile, appellée „ en égyptien *Sothis*, & en grec *Astrocyon*. „ Les Egyptiens, ajoute Damascius (*b*), assurent que Sothis est la même qu'Isis.

Quoi qu'il en soit de ces opinions, il est certain que Sothis ne désignoit point Isis, mais simplement la canicule, & particuliérement l'étoile qui brille à la tête de cette constellation.

(*a*) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

(*b*) Damascius, vie d'Isidore.

Les Egyptiens datoient de son lever le commencement de leur année civile. « En Egypte, » dit Plutarque (*a*), on nomme Sothis l'étoile » que les Grecs appellent la canicule & Sirius. » Les constellations d'Orion & du chien, sont » consacrées à Horus & à Isis. » L'astronome Théon (*b*) vient à l'appui de ce sentiment. « Le chien se leve vers onze heures de la nuit. » C'est à cette époque que commence l'année » égyptienne. Cet astre, & son lever, ont été » consacrés à Isis. » Porphyre va plus loin: « Le verseau, dit-il (*c*), n'est point à Memphis, » comme à Rome, le commencement de l'année, » mais le cancer. Près de ce signe est Sothis, » que les Grecs nomment le chien. Les Egyptiens » regardent le lever de cette étoile comme le » premier jour du mois, & comme l'instant » de la naissance du monde. » On peut joindre à ces autorités celle de Macrob (*d*): « L'antiquité » assigne au soleil & à la lune le lion & le » cancer, parce qu'ils se trouverent dans ces

---

(*a*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*b*) Phénomenes de Théon.

(*c*) Porphyre, de l'antre des Nymphes.

(*d*) Macrob, songe de Scipion, livre premier.

» ſignes lors de la création de l'univers. » On peut croire que ces derniers mots marquent le temps où les hommes, après des nombreuſes obſervations ſur le mouvement des corps céleſtes, formerent de leurs découvertes un corps de doctrine, auquel ils donnerent le nom d'aſtronomie. Ils daterent de cette époque *la naiſſance du monde*. Si cette conjecture eſt vraie, elle prouve que les Egyptiens ſont les plus anciens aſtronomes de la terre; car c'eſt à eux que les écrivains attribuent ce langage allégorique.

Les citations que j'ai rapportées, Monſieur, démontrent que Sothis ne repréſentoit point Iſis, mais qu'elle lui étoit ſimplement conſacrée. Les aſtronomes formerent deux périodes qu'ils nommerent ſothiques, parce qu'elles commençoient au lever de cet aſtre. Dans la premiere, qui comprenoit 1461 ans, ils conſidérerent principalement le cours du ſoleil, qui, après cette longue révolution, revenoit au même point du ciel dont il étoit parti. Dans la ſeconde, dont la durée fut de 25 ans, ils eurent égard au cours du ſoleil & de la lune. Ils remarquerent qu'après cet eſpace de temps les nouvelles lunes revenoient au même jour de l'année, ſans cependant ſe trouver au même point du zodiaque. Ils ſe ſervirent de ce cycle, qui

LETTRE XV.

A M. L. M.

De Bubaste, divinité symbolique qui représentoit le croissant.

Au grand Caire.

Vous savez, Monsieur, que les Egyptiens donnerent différens noms au soleil, pour caractériser ou ses effets, ou ses rapports avec la terre; ils suivirent la même méthode à l'égard de la lune. Chæremòn, écrivain sacré de l'Egypte, ne laisse aucun doute à ce sujet (*a*) : « tout » ce qu'on publie d'Osiris & d'Isis, toutes les » fables sacerdotales ont pour objet, & les phases » de la lune, & le cours du soleil. »

Bubaste fut un des principaux attributs d'Isis. La théologie l'ayant personifié, en forma une divinité, en l'honneur de laquelle on bâtit une ville du même nom, avec un temple qu'a décrit Hérodote (*b*), & où l'on se rassembloit de

(*a*) Voyez Porphyre, épître à Anebon.

(*b*) Hérodote, liv. 2.

toutes

toutes les parties de l'Egypte à certaine époque de l'année. Un chat étoit le ſymbole de cette déeſſe. Les prêtres le nourriſſoient d'alimens ſacrés, & lorſqu'il mouroit, ils embaumoient ſon corps, & le portoient en pompe au tombeau qu'on lui avoit deſtiné. Les anciens ont expliqué ce culte de diverſes manieres, qui toutes me paroiſſent peu naturelles & que je ne rapporterai point. Les Grecs prétendent que quand Typhon déclara la guerre aux Dieux, Apollon ſe changea en vautour, Mercure en Ibis, & Bubaſte en chat, & que la vénération du peuple pour ce dernier animal avoit pris naiſſance dans cette fable; mais ils prêtent leurs idées aux Egyptiens, qui penſoient bien différemment. Quoi qu'il en ſoit, le chat étoit extrêmement honoré en Egypte, & un ſoldat Romain ayant eu l'imprudence d'en tuer un, fut incontinent aſſommé par la populace.

Bubaſte, dans le langage des prêtres, étoit cenſée la fille d'Iſis, & la repréſentoit même en certaines circonſtances; voilà pourquoi les Grecs, qui honoroient la lune du nom de Diane, le donnerent auſſi à la divinité Egyptienne. Bubaſte, dit Hérodote (a), eſt appellée Diane

(a) Hérodote, livre ſecond.

par les Grecs. Les Egyptiens lui attribuoient la vertu de secourir les femmes enceintes, comme l'atteste l'antiquité (*a*). Nicharche l'assure aussi en parlant d'une Dame qui avoit heureusement accouché sans l'invoquer. « C'est ainsi „ que l'office de Bubaste a été rendu inutile. „ Si les femmes enfantent de la même maniere „ que *Philænium*, que deviendra le culte de la „ Déesse »?

Les Grecs & les Latins, disciples des Egyptiens, reconnurent dans Diane la même puissance, & Horace ne crut point indigne de son pinceau de lui adresser cette strophe (*b*) :

Gardienne des forêts, vierge pure,
Qui invoquée trois fois, viens au secours,
Des filles enceintes; déesse à trois visages,
Dont le pouvoir les ravit à l'empire de la mort.

Le Philosophe cherchera l'origine de cet ancien culte dans les loix que la nature impose aux femmes, & qui suivent en quelque sorte les révolutions lunaires. Les physiciens & les poëtes le couvrirent d'allégories inintelligibles au peuple.

Une ressemblance parfaite n'existe point entre les deux divinités dont je viens de parler.

(*a*) Antologie, livre premier.

(*b*) Horace, liv. 3. Ode 22.

Les Grecs constituoient Diane reine de la chasse & des forêts, attribut que les Egyptiens ne reconnoissoient point en Bubaste. Les premiers ajoutoient qu'elle étoit fille de Jupiter & de Latone ; & Bubaste devoit le jour à Osiris & à Isis.

Une coutume barbare s'étoit introduite dans les fêtes célébrées en l'honneur de Bubaste, que les Grecs appelerent aussi *Ilithia* ou *Lucine*, pour marquer qu'elle présidoit aux accouchemens. Les Egyptiens l'adoroient sous ce nom dans la ville d'*Ilithia*, située près de Latopolis (*a*). « Dans cette ville, dit Plutarque (*b*), on brûloit „ des hommes vivans, appellés Typhons, „ comme l'assure Manethon. On dissipoit leurs „ cendres en les jetant aux vents ». « Amosis, „ continue Porphyre (*c*), qui cite le même fait, „ abolit ces sacrifices sanguinaires, & substitua „ aux victimes humaines des figures de cire „ de grandeur naturelle ». D'un autre côté Hérodote (*d*) soutient avec chaleur que les Egyptiens

(*a*) Strabon, livre 17, fait mention de cette ville dont on ne retrouve plus aujourd'hui les ruines.

(*b*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*c*) Porphyre, de l'abstinence.

(*d*) Hérodote, livre second ; au rapport de cet histo-

ne se sont jamais rendus coupables de ce crime. « Comment, s'écrie-t-il, un peuple qui se » résout à peine à immoler un petit nombre » d'animaux, auroit-il pu verser le sang humain » sur les autels des Dieux ? »

Les témoignages étant très-positifs de part & d'autre, il est raisonnable de penser que les Arabes pasteurs qui subjuguerent l'Egypte, bien avant l'arrivée des Israélites, y porterent un usage barbare, établi parmi eux, dès la plus haute antiquité (*a*). Ce qui donne de la vraisemblance à cette opinion, c'est que les Egyptiens cesserent de verser le sang humain, aussi-tôt que le Pharaon Amosis eut enlevé Hé-

rien, les Egyptiens n'immoloient que des porcs, des veaux, des bœufs & des oies.

(*a*) Les Arabes Dumaténiens égorgeoient chaque année un enfant, & l'ensevelissoient sous l'autel. Ils se servoient de son cadavre comme d'un simulacre divin. *Porphyre, de l'abstinence, livre second.* Je pourrois citer beaucoup d'autres exemples qui prouvent que les Arabes immoloient des victimes humaines. Mahomet, qui leur reproche avec force cette coutume abominable, l'a absolument détruite parmi eux. En parcourant la terre d'une extrémité à l'autre, & en remontant à l'origine des peuples, on voit avec étonnement qu'il n'en est point chez lesquels la superstition n'ait offert aux Dieux des hommes en sacrifice.

liopolis à ces féroces conquérans, & les eut chassés vers les frontieres de l'Arabie.

Il me reste, Monsieur, à résoudre une question qui se présente ici naturellement. Comment pouvoit-on appeller Bubaste la fille d'Isis, puisqu'elle étoit également un symbole de la lune? La théologie Egyptienne explique facilement ces contradictions apparentes. Isis étoit le nom général de la lune, Bubaste un attribut particulier. Le soleil, en conjonction avec l'astre des nuits, formoit le mariage céleste d'Osiris & d'Isis; le croissant, qui paroît trois jours après, se nommoit allégoriquement leur fille. C'est dans ce sens que les Hébreux appelerent le même phénomene *la naissance de la lune*, & qu'Horace dit: (*a*) Rustique Phidilé, si tu leves les mains au ciel, au moment de la lune naissante, &c. Ces observations nous apprennent pourquoi dans la ville d'Ilithia, où l'on adoroit Bubaste, le troisieme jour du mois lunaire étoit consacré par un culte particulier (*b*). En effet, c'est trois jours après la conjonction que la lune, dégagée des rayons du soleil, paroît en

(*a*) Horace, liv. 3, ode 23.

(*b*) Eusebe, préparation évangélique, livre 3, rapporte ce fait.

croissant, & est visible à nos regards. Les Egyptiens célébroient donc alors une solemnité en l'honneur de Bubaste, qui dans leur langue signifie *lune nouvelle* (a). Le croissant dont sa tête étoit couronnée, exprime d'une maniere sensible l'intention des prêtres en créant cette divinité symbolique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome second.



LETTRE XVI.

A. M. L. M.

De Butis, *divinité symbolique qui représentoit la pleine lune.*

Au grand Caire.

LES Egyptiens, Monsieur, révérerent aussi, sous le nom de *Buto* ou de *Butis*, une Divinité emblématique, qui, à certains égards, étoit la même qu'Isis. Ils construisirent en son honneur la ville de Butis, sur la branche du Nil qui, coulant près de Sebennytus, aujourd'hui Samanout, se décharge dans le lac de Bourlos. Cette déesse y fut adorée dans le temple magnifique dont je vous ai donné la description d'après Hérodote (*a*), & dont le sanctuaire, composé d'un seul bloc de granit de soixante pieds en tout sens, est la pierre la plus grande & la plus pesante dont il soit parlé dans l'histoire des na-

(*a*) Lettres sur l'Egypte, tome premier.

tions (*a*). L'oracle de Butis devint très-fameux, & on alla le consulter de toutes les provinces de l'Egypte. Les Grecs, qui ont tiré leur mythologie des fables sacerdotales, donnerent à cette divinité le nom de Latone (*b*). Les Egyptiens prétendoient qu'elle avoit nourri Horus & Bubaste, & que l'île où son temple étoit bâti, flottoit sur les eaux. Les Grecs, imitant leurs précepteurs, publierent que Latone, mere d'Apollon & de Diane (*c*), s'étoit réfugiée à Délos, qui voguoit au gré des vents. Cette réflexion du

---

(*a*) Le bloc qui composoit ce sanctuaire n'avoit que cinq côtés, car le plafond étoit formé d'une autre pierre. Ces côtés avoient 60 pieds en carré, & six d'épaisseur, ce qui donne 84,808 pieds cubiques. Or, ce nombre étant multiplié par 184 livres, qui sont le poids d'un pied cube de granit, donne 15,604,672 livres, & en retranchant de ce calcul 604,672 livres pour l'ouverture de la porte, dont l'historien ne donne pas les dimensions, il restera, pour la pesanteur de cette pierre énorme, 15,000,000 de livres. Cette masse surpasse de beaucoup toutes celles qui ont été mues sur la terre par la puissance humaine.

(*b*) Hérodote, liv. 2.

(*c*) Vous avez vu qu'Apollon & Diane, adorés dans la Grece, étoient les mêmes que Horus & Bubaste.

pere de l'hiſtoire (*a*) : comment une île peut-elle être mobile & ſurnager ? ne les arrêta point. Ils adopterent l'allégorie Egyptienne, & s'accommoderent à leur théologie. Les poëtes la revêtirent enſuite de couleurs brillantes, & le peuple, qui ne pouvoit en pénétrer le ſens, encenſa des chimeres.

Examinons, Monſieur, quel étoit le but des prêtres en la publiant, car ce doit être l'objet de nos recherches. Vous ſavez qu'ils étudioient avec ſoin tous les phénomenes de la nature. Sous un climat dont la température eſt beaucoup plus conſtante que celle de l'Europe, ils en ſuivoient les variations avec plus de facilité. Des obſervations de pluſieurs ſiecles (*b*), conſervées dans les archives ſacrées, & dépoſées dans les ſanctuaires, leur avoient appris à prévoir ce qui devoit arriver dans chaque ſaiſon de l'année. Ils avoient remarqué que, pendant le temps de la nouvelle lune, les roſées étoient plus rares, & qu'elles devenoient extrêmement abondantes quand elle étoit pleine. Ils attri-

---

(*a*) Hérodote, liv. 2.

(*b*) Un peuple qui avoit une période de 1461 ans, devoit, depuis un grand nombre de ſiecles, avoir obſervé le ciel & tous les phénomenes de la nature.

buoient à cet astre une grande influence sur l'athmosphere, la vertu d'attirer les vapeurs des lacs & des fleuves, & de les verser ensuite sur la terre en gouttes insensibles. Ils firent donc de la pleine lune une divinité qu'ils nommerent Butis. D'après leurs principes, ils placerent son séjour sur le bord d'un grand lac, comme si elle eût dû plus facilement s'abreuver de ses eaux. Cette doctrine, soit qu'elle ait passé de l'Egypte dans les autres parties du monde, soit que les physiciens l'aient cru fondée sur des phénomenes véritables, a été adoptée par plusieurs des anciens & des modernes.

« (*a*) Les Stoïciens prétendoient que le soleil » enflammoit ses rayons des eaux de la mer, » & que la lune attiroit à elle l'humidité douce » des lacs & des fontaines ». On rapporte, dit Pline (*b*), que les eaux douces sont l'aliment de la lune, & que le soleil se nourrit de celles de la mer. « Lorsque la lune est pleine, dit » Macrob (*c*), l'air se résout en pluies, ou si » le ciel est serein, il distille une rosée abon» dante ; c'est ce qui a fait dire au Lyrique

(*a*) Plutarque.

(*b*) Pline, livre second.

(*c*) Macrob, saturnales, livre 8.

» Alcman que la rosée étoit fille de l'air ». Parmi les naturalistes modernes, M. Mile (a) a adopté ce sentiment : « Dans un beau jour, & » sur-tout au printemps, une vapeur subtile & » froide est attirée par la lune dans la région » moyenne de l'air. Condensée bientôt en gouttes » insensibles, elle humecte la terre d'une rosée » abondante, & fournit aux plantes une nour» riture convenable ».

Je ne cite point, Monsieur, ces autorités comme des faits indubitables. On ne peut disconvenir que la lune n'ait beaucoup d'influence sur l'air qui environne notre globe ; mais je crois qu'il seroit difficile de prouver qu'elle soit douée de la puissance d'élever vers elle les exhalaisons des eaux. Cette vertu est celle du soleil, qui dilatant les particules de l'élément humide, & les rendant plus légeres que l'air ambiant, les force à monter dans l'athmosphere jusqu'à ce qu'elles y soient en équilibre. Mais les anciens ont-ils ignoré l'attraction ? Les passages que j'ai cités ne tendent-ils pas à prouver qu'ils connoissoient ce phénomene, & qu'ils savoient qu'il étoit plus sensible lorsque les deux astres qui nous éclairent se trouvoient en op-

(a) Histoire naturelle, tome second.

position ? Quoi qu'il en soit, les Egyptiens, placés sous un ciel brûlant, presque jamais rafraîchi par les pluies salutaires qui tombent dans les autres climats, & qui seroit inhabitable si les rosées (a) des nuits ne rendoient la vie aux végétaux, observerent avec soin ce qui pouvoit les produire. S'étant apperçus qu'elles étoient plus abondantes pendant la pleine lune, ils en créerent une divinité qui présidoit aux rosées.

C'est sur-tout quand la lune est pleine, dit Plutarque (b), que la rosée tombe en plus grande abondance (c). En Egypte, à Bactres & à Babylone, ajoute Théophraste, où les pluies désalterent rarement la terre, les rosées sont l'aliment des plantes. Voilà pourquoi l'Ecriture-Sainte (d) promet souvent aux Israélites, qui habitoient un climat assez semblable à celui de l'Egypte, la rosée comme une faveur insigne,

(a) Ces rosées sont si abondantes ; sur-tout pendant l'été, que la terre en est profondément imbibée, & qu'on croiroit le matin qu'il est tombé de la pluie pendant la nuit.

(b) Plutarque, liv. 3.

(c) Théophraste, histoire des Plantes, liv. 3.

(d) Genese, chapitre 28.

& annonce son refus comme un châtiment. Pour sentir vivement l'effet de ces promesses & de ces menaces, que l'on transporte pour un moment le soleil dévorant de ces contrées en France, & que l'on examine ce qui arriveroit dans ce riche royaume, si seulement pendant une année, le ciel devenu d'airain n'y répandoit ni pluie ni rosée. On verroit bientôt les campagnes brûlées, les sources de la fécondité taries, & les animaux périr.

Enfin les Egyptiens, observateurs attentifs, avoient divisé (*a*) le temps, depuis le croissant jusqu'à la pleine lune, en trois parties égales. Ils appeloient la premiere époque *un don imparfait*, & la troisieme, qui comprend depuis le onze jusqu'au quinze, étoit nommée par excellence *le don parfait*, parce qu'alors les rosées tombent en abondance. Le nom de Butis, sous lequel ils honoroient leur divinité symbolique, marquoit précisément le phénomene dont ils la croyoient la cause, car il signifie : *l'astre qui attire l'humidité*, ou *la mere de la rosée* (*b*).

Vous jugez bien, Monsieur, d'après le génie des prêtres, qu'ils avoient caché sous des allé-

---

(*a*) Proclus, Timée de Platon.

(*b*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome second.

gories ces effets naturels. Voici la fable qu'ils avoient inventée, & qu'Hérodote (*a*) nous a conservée : « Les Egyptiens disent que Latone „ (Butis) qu'ils mettent au nombre des huit „ grandes divinités, habitant la ville de Butis, „ où l'on voit son oracle, reçut Horus en dépôt „ des mains d'Isis, & le cacha dans une île qui „ surnage. Elle le conserva contre les attentats „ de Typhon, qui, cherchant le fils d'Osiris, se „ rendit en ce lieu; car ils prétendent qu'Horus, „ autrement Apollon, & Bubaste, que nous „ nommons Diane, doivent le jour à Osiris & „ Isis ».

Vous connoissez, Monsieur, les effets destructeurs du vent du sud, qui éleve des tourbillons de poussiere enflammée, & étouffe les hommes & les animaux surpris au milieu des sables. Un des plus pernicieux est d'empêcher absolument les rosées de tomber, & de priver l'Egypte de cet aliment nécessaire à la vie des végétaux. Ce fléau est le tyran Typhon, qui cherche le fils d'Osiris pour le mettre à mort. Mais Isis l'a confié à la garde de Butis, dont le séjour est placé au milieu des eaux; c'est-à-dire que le soleil en pompant leurs exhalaisons,

(*a*) Hérodote, liv. 2.

& la pleine lune en exerçant ſon influence ſur l'athmoſphere, ſont ceſſer les maux que cauſe le *Khamſin*, & rendent à la terre les roſées ſalutaires qui raniment toute la nature. Voilà, je crois, l'interprétation naturelle de cette fable ſacerdotale.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XVII.

A M. L. M.

Du Nil *adoré comme un Dieu par les anciens Egyptiens.*

Au grand Caire.

JE vous ai représenté, Monsieur, le Nil comme un fleuve auquel l'Egypte doit sa fertilité & ses richesses; je vais maintenant vous le peindre comme une divinité à laquelle la superstition érigea des autels. Vous concevez de quelle importance il est pour cette contrée, puisque sans le secours de ses eaux fécondes, elle se convertiroit en un désert. La grandeur des avantages qu'il procure marqua le terme de la vénération des peuples. Ils la porterent jusqu'au délire (*a*). La religion, dit Plutarque, n'offrit à aucun des Dieux un culte plus solemnel qu'au Nil. Au reste, les Egyptiens n'ont pas été les seuls à déifier les fleuves (*b*). Les anciens Grecs

(*a*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*b*) Maxime de Tyr.

&

& les Indiens leur accorderent aussi les honneurs divins. Mais les prêtres de l'Egypte les surpasserent par la pompe de leurs cérémonies. Ils ne semblerent même adorer Osiris & Isis qu'à cause de leurs rapports avec le Nil, & de leur influence marquée sur ses eaux.

Ils l'appellerent d'abord *Iaro* (*a*), qui signifie *fleuve*. Long-temps il conserva cette dénomination générale, & l'on peut croire que lorsqu'Homere écrivoit, il n'en avoit point d'autre, puisque ce poëte géographe le nomme simplement le fleuve d'Egypte. Après que l'on eut observé, peut-être pendant des siecles, les phénomenes de sa crue, on lui donna l'épithete de *Neilon*, *qui croît à certaine époque* (*b*). Cette expression caractéristique, adoptée par tous les peuples de la terre, fit oublier l'ancien nom. Hésiode est le premier auteur qui l'ait employée, d'où l'on peut conjecturer que ce poëte est postérieur à Homere. Thétis, dit-il, a produit

---

(*a*) Genese, chapitre 41. Ce nom, en Cophte, signifie aussi fleuve. Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome second.

(*b*) Ce mot vient de l'Egyptien *Nei Alei*, *qui croît à certaine époque*. Les Grecs en ont fait *Neileon*, & les Latins *Nilus*. Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome second.

de l'Océan les grands fleuves, le Nil, l'Alphée, & l'Eridan, fameux par ses gouffres profonds (*a*).

Les Ethiopiens & les Egyptiens le désignoient sous des noms différens. Denis Périégetes (*b*) nous l'apprend en ces mots : « Le fleuve qui arrose „ dans ses longs détours les campagnes de l'E- „ thiopie s'appelle *Siris*, mais à l'instant ou il „ baigne de ses eaux azurées les murs de Siene, „ il reçoit le nom de Nil ». Les ruisseaux, ajoute Prisciea (*c*), qui forment ce grand fleuve se précipitent des montagnes situées à l'Orient de la Lybie. Les Ethiopiens le nomment *Siris* & les cultivateurs de Siene *Nil*.

Le peuple d'Egypte ne crut pouvoir assez faire éclater sa reconnoissance envers un fleuve auquel il devoit en partie son existence. Aussi les dénominations pompeuses de pere (*d*), de conservateur du pays, & d'Osiris terrestre, lui furent-elles prodiguées. On publia que les Dieux avoient pris naissance sur ses bords (*e*); ce qui

---

(*a*) Théogonie d'Hésiode.

(*b*) Denis Périégetes, description de l'univers.

(*c*) Priscien, Pline, livre 5, & Solin, confirment ces autorités.

(*d*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*e*) Diodore de Sicile, livre premier.

doit se prendre dans un sens allégorique. Nilopolis (*a*) fut fondée en son honneur, & l'on y bâtit un temple superbe. Hérodote (*b*) nous apprend que dans les villes considérables il se trouvoit des prêtres consacrés au Nil, dont l'occupation principale étoit d'embaumer les corps de ceux qui avoient été tués par des crocodiles, ou qui s'étoient noyés dans ses eaux. « On voyoit, dit Pallade (*c*), dans un bourg „ de l'Egypte, un temple remarquable par „ sa grandeur, où l'on avoit placé une statue „ de bois fameuse par l'adoration des peuples. „ Les prêtres impies la portoient de ville en „ ville, en l'honneur du Nil. La fécondité de „ ce pays, ajoute Libanius (*d*), est un don du „ Nil. On invite ce Dieu, par des cérémonies „ sacrées, à assister au festin splendide qu'on lui „ prépare tous les ans, afin qu'il inonde les „ terres. Si ceux qui président aux choses di„ vines manquoient d'observer cette solemnité „ au temps marqué, il cesseroit de porter la „ fertilité dans les plaines de l'Egypte ».

(*a*) La ville du Nil. Voyez Etienne de Bysance.

(*b*) Hérodote, livre second.

(*c*) Pallade, chapitre 57.

(*d*) Libanius, oraison pour les temples.

Il est évident, Monsieur, que les prêtres, abusant de la crédulité du vulgaire, instituerent ce culte superstitieux dont ils connoissoient la vanité, pour s'établir les médiateurs entre le ciel & la terre, & être regardés comme les dispensateurs de l'abondance. La théologie énigmatique qu'ils avoient composée, & dont le voile des hiéroglyphes déroboit la connoissance au peuple, servoit merveilleusement leurs vues, & ils employoient toutes les lumieres de leur esprit pour la rendre respectable. Ces observations peuvent s'appliquer à bien des nations.

La grande fête du Nil arrivoit au solstice d'été, temps où l'inondation commence. « Cette solemnité, dit Héliodore (a), est la plus célebre du pays. Les Egyptiens accordent à leur fleuve les honneurs divins, & le réverent comme la premiere de leurs divinités. Ils publient qu'il est le rival du ciel, puisque sans le secours des nuages & des pluies, il arrose les campagnes ».

Un nilometre étoit le symbole de sa crue. Au moment où elle commençoit, les prêtres le tiroient du temple de Sérapis, & le portoient

(a) Héliodore, liv. 9.

en pompe dans les bourgs & les villes. C'est la statue de bois contre laquelle Pallade se déchaîne. Lorsque les eaux baissoient, ils la déposoient dans le sanctuaire. Outre cet emblême, ils avoient encore sculpté sur la pierre une image de l'inondation, consacrée au dieu du Nil. Voici ce qu'en rapporte Pline (a) en parlant des Basaltes : « La plus grande que l'on con-
„ noisse, est celle qui fut placée dans le temple
„ de la paix par l'empereur Vespasien. Elle
„ représente le Nil avec seize enfans qui jouent
„ autour de lui. Ils désignent le nombre des
„ coudées où montent les eaux ».

Telles furent, Monsieur, les opinions religieuses des anciens Egyptiens au sujet du Nil, & les fêtes que la superstition établit en son honneur. Elles ne sont pas entiérement éteintes de nos jours. La pompe avec laquelle on ouvre chaque année le canal qui porte les eaux au grand Caire, en conserve encore la mémoire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Pline, liv. 36.

LETTRE XVIII.

A. M. L. M.

D'Apis, bœuf sacré de l'Egypte, adoré par le peuple.

Au grand Caire.

APIS devint fameux en Egypte, & la renommée porta son nom chez les peuples voisins. Pomponius Mela (*a*), Ælien (*b*) & Lucien (*c*), qui rapportent les témoignages des prêtres, nous disent qu'il étoit généralement adoré dans le pays, & que sa divinité étoit prouvée par des caracteres évidens (*d*). Alexandre, après avoir conquis ce royaume, ne dédaigna pas de lui offrir des sacrifices. Titus (*e*), Adrien (*f*), & Ger-

(*a*) Pomponius Mela, livre premier.

(*b*) Ælien, livre XI.

(*c*) Lucien.

(*d*) Arrien, expédition d'Alexandre.

(*e*) Suétone, vie de Titus.

(*f*) Spartien, vie d'Adrien.

manicus (a) allerent le visiter & lui rendirent des hommages. Sans doute que ces grands princes reconnoissoient la vanité de ce culte; mais la curiosité les portoit à s'instruire des mysteres dont les Prêtres enveloppoient leur Dieu, & le desir de gagner l'affection des Egyptiens les engageoit à encenser leur idole.

Les écrivains les plus sages, & les mieux instruits de la religion Egyptienne, nous enseignent qu'Apis n'étoit qu'une divinité symbolique. « Parmi les animaux consacrés à d'an-„ ciennes observations, dit Ammien Marcel-„ lin (b), Mnevis & Apis sont les plus célè-„ bres. Le premier est un emblême du soleil, „ le second de la lune ». Porphyre (c) nous apprend qu'Apis portoit les signes caractéristiques de ces deux astres, & Macrob (d) qui confirme cette opinion, ajoute qu'il leur étoit également consacré.

Vous jugez bien, Monsieur, qu'un bœuf

(a) Annales de Tacite, liv. 2.

(b) Ammien Marcellin, liv. 22.

(c) Porphyre, cité par Eusebe, préparation évangélique liv. 3.

(d) Macrob, saturnales.

devenu l'objet de l'adoration publique ne devoit pas naître comme le reste des animaux. Aussi les prêtres publioient que son origine étoit céleste. « Rarement il naît un Apis, dit Pom-„ ponius Mela (*a*). Il n'est point produit suivant „ les loix de la génération ordinaire. Les Egyp-„ tiens assurent qu'il doit le jour au feu céleste ». Plutarque (*b*) explique ce passage : le prêtres prétendent que la lune répand une lumiere générative, & qu'aussi-tôt qu'une vache qui appete le mâle en est frappée, elle conçoit Apis. Aussi remarque-t-on en lui des signes de cet astre.

Telles étoient les fables qu'avoient soin de répandre ceux qui présidoient aux choses divines. Le vulgaire, auquel ce Dieu emblématique présageoit l'abondance, les recevoit avec avidité, & les croyoit aveuglément. Pline (*c*) a décrit les caracteres qui faisoient reconnoître ce bœuf sacré : « Une tache blanche semblable au croissant „ placée sur le côté droit, une grosseur sous „ la langue étoient les signes distinctifs d'Apis ».

(*a*) Pomponius Mela, livre premier.

(*b*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris. Hérodote, livre second, dit la même chose.

(*c*) Pline, liv. 8. Ælien, liv. 11, confirme cette description.

Lors donc qu'une vache que l'on jugeoit atteinte des rayons lunaires avoit mis bas, les écrivains sacrés alloient examiner le veau, & s'ils le trouvoient conforme à cette description, ils annonçoient au peuple la naissance d'Apis & la fécondité.

« Aussi-tôt, dit Ælien (a), on bâtissoit au » nouveau Dieu un édifice tourné vers le soleil » levant, suivant les préceptes de Mercure; » & on l'y nourrissoit de lait pendant quatre » mois. Ce terme expiré, les prêtres se rendoient » en pompe à sa demeure, & le saluoient du » nom d'Apis ». Ils le plaçoient ensuite dans un vaisseau magnifiquement orné, couvert de riches tapis, & tout brillant d'or, & le conduisoient à Nilopolis, en chantant des Hymnes & en brûlant des parfums. On l'y gardoit quarante jours (b). Durant cet espace de temps, les femmes seules avoient la permission de le voir, & le saluoient d'une maniere que je ne rapporterai pas, mais qui est constatée par des autorités respectables. Le reste de sa vie, elles n'étoient plus admises en sa présence. Après

(a) Ælien, traité des animaux, liv. II.

(b) Diodore de Sicile, livre premier. Eusebe, préparation évangélique, liv. 3, rapporte le même fait.

que le Dieu avoit été inauguré dans cette ville, le même cortege, suivi d'une multitude innombrable de bateaux somptueusement décorés, le transportoit à Memphis (*a*). On y achevoit les cérémonies de son inauguration, & il devenoit sacré pour tout le monde. (*b*). Apis étoit superbement logé, & le lieu où il couchoit se nommoit mystiquement *le lit*. Strabon (*c*) ayant visité son palais, le décrit ainsi : « L'édifice où » l'on renferme Apis, est situé près du tem» ple de Vulcain. On le nourrit dans un appar» tement sacré, devant lequel s'ouvre une grande » cour. La maison dans laquelle on garde la » vache qui l'a produit en occupe un des côtés. » Quelquefois, pour satisfaire la curiosité des » étrangers, on le fait sortir dans cette cour. » On peut en tout temps le voir par une fenêtre; » mais les prêtres le produisent aussi aux re» gards du public ». Une fois par an, dit Solin, on lui présente une genisse & le même jour on la met à mort.

Un boeuf né d'une maniere si merveilleuse

(*a*) Ammien Marcellin.

(*b*) Pline, liv. 8.

(*c*) Strabon, liv. 17.

devoit avoir une ſcience ſurnaturelle. Auſſi les prêtres publioient qu'il prédiſoit l'avenir par des geſtes, des mouvemens & d'autres manieres qu'ils interprétoient à leur fantaiſie. « Apis, dit Pline (a), a deux temples appellés „ lits, qui ſervent d'augure au peuple. Quand „ on vient le conſulter, s'il entre dans l'un, le „ préſage eſt favorable, & funeſte s'il paſſe dans „ l'autre. Il donne des réponſes aux particu„ liers en prenant de la nourriture de leurs „ mains. Il en refuſa de celle de Germanicus, „ qui mourut bientôt après ». Il ſeroit injuſte de penſer que cet écrivain reſpectable ajoutât foi à des ſemblables augures. Il rapporte les opinions des Egyptiens, & ſe contente de citer des faits ſans produire ſon jugement.

(b) Diogenes de Laerçe nous apprend auſſi que, pendant le ſéjour de l'aſtronome Eudoxe en Egypte, Apis parut lécher le bord de ſa robe, & que les prêtres prédirent qu'il deviendroit célebre, mais que ſa carriere ſeroit de courte durée. Enfin, divers hiſtoriens rapportent que les enfans qui jouoient autour du bœuf ſacré, ſe ſentant tout-à-coup inſpirés, pénétroient

(a) Pline, livre 8.

(b) Diogenes de Laerce, liv. 7.

Egyptiens qui demandoient au ciel un autre Apis, avec des cris & des gémissemens, & Lucien (*a*) la représente fort plaisamment. « Lorsqu'Apis meurt, est-il quelqu'un assez amoureux de sa longue chevelure pour ne pas la couper sur le champ, & faire éclater sur sa tête tondue les signes de sa douleur »?

Il importe, Monsieur, de connoître le terme prescrit aux jours d'Apis, parce qu'il nous indiquera quel étoit le but des prêtres en créant ce Dieu symbolique. Plutarque nous donne quelques éclaircissemens à ce sujet (*b*) : le nombre de cinq multiplié par lui-même, égale les lettres de l'alphabet Egyptien, & les années d'Apis. Sa vie étoit donc de vingt-cinq ans. Or, vous savez que ce nombre désignoit une période du soleil & de la lune, & que ce boeuf étoit consacré à ces deux astres. Voici une observation de Syncelle (*c*) qui pourra nous procurer quelque lumiere. Lorsqu'il est arrivé au trente-deuxieme Pharaon, nommé Aseth, il dit :

(*a*) Lucien, des sacrifices.

(*b*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*c*) Chronographie de Syncelle.

« Avant Aseth, l'année solaire n'étoit que de „ 360 jours. Ce prince en ajouta cinq pour en „ compléter le cours. Sous son regne un veau „ fut mis au rang des Dieux, & nommé Apis ». Le passage suivant nous éclairera encore davantage (a). « On avoit coutume d'inaugurer les rois „ d'Egypte à Memphis dans le temple d'Apis. „ Pour la premiere fois on les y initioit aux „ mysteres, & on les revêtoit religieusement. „ Après quoi, il leur étoit permis de porter „ le joug du Dieu, à travers un bourg, jusqu'au „ lieu nommé le sanctuaire, dont l'entrée étoit „ interdite aux profanes. Là on les obligeoit „ de jurer qu'ils n'intercalleroient ni mois, ni „ jour dans l'année, & qu'elle resteroit com„ posée de 365 jours, comme l'avoient établi „ les anciens ».

Ces faits nous autorisent à penser qu'Apis étoit la divinité tutélaire de la nouvelle forme donnée à l'année solaire, & du cycle de vingt-cinq ans trouvé en même temps. On ne peut douter aussi qu'il n'eût un rapport marqué avec la crue du Nil; car un grand nombre d'historiens l'attestent. Vous savez que la nouvelle

(a) Fabricius, bibliotheque latine.

lune qui suivoit le solstice d'été, étoit l'époque de ce phénomene, sur lequel tout le monde avoit les yeux fixés. Voici ce que Pline raconte à ce sujet (*a*) : Apis avoit au côté droit une marque blanche qui représentoit le croissant; cette marque, continue Ælien (*b*), désignoit le commencement de l'inondation. Ammien (*c*) confirme ces autorités : si Apis possédoit les signes caractéristiques qui prouvoient son origine divine, il promettoit la fertilité & l'abondance des fruits. Il paroît donc démontré que ce boeuf sacré, le gardien de l'année solaire de 365 jours, étoit aussi regardé comme le génie qui présidoit au débordement du fleuve. Les prêtres, en fixant à 25 ans le cours de sa vie, & en faisant concourir l'installation d'un nouvel Apis, avec le renouvellement de la période dont je viens de parler, s'étoient probablement apperçus, après de longues observations météorologiques, que cette révolution ramenoit toujours des années d'abondance. Rien n'étoit plus propre à faire accueillir favorable-

(*a*) Pline, livre 8.

(*b*) Ælien, traité des animaux, liv. 11.

(*c*) Ammien Marcellin.

ment

ment des peuples cette divinité emblématique, puisque sa naissance leur promettoit une inondation heureuse & tous les trésors de la fécondité.

La solemnité de son inauguration se nommoit *Apparition*. Celle qui se renouvelloit tous les ans vers le douze ou le treize du mois *Payn*, qui répond au dix-sept ou au dix-huit de juin, s'appelloit *la naissance d'Apis* : c'étoit un temps de réjouissance qu'Ælien dépeint de la maniere suivante (*a*) : « Quelles fêtes ! quels sacrifices » occasionne en Egypte le commencement de » l'inondation ! C'est alors que tout un peuple » célebre la naissance d'Apis. Il seroit long de » décrire les danses, les réjouissances, les spec» tacles, les festins auxquels les Egyptiens se » livrent dans cette circonstance, & impossible » d'exprimer l'ivresse de la joie qui éclate dans » toutes les villes du royaume ».

Le nom de ce bœuf respecté peut encore répandre un nouveau jour sur les observations que vous venez de lire. En effet *api* en Egyptien signifie *nombre* (*b*), *mesure*. Cette épithete carac-

(*a*) Ælien, traité des animaux.

(*b*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome second.

lune qui suivoit le solstice d'été, étoit l'époque de ce phénomene, sur lequel tout le monde avoit les yeux fixés. Voici ce que Pline raconte à ce sujet (*a*) : Apis avoit au côté droit une marque blanche qui représentoit le croissant; cette marque, continue Ælien (*b*), désignoit le commencement de l'inondation. Ammien (*c*) confirme ces autorités : si Apis possédoit les signes caractéristiques qui prouvoient son origine divine, il promettoit la fertilité & l'abondance des fruits. Il paroît donc démontré que ce boeuf sacré, le gardien de l'année solaire de 365 jours, étoit aussi regardé comme le génie qui présidoit au débordement du fleuve. Les prêtres, en fixant à 25 ans le cours de sa vie, & en faisant concourir l'installation d'un nouvel Apis, avec le renouvellement de la période dont je viens de parler, s'étoient probablement apperçus, après de longues observations météorologiques, que cette révolution ramenoit toujours des années d'abondance. Rien n'étoit plus propre à faire accueillir favorable-

(*a*) Pline, livre 8.

(*b*) Ælien, traité des animaux, liv. 11.

(*c*) Ammien Marcellin.

ment

ment des peuples cette divinité emblématique, puisque sa naissance leur promettoit une inondation heureuse & tous les trésors de la fécondité.

La solemnité de son inauguration se nommoit *Apparition*. Celle qui se renouvelloit tous les ans vers le douze ou le treize du mois *Payn*, qui répond au dix-sept ou au dix-huit de juin, s'appelloit *la naissance d'Apis* : c'étoit un temps de réjouissance qu'Ælien dépeint de la maniere suivante (*a*) : « Quelles fêtes ! quels sacrifices » occasionne en Egypte le commencement de » l'inondation ! C'est alors que tout un peuple » célebre la naissance d'Apis. Il seroit long de » décrire les danses, les réjouissances, les spec» tacles, les festins auxquels les Egyptiens se » livrent dans cette circonstance, & impossible » d'exprimer l'ivresse de la joie qui éclate dans » toutes les villes du royaume ».

Le nom de ce bœuf respecté peut encore répandre un nouveau jour sur les observations que vous venez de lire. En effet *api* en Egyptien signifie *nombre* (*b*), *mesure*. Cette épithete carac-

---

(*a*) Ælien, traité des animaux.

(*b*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome second.

térisoit parfaitement un animal établi le conservateur de l'année solaire, le type du cycle de vingt-cinq ans, & le présage d'une inondation favorable (*a*).

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) M. Huet, évêque d'Avranche, a voulu prouver qu'Apis étoit une image symbolique du patriarche Joseph, & a étayé son sentiment de toute son érudition. Quelques auteurs, entraînés par l'autorité de ce savant, ont adopté ce systême que je n'ai pas cru devoir combattre sérieusement, parce qu'il tombe de lui-même. Il démontre seulement jusqu'à quel point un homme prévenu peut porter l'abus de ses lumieres, quand sa plume n'est pas guidée par une raison saine, & une critique impartiale.



LETTRE XIX.

A M. L. M.

De Mnevis *&* Onuphis, *taureaux sacrés de l'ancienne Égypte.*

Au grand Caire.

MNEVIS & Onuphis étoient deux taureaux consacrés au soleil. Le premier fut la divinité tutélaire d'Héliopolis; le second nourri dans le temple d'Apollon d'*Hermunthis* aujourd'hui Armant, avoit du rapport avec la crue du Nil.

« La ville d'Héliopolis, dit Strabon (*a*), » bâtie sur une levée artificielle possede un » temple du soleil. Le boeuf Mnevis y est » nourri dans une enceinte sacrée. Les Hélio- » politains le regardent comme un Dieu ». Les anciens se réunissent pour affirmer que ce taureau étoit consacré au soleil. (*b*) L'époque

(*a*) Strabon, livre 17.

(*b*) Voyez Diodore de Sicile, livre premier. Ælien, traité des animaux, livre 11, & Porphyre, cité par Eusebe, préparation évangélique, livre 3.

de ſa conſécration ſe perd dans la nuit des temps. Elle eſt beaucoup plus ancienne que celle d'Apis. M. de Vignoles (*a*) la fait remonter à Menes le premier des Pharaons ; mais ce ſentiment n'étant point appuyé ſur l'autorité de l'hiſtoire, doit être regardé comme une conjecture. Ce qu'on peut croire avec vraiſemblance, c'eſt qu'elle précéda la ſortie des Iſraélites, qui, accoutumés à l'idolâtrie des Egyptiens, fondirent dans le déſert un veau d'or pour leur ſervir de guide. Le culte de Mnevis s'éteignit peu à peu lorſqu'Apis conſacré à des événemens plus importans, fut devenu la divinité générale du pays. Auſſi Macrob (*b*) nous apprend que Mnevis n'occupoit que le ſecond rang parmi les taureaux ſacrés. Ammien Marcellin (*c*) ajoute qu'on n'en racontoit rien de mémorable.

Strabon (*d*) rapporte que Cambyſe, le fléau de l'Egypte, renverſa le ſuperbe temple d'Héliopolis. C'eſt ſans doute de cette époque qu'il faut dater la décadence du culte de

---

(*a*) Chronologie de Vignoles, tome ſecond.

(*b*) Macrob, ſaturnales, livre premier.

(*c*) Ammien Marcellin, liv. 22.

(*d*) Strabon, liv. 17.

Mnevis. (*a*) Jablonski qui a interprété son nom, dit qu'il signifie, *dédié au soleil*. La ville d'Hermunthis qui possédoit un nilometre, admit aussi le culte d'un taureau qu'elle nomma *Onuphis* (*b*) le bon génie, parce qu'il étoit honoré comme le symbole de l'abondance. Les prêtres le nourrissoient dans le magnifique temple d'Apollon dont je vous ai donné la description lettre douzieme. On voit encore au fond d'un de ses appartemens deux boeufs de marbres, avec des femmes à l'entour qui allaitent leurs enfans. Sans doute qu'on célébroit en son honneur les fêtes d'usage à la naissance d'Apis. Mais comme cette ville étoit moins considérable que Memphis devenue la capitale du Royaume, après que les Rois de Thebes y eurent transféré le siege de leur empire, Onuphis ne jouit point d'une aussi grande célébrité que le boeuf Apis. Voilà pourquoi, excepté Strabon, Macrob & Ælien (*c*), les anciens n'en font aucune mention. Tels furent, Monsieur, les taureaux que les prêtres consacrerent pour

(*a*) Jablonski, tome second. Il le fait dériver de *Mnoein*, dédié au soleil.

(*b*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome second.

(*c*) Ælien, ttaité des animaux, liv. 12.

conſerver la mémoire de leurs découvertes, & que le vulgaire adora comme des divinités.

Vous avez dû remarquer, Monſieur, que dès la plus haute antiquité, les Egyptiens conſacrerent le boeuf pour être le ſymbole de la fécondité. Les anciens Grecs ſuivirent cet exemple. Dans la ſuite on ſe contenta de peindre la corne de cet animal, remplie d'épis & de fruits pour exprimer cet emblême, & les poëtes chanterent dans leurs vers la corne d'abondance. C'eſt ainſi que la plupart des uſages antiques ont leur ſource en Egypte.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XX.

A. M. L. M.

Du Sérapis *terrestre, divinité symbolique qui avoit rapport au Nil.*

Au grand Caire.

Les Egyptiens, Monsieur, reconnurent deux Sérapis, l'un céleste dont je vous ai parlé, l'autre terrestre qui sera l'objet de cette lettre. Le premier représentoit le soleil d'automne, le second avoit rapport à l'inondation (*a*). Le peuple d'Egypte, dit Grégoire de Nazianze, mesure par coudées la crue du Nil. « Quelques » Auteurs, ajoute Suidas (*b*), assurent que Sé» rapis est le même que Jupiter, d'autres qu'il » réprésente le Nil, parce qu'il porte sur sa » tête un boisseau & une coudée, symboles de » l'inondation ».

Les écrivains dont Suidas a recueilli ces opi-

(*a*) Grégoire de Nazianze, oraison 29.

(*b*) Suidas, au mot *Sérapis*.

nions avoient également raison. Le Sérapis céleste comme emblême du soleil pouvoit s'appeller Jupiter, & celui dont je vous parle, étoit censé présider au débordement du fleuve; aussi le Rhéteur Aristide (*a*) l'appelle le Dieu qui pendant l'été fait croître les eaux, & calme les ouragans. Les anciens Auteurs Chrétiens s'accordent en ce point avec les Gentils. On attribue, (*b*) dit Ruphin, à Sérapis cette vertu du Nil qui procure à l'Egypte les richesses & la fécondité. Socrate (*c*) confirme ce sentiment; « les Egyptiens accordent à Sérapis la gloire » d'arroser leurs campagnes ».

Il convient, Monsieur, de rechercher l'origine de cette divinité. En suivant les rayons épars dans les annales de l'histoire, nous pourrons marcher sur ses traces, & arriver à son berceau. Vous savez que les Egyptiens attentifs à tout ce qui pouvoit leur donner des lumieres sur les progrès de l'inondation, avoient construit plusieurs nilometres dans les diverses parties du royaume. On en voyoit dans l'île d'Eléphantine, à Her-

(*a*) Le Rhéteur Aristide, oraison pour Sérapis.

(*b*) Histoire de l'Eglise, livre second.

(*c*) Socrate, histoire de l'Eglise, livre premier.

munthis (*a*) aujourd'hui Armant, à Memphis, & jusque dans la basse Egypte. D'abord on se contenta de bâtir une salle de niveau avec le lit du fleuve, & des lignes tracées de distance en distance sur les murs marquoient la hauteur de l'eau. On éleva ensuite au milieu de ce bassin que les anciens appellent puits, une colonne divisée en coudées & en doigts ; & qui servit de nilometre. On la nomme *sari api* (*b*), *colonne du mesurage*. Ce lieu devint sacré, & les prêtres dépositaires de toutes les connoissances eurent seuls le droit d'y entrer. Leurs observations & leurs découvertes écrites en lettres sacerdotales, servirent de guide à leurs successeurs. Eclairés par des tables météorologiques faites pendant des siecles, & perfectionnées de plus en plus, ils prédirent de ce sanctuaire les phénomenes de l'inondation long-temps avant qu'elle fût parvenue à son terme. Maîtres de cette connoissance importante, ils annoncerent au peuple ou l'abondonce ou la stérilité, & furent regardés comme des oracles. Pour donner

(*a*) Héliodore, liv. 19, décrit le nilometre d'Hermunthis.

(*b*) Jablonski, tome second, explique ainsi ces mots Egyptiens dont les Grecs ont fait *Sérapis*.

plus d'authenticité à leurs prédictions, ils dirent qu'ils le tenoient de Sérapis, divinité sous la garde de laquelle ils mirent la colonne du mesurage. Sachant qu'il faut au vulgaire des images sensibles, ils composerent un nilometre de bois, qui fut l'emblême de Sérapis, & auquel on attribua une vertu divine. Les prêtres le porterent solemnellement aux fêtes d'Apis.

« C'étoit la coutume, dit Ruffin (a), de » porter la mesure du Nil dans le temple de » Sérapis, comme à l'auteur de l'inondation. » Dans la suite ce nilometre fut déposé dans » l'église pour rendre hommage au souverain » des eaux ». Zozomene (b) ajoute que ce changement arriva sous l'Empire de Constantin. De ce moment la coudée dont on se servoit pour mesurer la crue du fleuve, cessa d'être portée dans les temples des Gentils, & on la plaça dans les églises. Julien (c) l'apostat rétablit les choses dans leur premier état; mais l'Empereur Théodose ayant renversé le magnifique temple de Sérapis à Alexandre, abolit cette cérémo-

(a) Ruffin, histoire de l'Eglise, livre second.
(b) Zozomene, histoire de l'Eglise, livre premier.
(c) Zozomene, histoire de l'Eglise, liv. 4.

nie superstitieuse. Ces autorités & beaucoup d'autres que je citerois, s'il en étoit besoin, prouvent que les prêtres Egyptiens appelerent d'abord le nilometre *Sérapis*, colonne du mesurage, qu'ils donnerent le même nom au Dieu sous la protection duquel ils la mirent, & auquel ils attribuerent la puissance de faire croître les eaux, & qu'ensuite ils en porterent l'image symbolique dans leurs solemnités. C'est ainsi qu'ils abuserent de leurs lumieres pour entretenir le peuple dans l'idolâtrie, & se rendre respectables à ses yeux.

(*a*) On conserve un écu alexandrin d'un côté duquel le Nil, sous la forme d'un vieillard, est représenté couché. Il porte un boisseau sur la tête, tient d'une main la corne d'abondance & de l'autre un brin de papyrus, avec cette inscription : *Au Nil Dieu Saint.* Sur le revers de la médaille, on voit la tête de Sérapis couverte d'un boisseau avec cette légende : *A Sérapis Dieu Saint.*

Je ne m'appesantirai point, Monsieur, comme Jablonski sur la situation de l'ancien temple de Sérapis, parce que cette question me paroît assez indifférente. Je vous dirai seulement que ce savant aux lumieres duquel je rends hom-

(*a*) Pignorius, exposition de la table Isiaque.

mage, & dont les recherches précieuſes m'ont beaucoup ſervi, s'eſt trompé en plaçant cet édifice dans l'île de *Raouda*, où de nos jours on voit le Mekias, ſeul reſte des nombreux nilometres de l'Egypte. Je pourrois vous offrir une longe diſſertation ſur cet objet; & réunir aux témoignages des anciens la connoiſſance des lieux; mais je craindrois d'abuſer de votre patience. Mon but étoit de remonter à l'origine du Sérapis terrreſtre, & je crois l'avoir rempli.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXI.

A. M. L. M.

*D'*Anubis, *divinité symbolique des Egyptiens.*

Au grand Caire.

ANUBIS regardé en Egypte comme le compagnon fidele d'Osiris & d'Isis, reçut les honneurs divins. On lui consacra des temples & des prêtres, & son simulacre fut porté dans toutes les cérémonies religieuses. Lucien met ces mots dans la bouche de Socrate (*a*) : Ne voyez-vous pas avec quel respect les Egyptiens adorent le Dieu Anubis ? On avoit donné à sa statue une forme emblématique : c'étoit la tête d'un chien placée sur un corps humain (*b*). Aussi Virgile (*c*), & Ovide l'appellent, l'*abboyeur Anubis*.

(*a*) Lucien, tome premier.

(*b*) Diodore de Sicile, livre premier, dit : le Dieu que l'on nomme Anubis est figuré avec une tête de chien.

(*c*) Virgile, Æneide, liv. 8. Ovide, Métamorphoses, livre 9.

L'ingénieux Lucien, qui répand le ſel de la plaiſanterie ſur tous les objets qui s'offrent à ſon pinceau, & qui dans ſes ſarcaſmes n'épargne ni les Héros, ni les Dieux, introduit Momus ſur la ſcene, & le fait parler ainſi (*a*) : « O » toi que l'Egypte repréſente avec une tête de » chien ! Qui es-tu ? parle. Puiſque tu abboies, » comment as-tu pu ſouffrir qu'on te mît au » rang des immortels ? »

(*b*) *Cynopolis* aujourd'hui *Minieh*, ſituée dans la baſſe Thébaïde, fut bâtie en l'honneur d'Anubis. Le temple où il étoit adoré ne ſubſiſte plus. Les prêtres y célébroient ſes fêtes avec beaucoup de pompe, & lui avoient conſacré le chien comme ſon image vivante (*c*). « Anubis, » dit Strabon, eſt révéré dans la ville des chiens » capitale de la préfecture Cynopolitaine. Ces » animaux y ſont nourris d'alimens ſacrés, & » la religion leur décerne un culte ». Cependant un événement rapporté par Plutarque, les avoit un peu décrédités dans l'eſprit du peuple. Cambyſe ayant tué le Dieu Apis, & jeté

(*a*) Lucien, tome ſecond.

(*b*) Cynopolis, la ville du chien.

(*c*) Strabon, livre 17. Etienne de Byſance, ajoute : Cynopolis eſt une ville d'Egypte où Anubis eſt adoré.

son corps dans la campagne, tous les animaux le respecterent; les chiens seuls mangerent de sa chair. Cette impiété diminua la vénération que l'on avoit pour eux.

Cynopolis n'étoit pas la seule ville qui brûlât de l'encens sur les autels d'Anubis. Il avoit des chapelles dans la plupart des temples, c'est ce qui fit dire à Juvénal (*a*), tant de cités vénèrent le chien! Dans les solemnités, son simulacre accompagnoit toujours ceux d'Isis & d'Osiris. Rome ayant adopté les cérémonies de l'Egypte, l'Empereur Commode (*b*), pour célébrer les fêtes Isiaques, se rasa la tête & porta lui-même le Dieu Anubis. Sa statue étoit ou d'or massif, ou dorée, ainsi que les attributs emblématiques qui l'accompagnoient. Les anciens s'accordent en ce point, & Lucien qui rapporte un attentat commis par un esclave Sirien, confirme leur sentiment. Cet esclave, dit-il, forma des liaisons avec quelques sacrileges. Ils entrerent dans le sanctuaire d'Anubis, volerent ce Dieu, deux vases, & un caducée d'or, avec des cynocephales d'argent. Le nom

(*a*) Juvénal, satyre 13.

(*b*) Lampride, chapitre 9. Spartien cite le même fait.

même d'Anubis ſignifie *Doré* (a). Il étoit myſtérieux, & les prêtres Egyptiens, comme nous allons le voir, ne l'avoient point donné ſans raiſon.

Mais que ſignifie cette divinité emblématique ? quel eſt le ſens naturel qu'elle cache ? Plutarque va nous l'apprendre (b). « Le cercle » qui touche & ſépare les deux hémiſpheres, » & qui à cauſe de cette diviſion a reçu le nom » d'*horizon*, s'appelle Anubis. Il eſt repréſenté » ſous la forme d'un chien, parce que cet ani- » mal veille pendant le jour & la nuit ». S. Clément d'Alexandrie, bien inſtruit de la théologie myſtique des Egyptiens, favoriſe cette explication. Les deux chiens, dit-il (c), (les deux Anubis) ſont les ſymboles des deux hémiſpheres qui environnent le globe terreſtre. Il ajoute dans un autre endroit : D'autres prétendent que ces animaux, les gardiens fideles des hommes, déſignent les tropiques, qui ſemblables à des

(a) Jablonſki, Pantheon Ægyptiacum, tome 3. Anubis, dit-il, vient de *Nub* or & d'*Anub* doré. Les Grecs en ont fait Anubis.

(b) Plutarque, traité d'Iſis & d'Oſiris.

(c) Clément d'Alexandrie, ſtroma 5.

portiers,

portiers gardent le soleil du côté du nord & du midi.

Si vous adoptez, Monsieur, la premiere de ces interprétations, vous verrez que les prêtres, en regardant Anubis comme l'horizon, doroient sa statue, pour marquer que ce cercle, recevant les premiers feux du soleil, paroît à son lever étincelant de clartés, & qu'au coucher de cet astre, il réfléchit sur la terre ses derniers rayons. Ils disoient dans leurs fables sacrées qu'Anubis étoit le fils d'Osiris, mais le fils illégitime. En effet, il ne rend à la terre qu'une lumiere empruntée, & il ne peut jamais, ainsi qu'Horus, être regardé comme le pere du jour, ou l'enfant légitime d'Osiris. On pourroit ajouter que l'horizon visible, tournant avec le soleil, est son compagnon inséparable.

Dans la seconde de ces explications, où Anubis figure les tropiques, il est aussi le gardien fidele d'Isis & d'Osiris. En effet, le cours du soleil & de la lune est renfermé entre les cercles où se font les solstices. Ils ne s'écartent ni à droite ni à gauche. Ces limites que l'auteur de la nature leur a fixées, pouvoient donc, dans la langue hiéroglyphique, être figurées par une divinité à tête de chien, qui sembloit s'opposer à leur passage du côté des deux poles.

Cependant l'autre opinion me ſemble plus naturelle, & entrer davantage dans l'idée des prêtres.

Vous voyez, Monſieur, que les auteurs qui ſe ſont égayés ſur le compte des Egyptiens étoient de mauvaiſe foi, ou n'entendoient point leurs allégories. Il eſt raiſonnable de penſer qu'Anubis ne fut d'abord qu'une image ſymbolique, inventée par les aſtronomes pour exprimer ſenſiblement leurs découvertes; qu'enſuite les peuples accoutumés à la voir dans les temples, où l'on gardoit le dépôt des ſciences, l'adorerent comme une divinité, & que les prêtres favoriſerent ſon aveuglement en la liant à leur religion. Le culte d'Anubis entraîna celui du chien devenu ſon emblême. Preſque tous les Dieux des Gentils ſont nés de cette maniere. Avant l'écriture, les hommes ſe ſervirent de figures imitatives pour peindre leurs idées. Cette langue repréſentative fut d'abord intelligible pour tout le monde. Lorſqu'on eut trouvé les caracteres propres à rendre la penſée par des ſons, le peuple les employa, parce qu'ils étoient d'un uſage plus facile. Les hiéroglyphes reſterent dans les ſanctuaires, & les prêtres ſeuls en conſerverent l'intelligence. Dans la ſuite ces ſignes allégoriques ne repréſenterent plus

à l'esprit du vulgaire le sens des choses, mais des formes & des figures, qui devinrent les objets de sa superstition.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXII.

A. M. L. M.

De Typhon, *divinité ſymbolique des Egyptiens.*

Au grand Caire.

Je vous ai déja parlé, Monſieur, de Typhon, parce que ſon hiſtoire eſt liée avec celle de tous les dieux de l'Egypte. Je vais en expoſer à vos yeux les principaux traits. Leur réunion jettera un nouveau jour ſur la Théologie énigmatique de ce pays. Juſqu'à préſent vous l'avez vu encenſer des divinités bienfaiſantes, adorer le ſoleil, la lune, le Nil, & leur conſacrer des animaux. La reconnoiſſance avoit ordonné ces hommages. L'eſpece de culte que l'on rendoit à Typhon étoit l'effet de l'inquiétude & de la crainte. Les déités ſecourables reçurent des actions de graces, & des offrandes. On tâcha de calmer ce génie mal-faiſant par des ſacrifices; & lorſque les calamités dont on le croyoit la cauſe, ne ceſſoient pas, on inſultoit ſon image.

Les Egyptiens, regardant Typhon comme le mauvais principe, lui conſacrerent le cro-

codile, (a) l'hippopotame, & l'âne à cause de sa couleur rousse. Ces animaux, que l'on crut lui être agréables, furent révérés dans plusieurs villes. On les nourrit dans des enceintes sacrées, & l'on s'imagina que ces attentions religieuses calmeroient la fureur de Typhon, dont l'ame étoit censée les animer. (b) Les Egyptiens, dit Plutarque, s'efforçoient d'appaiser ce mauvais génie par des sacrifices. Lorsqu'ils ne pouvoient réussir, voici comme ils le traitoient : (c) « dans certaines fêtes ils le couvroient „ d'opprobres, l'accabloient d'invectives, & „ frappoient sa statue. S'il arrivoit quelque cha- „ leur extraordinaire qui occasionnât des mala- „ dies pestilentielles, ou d'autres calamités, „ les prêtres en horreur de Typhon condui- „ soient dans un lieu ténébreux un des animaux „ qui lui étoient dédiés. D'abord ils essayoient

(a) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris. Hérodote, livre second.

(b) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris. Hérodote confirme ce sentiment : les crocodiles, dit-il, consacrés à Typhon, recevoient un culte dans certaines villes, parce que les Egyptiens étoient persuadés que son ame les animoit.] Livre second.

(c) Plutarque, au même traité.

» de l'effrayer par des menaces, & si la con-
» tagion ne cessoit pas, ils l'immoloient à la
» vengeance publique ».

Il est clair que ces cérémonies avoient pour objet de calmer les alarmes du peuple & de relever ses espérances. Durant le temps que l'on mettoit à les pratiquer, les maux occasionnés par le souffle empesté du vent de sud pouvoient cesser, & la nation, qui croyoit Typhon ou appaisé par les sacrifices, ou intimidé par les menaces & les outrages, en attribuoit la gloire aux prêtres.

Examinons le sens naturel du mot *Typhon*. Jablonski (*a*) nous enseigne qu'il est composé de *Theu*, vent, & de *Phou*, pernicieux (*b*). Les témoignages des plus anciens Auteurs confirment cette interprétation. Hésichius dit : « On donne
» à un vent violent, dont le souffle est embrasé,
» le nom de Typhon ». Eustathius rend la même expression par celle de (*c*) *vent brûlant*, & Euripide l'emploie pour exprimer un tourbillon de vent embrasé (*d*).

(*a*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome 3.

(*b*) Hésichius.

(*c*) Eustathius, Iliade d'Homere.

(*d*) Euripide Phénisses. Le même vent est appellé par

Les anciens Egyptiens, voulant caractériser sa violence, lui donnoient l'épithete d'*Apoh* (*a*), géant.

Je vous ai plus d'une fois entretenu, dans le cours de ces lettres, de ses effets destructeurs; mais quelle que soit la force de mes expressions, elles restent toujours au dessous de la réalité. Des caravannes étouffées dans les déserts, des tribus d'Arabes éteintes en un jour, le ciel obscurci d'une poussiere qui brûle les yeux, dévore la poitrine, & voile la face du soleil, des pluies de sables dont la surface de l'Egypte a été quelquefois couverte, enfin des collines sablonneuses qui, roulées du fond des déserts, menacent d'engloutir tous les êtres vivans, tel est le fléau que l'on appelloit *le Géant Typhon*. J'ai lu dans l'histoire des Arabes (*b*) qu'un ouragan du sud ayant duré pendant trois jours & trois nuits, l'Egypte fut sur le point de sa ruine. S'il eût continué avec

---

Job, chapitre 27 : *Vent brûlant*, par les Grecs *souffle de feu*, par les Latins *Eurus*, & par les Arabes *sem*, poison, enfin par les Egyptiens modernes *Merisi*, vent du midi, & d'une maniere plus générale *Khamsin*.

(*a*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome 3.

(*b*) Elmacin, histoire des Arabes.

la même violence, ce beau royaume auroit été changé en une affreuse solitude. Les prêtres, pour exprimer la fureur de Typhon, publioient, dans leur langage allégorique, qu'il n'étoit point né de la même maniere qu'Osiris & Horus, mais qu'ayant déchiré le flanc de sa mere, il s'étoit enfui par cette ouverture (*a*).

Hérodote (*b*) décrit ainsi deux statues, qui de son temps étoient placées dans le temple de Vulçain à Memphis : « l'une qui regarde „ l'aquilon, & que l'on nomme l'été, est ado- „ rée par les Egyptiens, & environnée des „ marques de leur respect & de leur recon- „ noissance; l'autre tournée vers le midi, & „ appellée l'hiver, éprouve un sort tout con- „ traire ». Cette derniere est celle que l'on battoit de verges en certaines circonstances, parce qu'elle représentoit Typhon. En effet, c'est au mois de février que le vent du sud commence à se faire sentir, & à causer les maux dont j'ai parlé. Pendant l'été les vents étésiens dominent à leur tour. Ils purifient l'air, & procurent à cette contrée les plus heureux phénomenes. Ces connoissances nous fourniront les moyens d'ex-

(*a*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*b*) Hérodote, livre second.

pliquer d'une maniere ſatisfaiſante la fable ſacrée que les prêtres répandirent au ſujet de Typhon, & dont je vous ai déja donné quelques notions. Plutarque la rapporte en entier. Il ſuffira d'en citer les traits les plus remarquables.

(*a*) Oſiris étant monté ſur le trône d'Egypte, y régna avec gloire, & ſe rendit célebre par ſa bienfaiſance & ſa juſtice. Il parcourut l'univers pour combler les hommes de biens. Typhon, ſon frere, n'oſa pendant quelque temps rien entreprendre contre ſes intérêts, parce qu'Iſis veilloit à la ſûreté du royaume; mais lorſqu'Oſiris revenoit d'Ethiopie, Typhon l'attendit avec 72 conjurés, l'attaqua, le mit à mort, enferma ſon corps dans un coffre de bois, & le jeta dans le Nil. Il deſcendit dans la Méditerranée par la branche tanitique. Iſis le trouva ſur la côte de Phénicie, & le ramena en Egypte. Mais l'uſurpateur l'ayant apperçu la nuit, lorſque pendant la pleine lune il chaſſoit au ſanglier, le briſa, diviſa le corps en 14 parties, & jeta les membres épars dans la campagne. Iſis les raſſembla toutes (*b*), & les

---

(*a*) Plutarque, traité d'Iſis & d'Oſiris.

(*b*) « Excepté les parties naturelles, qui, jetées dans le » fleuve, furent dévorées par le Lépidote, le Phagre &

conserva précieusement. Délivré de tous ses ennemis, Typhon exerça sur l'Egypte son pouvoir tyrannique. Pour s'assurer la couronne, il tenta de tuer Horus, fils d'Osiris, & le chercha avec un soin extrême. Mais Latone qui l'avoit caché, & qui l'élevoit à Butis, le déroba à ses poursuites. Ce Dieu devenu fort, déclara la guerre au meurtrier de son pere, le vainquit, & le livra, chargé de fers, à la garde de sa mere. Isis le mit en liberté. Horus, indigné, lui arracha sa couronne, livra de nouveaux combats au tyran, & après l'avoir terrassé une seconde fois, jouit d'un regne glorieux & paisible.

De courtes observations suffiront pour expliquer cette fable, que l'on doit entendre en partie. Osiris est le nom général du soleil, qui répand ses faveurs d'un bout à l'autre du monde, & qui manifeste particuliérement sa puissance en Egypte. Son retour d'Ethiopie marque le temps où revenant du tropique du capricorne, il remonte vers l'équateur, & parcourt les signes d'hiver. Cette saison est celle où regne le vent du midi. Les soixante-douze conjurés (*a*) dé-

---

» l'Oxyrinche ». Peut-être a-t-on ajouté ce trait pour désigner la fécondité prodigieuse de ces poissons, qui devinrent sacrés.

(*a*) Aujourd'hui on nomme *Khamsin* ou cinquante le

ans avant J. C. nous en offre la description suivante : « L'énorme géant Typhon, écumant „ de rage, & poussant des mugissemens, lan„ ça des rochers embrasés vers le ciel. Il vo„ missoit de sa bouche un torrent de flammes. „ Les Dieux le voyant prêt à escalader l'olympe, „ prirent la fuite épouvantés, & se sauverent „ en Egypte. Leur ennemi les ayant poursui„ vis, ils se cacherent sous la forme d'animaux; „ mais Jupiter appercevant Typhon loin de lui, „ le frappa de la foudre, & l'ensevelit sous le „ mont Ætna ». (a) Hygin ajoute que depuis ce moment la montagne vomit des flammes.

Vinrent ensuite les Latins. Ils enchérirent encore sur leurs modeles, & Ovide chanta la guerre des géants en ces mots (b) : « Typhée, „ sorti des entrailles de la terre, jeta l'effroi „ dans les cieux, & força les immortels à prendre „ la fuite. L'Egypte & les rives du Nil, fameux „ par ses sept bouches, leur offrirent un asyle. „ Le terrible fils de la terre les y suivit, & pour „ se dérober à sa fureur, ils furent contraints „ de se métamorphoser. Jupiter prit la figure d'un „ berger; voilà pourquoi la statue d'Ammon,

(a) Fables d'Hygin.

(b) Ovide, métamorphoses, livre 5.

„ encore de nos jours, est représentée avec des
„ cornes (*a*); Apollon se transforma en corbeau,
„ Bacchus en bouc, Isis en chat, Junon en vache
„ blanche, Vénus en poisson, & Mercure en
„ ibis ».

Vous voyez, Monsieur, comment la vérité, en s'éloignant de sa source premiere, & passant d'un peuple à l'autre, s'obscurcit, & se couvre de voiles si épais que l'on a peine à la reconnoître, & que les poëtes, qui emploient ensuite les mêmes allégories pour orner leurs vers, allignent des mots dont ils ne connoissent pas le sens. Cependant il est évident que les Grecs & les Latins, voulant expliquer le culte que l'Egypte rendoit à divers animaux, ont feint que les Dieux avoient pris leurs formes, pour se soustraire à la poursuite de Typhon. Cette erreur a été réchauffée depuis peu par le savant Warburton, mais elle n'en est pas plus accréditée. Hérodote, & les anciens auteurs, n'ont jamais rien écrit de semblable. Hygin (*b*)

(*a*) Il n'est pas besoin de vous dire, Monsieur, combien le poëte Latin s'écarte ici de la vérité. La statue d'Ammon étoit représentée avec des cornes, parce que ce Dieu symbolique figuroit le soleil arrivé au signe du belier.

(*b*) Fables d'Hygin.

assure le contraire. « Les Egyptiens, dit-il, „ ne permettent pas qu'on fasse violence aux „ animaux, parce qu'ils les regardent comme „ les images des Dieux ». En effet, ils leur en avoient consacré, soit pour reconnoître leurs bienfaits, soit pour conserver la mémoire de découvertes importantes, & ils les honoroient comme les emblêmes vivans de leurs divinités.

Les prêtres racontoient d'une maniere bien différente la fin tragique de Typhon, qu'ils noyoient dans les eaux d'un lac empesté. « Le „ lac Sirbon, dit Eustathius (a), est situé à peu de „ distance de Peluse. On raconte que Typhon y „ fut enseveli ». Aussi les Egyptiens, au rapport de Plutarque (b), l'appelloient l'*Haleine de Typhon*. Ce lac, dont les vapeurs malfaisantes nuisoient beaucoup à la santé des habitans de Peluse, ne se retrouve plus en Egypte. Il aura été comblé par les sables, ainsi que plusieurs autres.

La fable d'Adonis paroît avoir été copiée sur celle d'Osiris. Ecoutons Macrob, qui a dévoilé avec une sagacité merveilleuse les mysteres du culte des anciens peuples. « Lorsque l'on con-

(a) Eustathius, commentaire sur Denis Périégetes.

(b) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

„ ſidere avec attention la religion des Aſſyriens,
„ on ne doute plus qu'Adonis ne ſoit le ſoleil.
„ Les phyſiciens ont donné le nom de Vénus
„ à l'hémiſphere ſupérieur, dont nous habitons
„ une partie. Regardant le ſanglier comme le
„ ſymbole de l'hiver, parce qu'il aime les lieux
„ humides, fangeux & glacés, ils feignent
„ que cet animal a tué Adonis. L'hiver, qui
„ diminue la lumiere & la chaleur de l'aſtre
„ des jours, eſt donc la bleſſure d'Adonis (*a*) ». Je n'ai pas beſoin de vous avertir, Monſieur, par quel trait de reſſemblance on peut rapprocher cette fable de celle des Egyptiens; dans l'une & dans l'autre, c'eſt l'hiver qui déſole ces contrées & cauſe la mort du ſoleil. Ce langage myſtérieux s'eſt embelli ſous le pinceau des Grecs, qui ont chanté en vers où reſpirent la grace, le ſentiment & la nature, les larmes de Vénus pour ſon amant. Vous avez remarqué comment une allégorie, ſous le voile de laquelle on avoit peint des phénomenes naturels, s'eſt, pour ainſi dire, métamorphoſée en paſſant de l'Egypte en Phénicie, dans la Grece, & juſqu'à Rome; mais en recueil-

(*a*) Macrob, ſaturnales, livre premier.

lant

lant avec discernement les témoignages des anciens ; on la retrouve telle à-peu-près qu'elle fut inventée.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXIII.

A M. L. M.

De Nephthys, *divinité symbolyque des Egyptiens.*

Au grand Caire.

Les prêtres de l'Egypte, Monsieur, continuant leur allégorie, donnerent à Typhon une épouse nommée *Nephthys* (a). Sœur & rivale d'Isis, elle étoit frappée d'une éternelle stérilité, & ne devint féconde que lorsqu'Osiris trompé par l'apparence eût commerce avec elle. La couronne de lotus qui ornoit la tête du Dieu, & qu'il oublia chez Nephthys, dévoila son crime. Telle est la fable que l'on publioit au sujet de l'épouse de Typhon, & qu'il convient d'éclaircir.

Vous vous rappellez, Monsieur, que le Nil recevoit quelquefois le nom d'Osiris, & qu'Isis désignoit en certaines circonstances la plaine

(a) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

qu'il inonde. Aussi regardoit-on cette déesse comme son épouse légitime, & l'inondation s'appeloit dans la langue sacerdotale leur mariage. Lorsque le fleuve dans les années d'une crue extraordinaire franchissoit les collines qui bornent son cours du côté de l'orient, & se répandoit dans les déserts, il y portoit la fécondité, & les sables se couvroient de verdure & de plantes dont la plus remarquable étoit le le lotus. Voilà cette couronne qui faisoit connoître l'adultere d'Osiris. « Les Egyptiens, dit » Plutarque (a), donnent aux confins de leur » royaume qui s'étendent vers la mer, le nom » de Nephthys. » Il ajoute : « Lorsque le Nil se » répand dans cette partie, ils appellent ce » débordement, le commerce d'Osiris avec » Nephthys, commerce annoncé par le lotus » qui croît au milieu des sables. »

L'expression caractéristique de *Nephthys* qui signifie (b) *contrée exposée aux vents*, dévoile le sens naturel que les prêtres cachoient sous l'emblême de la fable. En effet toute la partie de l'Egypte

(a) Plutarque au même traité.

(b) Elle est composée de ces mots Egyptiens *Neph Theu*, *contrée exposée aux vents*. Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome 3.

P 2

qui se prolonge entre la mer Rouge & le Nil, depuis Siene jusqu'à la Méditerranée, n'étant point défendue par de hautes montagnes, est très-exposée aux vents de sud-est. On la nommoit donc allégoriquement l'épouse stérile de Typhon, parce qu'il s'y déchaîne en liberté, & qu'il roule sur les campagnes de l'Egypte les sables de ces vastes solitudes.

Ce génie malfaisant avoit aussi une concubine non moins dangereuse, nommée *Thueri* ou *Aso*, Reine d'Ethiopie (*a*). Lorsqu'Osiris revenoit de ses voyages, Typhon, comme je vous l'ai rapporté, lui dressa des embûches aidé de soixante-douze conjurés, & de la reine Aso (*b*). Plutarque profondément instruit de la théologie Egyptienne, explique ainsi ce passage : « La » Reine Aso qui seçourut Typhon, désigne » le vent du sud qui vient de l'Ethiopie. S'il re» pousse les vents étésiens qui portent les nuages » vers cette contrée brûlante ; s'il empêche » de tomber les pluies qui produisent la crue

(*a*) *Thueri* vient de *Thures*, vient du midi. *Aso*, dans l'ancien dialecte de la Thébaïde, signifie l'Ethiopie. Ainsi la reine *Aso* désignoit le vent qui regne ordinairement dans l'Ethiopie, c'est-à-dire, celui du sud. Jablonski, tome 1.

(*b*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

» du Nil, alors Typhon victorieux dévore les
» campagnes de son souffle embrasé. »

Telle étoit l'allégorie que les prêtres répandoient au sujet de l'épouse & de la concubine de Typhon. L'une représentoit les déserts sabloneux qui semblent livrés à la fureur du vent d'est ; l'autre les tempêtes du midi. Lorsque ces deux vents se réunissoient, (a) c'étoit Typhon qui venoit accompagné de Nephthys & d'Aso, renverser Osiris du trône, & porter la désolation dans la riche vallée que le Nil arrose. On voit que ces personnages allégoriques ont été inventés par les premiers hommes, qui avoient besoin d'images sensibles pour se faire entendre. Homere, le poëte qui approche le plus de cette antiquité, s'exprime souvent comme les prêtes de Thebes & de Memphis. Aujourd'hui Typhon, Nephthys & Aso sont ignorés en Egypte, mais les mêmes

(a) Lorsque le vent de sud, & celui de l'est, se déchaînent en même temps, ils forment le sud-est ; c'est précisément celui que les Egyptiens redoutent davantage, parce qu'il est plus brûlant, & qu'il roule une plus grande quantité de sables. A l'instant où il souffle, le thermometre monte au-dessus de trente trois degrés, & s'il continue quelque temps, il passe trente-six.

vents connus sous la dénomination générale de *Khamsin* continuent d'y causer les mêmes ravages, & de désoler cette terre de délices.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIV.

A. M. L. M.

De Canobe, *Dieu prétendu des Egyptiens.*

Au grand Caire.

CANOBE, Monſieur, devint fameux ſous l'empire des Ptolemées. Il importe donc de rechercher ſon origine, & ce qui a porté quelques hiſtoriens à le déifier, & ce qu'il ſignifioit dans l'opinion des Egyptiens. Pluſieurs écrivains de la Grece & de l'Italie, fondés ſur le témoignage d'Homere & d'Hécatée, font aborder Menelas en Egypte, & diſent que Canobe ſon pilote étant mort de la morſure d'une vipere, le héros lui érigea un tombeau ſur le bord du rivage. Ce fait hiſtorique, appuyé de graves autorités, ne ſauroit être revoqué en doute. Ils ajoutent que dans la ſuite on bâtit en cet endroit la ville de Canobe (*a*) en l'hon-

(*a*) Je l'ai appellée Canope pour me conformer à

neur de l'étranger. Denis Périégetes (*a*) enchérissant sur leurs rapports s'exprime en ces termes : " Dans le golphe le plus septentrional de „ l'Egypte on voit le temple fameux du Spar„ tiate Canobe. „

Il seroit bien étonnant, Monsieur, que les Egyptiens qui, d'après le témoignage formel de la Genese (*b*), nourrissoient une aversion extrême pour les étrangers, eussent élevé au rang des Dieux un pilote grec, tandis que nous savons qu'ils n'ont jamais accordé les honneurs divins à aucun mortel. Hérodote, qui avoit vécu pendant des années avec les prêtres d'Héliopolis & de Memphis, apprit de leur bouche que Menelas, après avoir reçu Hélene des mains du Roi Protée, reconnut ce service par des outrages, & pilla les côtes maritimes avant de remettre à la voile (*c*). Il ne fait d'ailleurs

l'usage reçu parmi les modernes, mais le vrai nom est Canobe.

(*a*) Denis Périégetès.

(*b*) Genese, chapitre 43.

(*c*) On ne peut récuser le témoignage d'Hérodote, qui Grec de naissance n'auroit pas inventé un mensonge pour décréditer sa nation, en présence de laquelle il lut son histoire. Ce fait devoit être très-connu de son temps, & l'amour seul de la vérité pouvoit le rendre supportable.

aucune mention de Canobe. Est-il croyable qu'une telle ingratitude eût été couronnée par l'apothéose de son nocher, quand même la religion & les mœurs des Egyptiens ne s'y fussent pas opposées ? N'ajoutons donc aucune foi au sentiment invraisemblable de Denis Périégetes, le seul des Gentils qui ait accordé les honneurs d'un temple au pilote Lacédémonien. . . .

(*a*) Ammien Marcellin nous apprend que la ville de Canobe possédoit plusieurs temples. Le plus célebré étoit celui de Sérapis ; le plus ancien construit dans un fauxbourg honoroit Hercule (*b*). Ce sont les seuls dont l'antiquité fasse mention. Strabon (*c*) décrit le temple de Sérapis que les Ptolemées avoient orné avec une magnificence royale. Ils y ajouterent divers édifices dont ils formerent une académie où l'on enseignoit les belles-lettres, & sur-tout les myſ-

(*a*) Ammien Marcellin, liv. 22.

(*b*) Hérodote, livre second. Ce bourg bâti avant Canobe s'appelloit *Héraclée*, la ville d'Hercule.

(*c*) Strabon, livre 17. Voyez lettre 3 du premier volume des Lettres sur l'Egypte, où j'ai décrit d'après Strabon, les cérémonies que l'on pratiquoit dans ce temple, & le concours prodigieux du peuple qui s'y rendoit d'Alexandrie, & de toutes les parties de l'Egypte.

téres de la religion, & de l'ancienne langue de l'Egypte. Un grand nombre de savans y fleurirent, & Ptolemée la rendit fameuse. « Il passa, » dit Olympiodore (*a*), quarante ans dans les » ailes du temple de Canobe, pendant lesquels, » il se livra à l'étude de l'astronomie. On y » grava son systême & ses découvertes sur des » colonnes. » Sérapis en étoit la divinité tutélaire, & son culte encouragé par les Ptolemées se propagea dans la Grece (*b*). Pausanias en parcourant ce beau pays, vit dans la citadelle de Corinthe un temple dédié à Sérapis Canobite. Les sciences ainsi que la philosophie de Pythagore & de Platon furent cultivées pendant des siecles à Canobe. Mais l'Empereur Théodose ayant détruit ses colleges & ses temples, une partie des connoissances humaines furent ensevelies sous leurs ruines, & les savans se disperserent.

Le Rhéteur Aristides, desirant connoître l'origine du nom de Canobe, questionna un prêtre Egyptien. Voici ce qu'il en rapporte (*c*) :

(*a*) Commentaires d'Olympiodore.

(*b*) Pausanias, dans les Corinthiennes.

(*c*) Le Rhéteur Aristides.

“ J'ai su d'un prêtre distingué dans son ordre „ que ce lieu s'appelloit Canobe, long-temps „ avant que Ménelas y abordât. Il démontroit „ par des argumens invincibles que ce mot ne „ pouvoit s'écrire parfaitement avec les caracteres „ grecs, & qu'il signifioit *terre d'or*. On peut „ croire, ajoute Aristides, que les Egyptiens „ savent mieux leur histoire qu'Homere & Hé- „ catée. „ M. de la Croix (*a*) confirme ainsi ce témoignage; les monumens qui nous restent de la langue Coptique ne nous laissent aucun lieu de douter de la fidélité de ce rapport. En effet *kahi*, mot qui à cause de son aspiration ne peut s'écrire en grec, signifie *terre*, & *noub*, *or*.

Les Grecs sachant que la plupart des villes Egyptiennes portoient le nom des divinités qu'elles adoroient, & que Canobe avoit son tombeau dans un lieu appellé *Cahinoub*; trompés sans doute par la ressemblance de ces expressions, ont écrit que cette ville avoit été bâtie en son honneur, & Denis Périégetes, lui a dédié un temple. On voit combien il s'écartoit de la vérité. Les chrétiens des premiers siecles de l'église, charmés de jeter du ridi-

(*a*) Dissertation philologique.

cule sur l'idolâtrie des Gentils, se sont efforcés d'accréditer cette erreur. " Canobe, dit Epi-
„ phane (*a*), & son épouse *Eumenoüth* furent
„ inhumés sur le rivage de la mer, à douze
„ milles d'Alexandrie (*b*), & honorés d'un culte
„ divin „. C'est le premier auteur qui ait hasardé cette assertion. Ruffin s'étend beaucoup à ce sujet, & son zele l'égare encore davantage.

" (*c*) Comment dépeindre les crimes que la
„ superstition commettoit à Canobe? là, sous
„ le prétexte d'étudier les lettres sacerdotales
„ (c'est le nom qu'on donne à l'ancienne lan-
„ gue d'Egypte) on professoit presque publi-
„ quement la magie. Ce lieu que l'on peut ap-
„ peller la source des démons, devint plus cé-
„ lebre parmi les païens, qu'Alexandrie même.
„ Il ne sera pas hors de propos de dévoiler
„ l'origine de ces erreurs monstrueuses. On dit
„ que les Chaldéens transportant le feu qui étoit
„ leur Dieu dans toutes les provinces, offroient
„ de le faire combattre contre ceux des autres
„ peuples, à condition que s'il restoit vainqueur

(*a*) Epiphane, tome second.

(*b*) C'est la distance exacte qui se trouve depuis Alexandrie jusqu'à Aboukir, autrefois Canobe.

(*c*) Ruffin, histoire de l'Eglise, livre second.

» on l'adoreroit. Le prêtre de Canobe accepta » le défi, & imagina cette ruse. On fabrique en » Egypte des cruches d'une terre extrêmement » poreuse, à travers laquelle l'eau filtre, & se » purifie. Il en prit une, boucha les pores avec » de la cire, & l'ayant peinte de diverses cou- » leurs la remplit d'eau, & en fit son Dieu. » Il l'avoit couverte de la tête d'une ancienne » statue que l'on disoit être celle du pilote de » Ménelas. Les Chaldéens se présentent. Le com- » bat commence. Ils allument du feu autour » du vase. La cire fond. L'eau coule à travers » les pores, & éteint le feu. La fraude du prê- » tre donna la victoire à Canobe sur la divinité » des Chaldéens. Depuis ce moment son simu- » lacre a été représenté avec des pieds très- » courts, un col étroit, le ventre & le dos » arrondis en forme de cruche. C'est sous cette » forme qu'on l'adoroit, comme le vainqueur » de tous les Dieux ».

J'ignore où Ruffin a pris cette fable, car il ne cite point ses autorités; mais elle est si puérile, qu'elle n'a pas besoin de réfutation. D'ailleurs elle contredit formellement le culte des Egyptiens, qui n'ont jamais adoré l'eau. Certainement si ce combat prétendu avoit eu quelque fondement, S. Clément d'Alexandrie, qui con-

noiſſoit beaucoup mieux que le prêtre d'Aquilée la religion de l'Egypte, ne l'auroit pas oublié. Au moins ce conte nous ſervira-t-il à découvrir quelques vérités. Les Egyptiens ont fabriqué de toute antiquité des vaſes de terre poreuſe qui ſervent à filtrer l'eau, & à la clarifier. Les Grecs les nommoient *beaucalion*, les Arabes les appellent *bardak*. Cette invention étoit intéreſſante dans un pays où pendant cinq mois de l'année le Nil charie une très-grande quantité de ſable, de limon, & d'inſectes. Avant de boire de ſon eau, on la laiſſe repoſer dans de grandes jarres où l'on a jeté de la poudre d'amandes broyées, qui précipite en peu d'heures les parties hétérogenes. Mais pour la rendre plus agréable, on l'expoſe ſur les fenêtres au vent du nord dans les *bardaks*. Elle pénetre à travers les pores, & comme elle eſt continuellement frappée par le ſouffle rafraîchiſſant du vent du nord, elle contracte une fraîcheur délicieuſe dans un climat brûlant. Le pauvre comme le riche boivent avec une ſorte de volupté l'eau qui a ſéjourné quelques momens dans ces vaſes. L'art de les fabriquer fut donc une découverte précieuſe pour l'Egypte. L'ancien peuple qui la trouva en ſentit l'importance. Pour en marquer ſa reconnoiſſance au

Dieu du Nil, il consacra dans le temple de Sérapis à Canobe une de ces cruches. Voilà l'offrande que Ruffin, à l'aide d'une fable, s'est efforcé de faire passer pour une divinité. Plusieurs monumens concourent à prouver ce que j'avance. On voit sur un écu frappé du temps de l'empereur Adrien par les habitans de Canobe, un de ces vases (*a*) avec un serpent entortillé autour de l'ouverture. Or on sait que cette figure étoit l'emblême de *Cneph* le bon génie, & dans un sens plus étendu l'auteur de la nature. Le canal même qui tiré du fleuve se jetoit dans la mer près de Canobe, s'appelloit (*b*) *Agatho Daimon* le bon génie, sans doute parce qu'il abordoit à une ville où les peuples adoroient Sérapis, & les prêtres l'Etre Suprême. Il est donc naturel de penser que le bocal déposé dans son temple n'étoit autre chose qu'un hommage rendu à sa bienfaisance (*c*). On

(*a*) *Cotelerii monumenta*, tome premier.

(*b*) Géographie de Ptolemée.

(*c*) Parmi les raretés que M. Dombei, qui a voyagé avec gloire pendant neuf ans dans l'Amérique méridionale, vient de rapporter en France, j'ai remarqué des vases tirés des tombeaux des peuples du Pérou, qui ont beaucoup de rapport avec ceux que l'on trouve dans les souterrains de Saccara, & des idoles d'or semblables à

retrouve de semblables consécrations dans la plupart des monumens Egyptiens. Le sacrifice gravé sur le rocher près de Babain, & offert à Jupiter Ammon, ou au soleil du printemps, présente sept cruches de cette espece, qui portent les trois bûchers sur lesquels reposent des agneaux immolés. Les obélisques étoient les symboles des rayons du soleil, & leur ombre servoit à en marquer le cours tandis qu'il paroissoit sur l'horizon. Tous ces faits attestent que les Egyptiens avoient soin de consacrer aux Dieux le fruit de leurs inventions. Le nom de *Cahi Noub* terre d'or, donné à la contrée dont l'argile étoit la plus propre à la composition des cruches dont on se sert pour filtrer l'eau, nous enseigne que les prêtres avoient eu raison d'en offrir une aux Dieux dans le lieu même où on les fabriquoit, & où elles avoient peut-être été inventées.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

celles que les Arabes arrachent des momies que la cupidité leur fait mettre en pieces.



LETTRE

LETTRE XXV.

A M. L. M.

De Thoth, *divinité symbolique des Egyptiens, & regardé comme un homme célebre par la plupart des écrivains.*

Au grand Caire.

Après vous avoir offert, Monsieur, quelques notions sur les principales divinités de l'Egypte, il me reste à vous entretenir de *Thoth*, ce Dieu symbolique, ou ce personnage fameux qui reçut les hommages de l'antiquité, & que l'on regarda comme l'inventeur de presque toutes les connoissances humaines. Les siecles où l'on place son existence sont dans un si grand éloignement, qu'il est presque impossible de porter jusques-là une lumiere capable d'éclairer les objets qui y reposent, couverts de la nuit des temps. Platon, qui écrivoit plus de deux mille ans avant nous, & qui avoit été instruit à l'école des prêtres d'Héliopolis, ne savoit lui-même quel jugement porter de Thoth, déja trop ancien pour qu'il pût remon-

ter à ſon berceau. (*a*) « Theuth, dit-il, inventa les „ lettres, diſtingua les voyelles des conſonnes, „ les muettes des liquides, découverte qui doit le „ faire regarder ou comme un Dieu, ou comme „ un homme divin. La renommée publie qu'il „ a vécu en Egypte ». Dans cette incertitude, le parti le plus ſage eſt de rapporter fidellement les paſſages des anciens, & de les examiner au flambeau d'une critique impartiale.

Thoth étoit nommé diverſement par les différens peuples. « Les Grecs, dit Philon de Biblos (*b*), donnent le nom d'Hermès, ou de „ Mercure à *Taaout*, que les Egyptiens appellent „ *Thoïth*, & les Alexandrins *Thoth* ». Les hiſtoriens s'accordent à lui attribuer l'invention de preſque tous les arts. « *Thoth*, dit Lactance (*c*), „ remonte à la plus haute antiquité, & quoiqu'homme, il poſſéda toutes les ſciences, „ ce qui lui mérita le ſurnom de *Triſmégiſte*, „ trois fois grand ». Il créa les différentes parties du diſcours (*d*), & impoſa le premier des

(*a*) Platon l'appelle *Theuth*.

(*b*) Hiſtoire Phénicienne attribuée à Sanchoniaton; citée par Euſèbe, préparation évangélique, liv. 3.

(*c*) Lactance, livre premier.

(*d*) Diodore de Sicile, Platon & Euſebe aſſurent qu'il

noms à un grand nombre de choses. Il trouva les nombres (a), les mesures, & réduisit l'arithmétique en un traité. (b) Les Égyptiens publioient qu'il leur avoit enseigné la géométrie, qui leur étoit absolument nécessaire, ainsi que l'astronomie & l'astrologie; ils ajoutoient qu'ayant observé le premier la nature & l'harmonie des sons, il avoit composé la lyre. Clément d'Alexandrie (c) parle du code des loix confié à la garde des prêtres, & Ælien le désigne sous la dénomination de *corps du droit de Mercure* (Thoth). On lui attribuoit encore la création de la théologie, l'établissement du culte divin, & l'ordre des sacrifices; (d) cette doctrine étoit renfermée dans les livres de Mercure, déposés dans les temples, & les prêtres y trouvoient tout ce qui concernoit la religion. Enfin, au rapport de Diodore de Sicile, les

---

fut l'inventeur des lettres, & le premier qui écrivit des livres.

(a) Platon, dans Phædre.

(b) Diodore de Sicile, livre premier.

(c) Clément d'Alexandrie, liv. 6. Stroma. Cicéron, de la nature des Dieux, & Lactance, livre premier, disent qu'il donna des loix aux Égyptiens.

(d) Diodore de Sicile, livre premier.

Égyptiens assuroient que les sciences, les institutions, & les arts avoient été inventés par *Thoth* ou Mercure.

Lorsque l'on réfléchit sur la nature de l'esprit humain, qui ne marche que pas à pas d'une vérité à l'autre; lorsqu'en parcourant les annales de l'histoire, on ne voit qu'un petit nombre de génies créateurs répandus de loin à loin sur la terre pour y annoncer quelques découvertes importantes; lorsque Platon, juge éclairé, considérant simplement *Thoth* comme auteur des lettres & de l'écriture, l'appelle un Dieu, ou un homme divin, on est forcé de penser que ce personnage que l'on gratifie de la science universelle, n'a jamais existé; mais que les savans d'une nation qui touche au berceau du genre humain, ont publié sous son nom les connoissances qu'ils avoient acquises pendant plusieurs milliers d'années. Ce sentiment, dicté par la raison, est confirmé par l'autorité de plusieurs grands hommes. Jamblich (*a*) fait parler ainsi *Abamon*, prêtre d'Egypte : « On a „ regardé, avec raison, Mercure, Dieu de „ l'éloquence, comme la divinité commune „ des prêtres : car c'est le même esprit qui pré-

(*a*) Jamblich, mysteres Egyptiens.

„ fide à la vraie fcience de la religion ; c'eft „ pourquoi nos ancêtres, lui dédiant leurs ouvrages, le fruit de leur fageffe, les décoroient „ du nom de Mercure ».

Voilà donc les livres des Egyptiens publiés fous le nom de *Thoth* ou de Mercure. Galien, formé aux fciences dans l'Académie d'Alexandrie, nous enfeigne de quelle maniere on pratiquoit cèt ufage. « Toutes les découvertes „ faites en Égypte devoient être marquées du „ fceau de l'approbation des Savans. Alors elles „ étoient gravées fur les colonnes (*a*), fans „ nom d'auteur, & dépofées dans les fanctuai„ res. De là le nombre prodigieux de livres „ attribués à Mercure. Les difciples de Pytha„ gore imiterent cet exemple, en mettant le „ nom de Pythagore à la tête de leurs „ ouvrages ».

Ces paffages prouvent évidemment que *Thoth* n'étoit point un homme, mais que l'on gravoit les ouvrages approuvés par les Colleges des prêtres, fur des colonnes (*b*) appelées *Thoth*,

(*a*) Galien, livre premier, contre Julien.

(*b*) Elles font appellées ordinairement colonnes de *Thoth* ; mais comme Galien favoit que ce mot Egyptien fignifie *colonne*, il n'a pas voulu faire un pléonafme.

comme nous le verrons après, & qu'on les désignoit sous cette dénomination générale. L'esprit par lequel les savans se disoient inspirés, & auquel ils rendoient hommage de leurs connoissances, étoit *Phtha*, l'artisan de la nature, la source de toute lumiere. « Les Egyptiens, dit Diogene de Laerce (*a*), assuroient „ que Vulcain (*b*) leur avoit enseigné les „ principes de la Philosophie, & que les pontifes & les prophetes s'honoroient du titre „ de ses prêtres ». Aussi, dans la chronique de Scaliger, Vulcain est appellé *le législateur de l'Egypte*.

Il importe d'examiner ces colonnes sur lesquelles on gravoit les découvertes dignes de passer à la postérité. Mercure, dit Manethon (*c*), inventa les colonnes mystérieuses, autrement les steles, & ordonna qu'on y écrivît les loix suivant lesquelles les astres se meuvent. Achilles Tatius (*d*) confirme ce sentiment : « Les Egyptiens sont les premiers qui aient mesuré

(*a*) Diogene de Laerce, histoire des philosophes.

(*b*) Le même que *Phtha*.

(*c*) Manethon, liv. 5.

(*d*) Achilles Tatius, commentateur d'Aratus.

„ le ciel & la terre, & tranſmis ces connoiſ-
„ ſances à leurs deſcendans en les ſculptant ſur
„ des colonnes ». Proclus (*a*) ajoute qu'on y écrivoit auſſi les actions remarquables, & les inventions intéreſſantes. Ces pierres extrêmement dures compoſoient un livre immortel, une eſpece d'Encyclopédie, qui contenoit toutes les ſciences, tous les arts inventés ou perfectionnés depuis des ſiecles; voilà pourquoi les prêtres n'entreprenoient rien avant de les avoir conſultées (*b*). Pythagore & Platon, qui les lurent, y puiſerent le fondement de leur philoſophie. C'eſt ce qui fit dire à Théophile d'Antioche (*c*):
« Qu'a ſervi à Pythagore d'avoir pénétré dans
» les ſanctuaires de l'Egypte, & d'avoir con-
» ſulté les colonnes de Mercure? « (*d*) Sanchoniaton, le plus ancien Hiſtorien après Moïſe, ſe vante d'avoir puiſé ſes lumieres ſur les monumens des temples de *Taaout*, & dans les livres myſtérieux des Ammoniens.

L'uſage de confier au marbre, en caracteres

(*a*) Proclus, Timée de Platon, livre premier.

(*b*) Jamblich, myſteres Egyptiens.

(*c*) Théophile, liv. 3.

(*d*) Sanchoniaton, cité par Euſebe, préparation évangélique, liv. 3.

ineffaçables, le dépôt de la ſcience, eſt preſque auſſi ancien que le monde. On peut croire que la pierre a été le premier livre des hommes. Voici ce qu'en rapporte l'hiſtorien Joſephe (*a*) : « Le Patriarche Seth, ſachant qu'Adam avoit
„ prédit que tout ce qui étoit ſur la terre pé-
„ riroit ou par un embraſement ou par un dé-
„ luge général, & craignant que la philoſophie
„ & l'aſtronomie ne s'effaçaſſent de la mémoire
„ des hommes, & ne fuſſent enſevelies dans
„ l'oubli, grava ſes connoiſſances ſur deux co-
„ lonnes, l'une de brique, l'autre de pierre,
„ afin que ſi les eaux détruiſoient la premiere,
„ l'autre ſubſiſtât, & apprît au genre-humain
„ les découvertes aſtronomiques. Cette colonne
„ ſe voit encore de nos jours dans la terre
„ *Siriadique* ».

Ecoutons maintenant Manethon, hiſtorien célebre, écrivain ſacré de l'Egypte, qui floriſſoit plus de trois ſiecles avant l'auteur Juif (*b*). Il atteſte « qu'il a puiſé ſes connoiſſances ſur
„ les ſteles placées dans la terre *Siriadique*, où
„ Thoth, le premier Mercure, les avoit gravées

(*a*) Antiquités Juives, livre premier.

(*b*) Manethon dans le livre de *Sothis*, dédié à Ptolemée Philadelphe. Voyez la chronographie de Syncelle.

„ en langue sacrée & en caractères hiérogly-
„ phiques, & qu'après le déluge, le bon Génie,
„ fils du second Mercure, les avoit traduites
„ dans la dialecte dont se servoient les prêtres,
„ & écrites en lettres sacerdotales ». Voici, Monsieur, deux hommes ou deux peuples qui impriment sur le marbre leurs découvertes. Je n'examinerai point si Seth, ainsi que le prétend Jablonski (*a*), est le même que Thoth, & si Josephe, postérieur à Manethon, a voulu faire honneur au Patriarche d'un événement dont les Egyptiens s'attribuoient depuis long-temps la gloire. Cette recherche n'est que de pure curiosité. L'importance seroit de constater, par des monumens authentiques, le lieu où étoient placées ces colonnes, & leur existence. Ces deux historiens nomment la terre *Siriadique*, mais elle est inconnue aux anciens comme aux modernes; ce qui a porté plusieurs Savans à penser qu'au lieu de *Siriadique*, il falloit lire *Siringique*, expression qui désigne des allées souterraines. Le morceau suivant d'Ammien Marcellin leur aura fait naître cette idée : (*b*) « On assure que

(*a*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, livre 3, chapitre 20.

(*b*) Ammien Marcellin, livre 22.

„ les prêtres Egyptiens, inſtruits de toutes les
„ connoiſſances qui concernent la religion, &
„ de l'approche du déluge, craignirent que le
„ culte divin ne s'effaçât du ſouvenir des hom-
„ mes. Pour en conſerver la mémoire, ils
„ creuſerent à grands frais, dans diverſes par-
„ ties du royaume, des allées ſouterraines &
„ tortueuſes, ſur les murs deſquelles ils grave-
„ rent leurs connoiſſances ſous différentes formes
„ d'animaux & d'oiſeaux, qu'ils appellerent hié-
„ roglyphes, & qui ſont inintelligibles aux
„ Latins ».

Il ſemble que cet Ecrivain ait décidé la queſtion, & que l'on doive entendre, par la terre *Siriadique*, ces canaux ſouterrains creuſés dans les rochers, aux environs de Thebes & de Memphis. En effet, dans les dédales immenſes pratiqués ſous la plaine de Saccara, on trouve ſculpté ſur les murailles un grand nombre de figures d'hommes, d'oiſeaux, & d'animaux divers. Près de Thebes, les mêmes hiéroglyphes ſe rencontrent dans les caveaux nombreux des montagnes. Parmi ces caracteres ſacrés, on en remarque de peints, de gravés, de taillés en relief, partagés en compartimens, ou diviſés en colonnes. Ne ſont-ce pas là les ſanctuaires où les prêtres avoient ſeuls le droit d'entrer,

& où ils confioient à la pierre les époques de l'hiſtoire, les inventions des ſciences & les prodiges des arts ? Je ſais que le Scholiaſte de Sophocle (a) prétend que les ſteles ſur leſquelles on écrivoit les faits mémorables, étoient des pierres carrées. Peut-être avoient-elles cette forme dans la Grece ; mais les obéliſques, les colonnes, les murs des temples & des ſouterrains chargés d'hiéroglyphes innombrables, diviſés en compartimens, étoient les ſteles des Egyptiens, comme l'atteſtent Sanchoniaton, Manethon & les plus anciens hiſtoriens. Les monumens décrits par Ammien Marcellin ſubſiſtent encore de nos jours. Le voyageur les contemple avec une ſtérile admiration, comme les premiers traits qu'employa le génie humain pour immortaliſer le fruit de ſes travaux.

Les témoignages des Auteurs que je viens de citer ne ſuffiſent pas, Monſieur, pour nous perſuader que ces hiéroglyphes ſoient antérieurs au déluge. La lecture des événemens qu'ils contiennent, pourroit ſeule conſtater la vérité ou le menſonge de cette aſſertion. Sans doute qu'elle apprendroit & l'époque où on les grava, & l'hiſtoire inconnue des premiers âges

(a) Scholiaſte de Sophocle ſur Electre.

du monde. Au moins peut-on raisonnablement penser que ces caracteres précéderent l'Ecriture, & qu'ils sont les plus anciens monumens des hommes parvenus jusqu'à nous.

Il est donc démontré que *Thoth*, ce personnage si vanté, n'exista jamais, mais que les prêtres Egyptiens publioient sous ce titre général leurs ouvrages, lorsqu'ils avoient été honorés du suffrage unanime des colleges. L'interprétation de ce mot ne laisse aucun doute à ce sujet. Jablonski (*a*) a prouvé que *Thoth* signifioit *Colonne*. Les Grecs, en le traduisant par celui de *Steles* (*b*), lui ont conservé sa signification. Puisque les savans de l'Egypte étoient dans l'usage d'écrire leurs livres sans y mettre leur nom, il étoit naturel qu'ils portassent celui des monumens qui devoient les transmettre à la postérité. Il paroît même que cet honneur ne s'accordoit qu'à ceux qui avoient fait des découvertes importantes, puisque, pour en jouir, il falloit l'approbation de tous les académiciens du pays. Lors donc que les Latins, & ceux qui n'avoient pas une connoissance profonde de l'histoire des Egyptiens, parlent des colonnes

(*a*) Jablonski, tome 3, dit : *Thoth*, *Theuth*, ou *Thoith* vient de l'Egyptien *Thuothi*, colonne.

(*b*) *Steles* signifie aussi *colonne*.

de *Thoth*, ils font le même pléonasme que les Géographes qui appellent l'Æthna le Mont-*Gibel* (*a*). Observez, je vous prie, que Sanchoniaton, Manethon, Galien, & les écrivains qui avoient pénétré dans les mysteres de l'Egypte, & puisé dans les vraies sources, ne commettent point cette faute, & disent simplement que l'on sculptoit sur des colonnes ou steles, les événemens remarquables & les prodiges des arts. Ainsi, lorqu'au rapport d'Ælien (*b*), *les prêtres assuroient que Sésostris avoit été instruit dans les sciences par Thoth* ou *Mercure*, cela signifioit qu'en l'initiant aux mysteres, ils lui avoient appris à lire l'histoire des connoissances humaines, imprimée en caracteres hiéroglyphiques sur les colonnes. Elles porterent d'abord cette simple dénomination; l'habitude de les consulter, les lieux sacrés où on les renfermoit, les dépôts qu'elles conservoient, les rendirent respectables. Elles devinrent consacrées par la religion, & furent mises sous la protection immédiate de *Phtha*, ou de l'esprit créateur.

Ces principes établis, on peut expliquer

(*a*) *Gibel* est un mot Arabe qui signifie *montagne*.
(*b*) Ælien, livre 12.

d'une maniere vraisemblable les trois *Thoth* ou Mercures que comptoient les Egyptiens. Ils plaçoient le plus ancien avant le déluge, & les autres après. Le premier marquoit l'enfance des connoissances humaines, soit que quelques monumens eussent échappé à la ruine du genre-humain, soit que ceux que l'on éleva peu de temps après eussent été reculés au delà de cette époque terrible. Le second *Thoth* désigne les efforts des Egyptiens pour découvrir des vérités physiques & astronomiques, la traduction des hiéroglyphes en caracteres sacerdotaux, & l'établissement fixe du culte divin & des loix. Le troisieme enfin fait connoître l'état florissant des sciences, les progrès des arts, & la perfection où ils furent portés, ainsi que l'attestent des pyramides, des temples & des obélisques dont aucun peuple n'a égalé la grandeur & la magnificence. Les prêtres Egyptiens exprimerent ces époques d'une maniere sensible, par l'épithete de *Trismégiste*, *trois fois grand*, qu'ils donnerent à leur *Thoth* allégorique.

Vous avez dû remarquer, Monsieur, que les livres de *Thoth* ou d'Hermès étoient le recueil des productions de tous les savans de l'Egypte, & formoient leur encyclopédie. Ils ont péri dans

l'incendie de la bibliotheque des Ptolemées, & les originaux qui restent gravés en mille endroits sur les marbres de l'Egypte, sont inintelligibles. Nous n'avons de tant de trésors que quelques lambeaux conservés par les anciens. Quant aux livres hermétiques que vantent ceux qui perdent leur temps & leur or à la recherche de la pierre philosophale, ce sont des ouvrages supposés & faussement attribués à Hermès, ou au Thoth Egyptien.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXVI.

A. M. L. M.

De la statue vocale de Memnon.

Au grand Caire.

Je vous ai parlé briévement, Monsieur, de la statue de Memnon, en décrivant les ruines de Thebes ; mais tant de grands noms gravés sur son piédestal déposent en faveur des merveilles qu'on en raconte, que je ne puis terminer ces lettres sans m'efforcer de dérober à la nuit des temps, quelques traits de son histoire. Cent Auteurs grecs, latins, & un petit nombre d'Egyptiens l'ont célébrée dans leurs écrits. Leurs opinions different souvent, & sont quelquefois marquées de l'empreinte d'une aveugle crédulité. D'autres, plus sages, ne pouvant rejeter le témoignage de leurs sens, ni croire au miracle, sont restés dans le doute : je vais exposer fidellement devant vous leurs recits, & en les comparant vous saurez que penser de cette statue si célebre dans l'antiquité.

Parmi les ruines de Thebes, vous avez remarqué,

marqué, Monsieur, plusieurs colosses presque tous mutilés ou couchés par terre. Le plus grand étoit placé à l'entrée des vestibules du tombeau dont je vous ai donné la description (*a*). Diodore de Sicile le nomme *Osimandué*; Strabon (*b*) dit que les Egyptiens l'appelloient *Ismandès*; mais une foule d'écrivains s'accordent à lui donner le nom de Memnon (*c*). Cette statue moins étonnante par sa taille gigantesque, & la dureté du granit qui la compose, que par la propriété qu'elle avoit de produire un son au lever du soleil, fut brisée par Cambyse. La moitié est renversée, l'autre partie repose sur la base. Philostrates la dépeint ainsi : (*d*) " Le colosse de
" Memnon représentoit un jeune homme à la fleur
" de son âge, dont la face étoit tournée vers
" le soleil levant. Lorsque ses rayons venoient le
" frapper, on dit qu'il parloit. Denis Périégetes

(*a*) Diodore de Sicile, livre premier.

(*b*) Strabon, liv. 17.

(*c*) Osimandué & Ismandès étoient probablement le nom vulgaire de ce colosse, parmi les Egyptiens. Ces mots sont dérivés d'*Ou Smandi*, donner un son. Memnon peut venir aussi de *Emnoni*, *de pierre*. Les Grecs en auront fait *Memnon Ismandès*, *la pierre vocale.* Voyez Jablonski, de Memnone.

(*d*) Philostrates, vie d'Apollonius de Thianes, livre 6.

dit (*a*) : « Les peuples qui habitent Thèbes fa» meuse par ses cent portes & par la statue vo» cale de Memnon qui salue l'aurore sa mere à » son lever. » Les prêtres d'Egypte l'appelloient le fils du jour (*b*), &, au rapport de Diodore de Sicile, *le cousin d'Osiris*.

Homere est le premier qui ait parlé du fils de l'aurore (*c*). « Nestor entretenoit dans son » cœur le souvenir de son généreux Antiloque, » que l'illustre fils de l'aurore avoit mis à mort. » Ses interpretes ont tous pensé que ces dernieres expressions avoient rapport au Memnon Egyptien, mais le prince des poëtes pouvoit s'en être servi pour désigner un des chefs venus au secours de Troye des contrées orientales. Ce langage métaphorique étoit familier de son temps. L'écriture l'emploie lorsqu'elle appelle les peuples de ces climats *les enfans de l'orient*. Les poëtes qui fleurirent après lui, expliquerent différemment sa pensée : l'aurore, dit Hésiode, (*d*) eut

---

(*a*) Denis Périégetes, description de l'univers.

(*b*) Dans l'ancienne langue d'Egypte, le jour s'appelle *Eho* ; les Grecs en firent *Eos* l'aurore, & appellerent Memnon le fils de l'aurore. Jablonski, de Memnone.

(*c*) Homere, Odyssée.

(*d*) Théogonie d'Hésiode.

de Tithon le vaillant Memnon, qui portoit un casque d'airain, & qui fut roi d'Ethiopie. Pindare lui attribue la victoire sur Antiloque (*a*). « Le brave Antiloque, doué d'une ame magnanime, voulant sauver les jours de son pere, » succomba dans le combat qu'il soutint contre » Memnon, chef d'une armée d'Ethiopiens (*b*). » Un des chevaux de Nestor percé d'un trait » lancé de la main de Pâris, arrêtoit son char ».

Appuyés sur ces autorités, les poëtes de la Grece & de l'Italie confondirent le Memnon Troyen avec l'Egyptien. Virgile parle des (*c*) troupes de l'aurore, & des armes du noir Memnon. Cette couleur employée pour désigner la patrie de ce héros, ne doit point être regardée

---

(*a*) Pindare, ode 2.

(*b*) Ces passages ont rapport au Memnon Egyptien. En effet, les anciens Grecs appellerent long-temps le Delta l'Egypte, & tous les pays plus au midi, l'Ethiopie. Homere met ces mots dans la bouche de Ménélas, parlant à Télémaque : *Je remontai l'Egypte jusqu'en Ethiopie*. Or, comme il ne conduit son héros qu'à Thebes, il est évident qu'il entendoit par cette expression la Thébaïde. Damis, compagnon d'Apollonius de Thianes, déclare qu'il a vu le temple & la statue de Memnon dans l'Ethiopie, c'est-à-dire dans la haute Egypte.

(*c*) Virgile, Enéide, livre premier.

comme un figne de difformité ; car le chantre d'Achille, en célébrant Euripile, dit (a) : C'étoit le plus beau des mortels après le divin Memnon. Ovide (b) s'exprime ainfi dans fes Métamorphofes : " L'aurore qui avoit favorifé le parti „ des Troyens, n'eft plus touchée des malheurs „ d'Ilion ni d'Hécube. Un intérêt plus vif oc„ cupe fon ame. Elle gémit de fes propres pertes, „ & donne des pleurs à la mort de Memnon. On lit fur la bafe de fa ftatue cette belle épigramme, écrite par le poëte Afclépiodote : « Vivez, Thétis, déeffe de la mer ! Apprenez » que Memnon qui mourut en combattant fous » les remparts de Troye, rend chaque jour un » fon agréable près des tombeaux creufés dans » les monts Lybiens, à l'endroit où le Nil im» pétueux divife Thebes, célebre par fes portes ; » tandis qu'Achille infatiable de combats, ne » parle ni près des murs d'Ilion, ni dans les » champs de la Theffalie. »

Voilà, Monfieur, le Memnon Egyptien ou Ethiopien, (car les anciens donnoient à la Thébaïde le nom d'Ethiopie) généralement reconnu pour celui qui périt glorieufement en

(a) [illegible] yffée, iv. 5.

(b) Ovide, Métamorph[illegible]

repoussant les Grecs. Mais ces témoignages sont ceux des poëtes qui s'attachent plutôt à nous présenter des tableaux touchans & des fictions brillantes, que des vérités historiques. Suivons la fable que l'on publioit sur son origine (*a*). L'Aurore amoureuse de Tithon l'emporta en Ethiopie, & eut de lui Emathion & Memnon (*b*). Isacius Tzetza adopte la même allégorie : Tithon, fils de Laomédon, fut aimé de la déesse du jour. De ce commerce nâquirent Memnon & Emathion (*c*). Diodore de Sicile explique ces passages : « Tithon, fils de „ Laomédon, & frere de Priam, porta ses „ armes dans les contrées orientales de l'Asie, „ & jusqu'en Ethiopie, d'où est née la fable „ de Memnon enfanté par l'Aurore ».

Mais quel est ce héros qui secourut les Troyens, car les allégories des poëtes ont toujours quelque vérité pour fondement ? (*d*) Diodore de Sicile va nous l'apprendre : « Memnon » vint au secours de Troye à la tête des

(*a*) Apollodore, bibliotheque, liv. 3, ch. 11.

(*b*) Isacius Tzetza.

(*c*) Diodore de Sicile, livre 4.

(*d*) Diodore de Sicile, livre second.

» troupes de Teutam, Empereur d'Assyrie.
» Priam souverain de la Troade, dépendante de
» cet empire, accablé du poids de la guerre,
» avoit imploré son assistance. Teutam lui
» envoya vingt mille hommes Ethiopiens &
» Suziens, & deux cents chars commandés
» par Memnon. Ce guerrier cher à son Roi,
» gouvernoit alors la Perse. Il étoit à la fleur
» de son âge, & déja célebre par sa force &
» sa grandeur d'ame. Il avoit construit un pa-
» lais dans la citadelle de Suze, qui porta son
» nom jusqu'à la domination des Perses, &
» un chemin public nommé encore de nos
» jours *la voie Memnoniene* ». Suze, ajoute Strabon (*a*), eut pour fondateur Tithon pere de Memnon. Cette ville avoit six lieues de circuit. Sa forme étoit oblongue, & sa citadelle s'appelloit *le Memnonium* (*b*). Hérodote (*c*) appelle aussi Suze *la ville de Memnon*. Enfin Pausanias (*d*) assure que ce général vint au siege de Troye, de Suze, & non d'Ethiopie, & qu'il avoit soumis

---

(*a*) Strabon, liv. 15.

(*b*) C'est-à-dire *la citadelle de Memnon*.

(*c*) Hérodote, livre 5.

(*d*) Pausanias in Phocicis, ch. 31.

toutes les nations de la Médie jusqu'au fleuve *Choaspe*.

Ces autorités, dont je pourrois augmenter le nombre, s'il en étoit besoin, prouvent évidemment que durant le siege mémorable dont le génie d'un seul homme a immortalisé les héros, les Empereurs d'Assyrie envoyerent au secours de Priam un brave Capitaine nommé Memnon, qui n'avoit rien de commun avec celui d'Egypte (*a*). Il est probable, comme je l'ai déja dit, qu'Homere, en l'appellant fils de l'Aurore, avoit simplement voulu désigner l'Orient d'où il étoit parti. Les poëtes venus après lui ont inventé la fable que vous venez de lire pour orner leurs vers.

Examinons maintenant quel étoit le nom véritable de la statue qui fait l'objet de nos recherches, l'opinion qu'en eurent les anciens, & le but des prêtres en l'érigeant. Hérodote (*b*) est le premier qui l'ait appellée Memnon, encore

---

(*a*) Philostrates dit positivement : Memnon étoit Ethiopien (Thébain) & régna dans ce pays avant la guerre de Troye. Celui qui vint à ce siege est beaucoup postéieur & différent du premier. *Vie d'Apollonius de Thianes*.

(*b*) Hérodote.

n'en dit-il qu'un mot, parce qu'elle venoit d'être mutilée lorsqu'il parcouroit l'Egypte. Depuis cet historien, une foule de voyageurs l'ont citée avec enthousiasme, & se sont presque tous accordés à lui donner le nom de Memnon, ce qui prouve seulement que cette dénomination avoit été adoptée par les étrangers; mais pour savoir la véritable, il faut entendre les Egyptiens qui devoient mieux connoître leurs monumens. On lit ces mots dans la chronique d'Alexandrie (a): « Cambyse or-» donna de couper par le milieu *Aménophis*, » statue vocale que l'on appelle vulgairement » Memnon. » Pausanias observateur exact vient à l'appui de cette autorité (b). Les Thébains assurent que la statue que nous nommons Memnon, est celle de l'Egyptien *Phaménophis*. Le *ph* (c) dans la langue du pays est l'article du masculin, ainsi le vrai nom étoit *Aménophis*.

Lorsque Cambyse eut fait abattre la moitié de ce colosse, il cessa probablement pendant long-temps de rendre un son; car Hérodote qui voyageoit dans ce pays peu de temps après

(a) Chronique d'Alexandrie.

(b) Pausanias dans les Attiques.

(c) Jablonski, de Memnone.

la conquête des Perſes, n'auroit pas oublié un fait ſi extraordinaire. Les Ptolemées ayant fondé un royaume en Egypte, favoriſerent les ſciences & les arts. Dès-lors le reſte de la ſtatue placée ſur la baſe continua de faire entendre ſa voix, comme le rapporte Manethon (*a*), mais d'une maniere moins diſtincte qu'avant ſa diſgrace. Trois ſiecles après, les Romains conquirent l'Egypte, & ils s'empreſſerent d'en aller admirer les antiquités. Germanicus fut de ce nombre. « Il ne put réſiſter, dit Tacite (*b*), au deſir de » contempler les merveilles de l'Egypte, dont » les plus étonnantes ſont la ſtatue de pierre de » Memnon, qui, à l'inſtant où elle eſt frappée » par les rayons du ſoleil, prononce des voyelles, » & les pyramides qui s'élevent comme des » montagnes au milieu des ſables preſqu'inac- » ceſſibles ». Des inſcriptions nombreuſes confirment le rapport de ce ſavant hiſtorien. On lit celle-ci ſur la jambe droite du coloſſe : *Moi C. Lœlia, épouſe d'Africain Préfet, j'ai entendu*

(*a*) Chronographie de Syncelle. Manethon, écrivain ſacré de l'Egypte, floriſſoit ſous les premiers des Ptolemées. Il avoit conſervé l'intelligence de la langue hiéroglyphique.

(*b*) Annales de Tacite, liv. 2.

la voix de Memnon à six heures & demie du matin, la premiere année de l'Empire de Domitien, &c. La suivante est écrite sur la jambe gauche : *Moi Publius Balbinus j'ai entendu la voix divine de la statue vocale de Memnon, autrement Phaménoph. Je me trouvois dans la compagnie de l'aimable Reine Sabine* (l'épouse d'Adrien.) *Le soleil étoit à la premiere heure de son cours, la quinzieme année de l'Empire d'Adrien.* On lit ensuite : *Julie Camille m'a commandé de graver ces mots à l'instant où Adrien Auguste a entendu la voix de Memnon*, & du même côté : *Moi Mitridaticus, Tribun de la douzieme légion, j'ai entendu la voix de Memnon à six heures du matin.*

Mille autres inscriptions attestent le même fait, ainsi il seroit inutile de les rapporter. Quand à ces autorités se joignent celles de Strabon & de Tacite, l'incrédulité ne peut tenir contre de pareils témoignages. Le marbre qui les conserve depuis plus de seize cents ans, est un livre durable qui dépose en faveur de la voix d'*Aménophis*. Mais que doit-on en conclure ? La nature de la pierre comporte-t-elle un semblable phénomene ? Pausanias semble favoriser cette opinion (*a*) « La pierre que l'on

(*a*) Pausanias, dans les Attiques.

„ montre à Mégare, lorſqu'elle eſt frappée „ d'un caillou, rend un ſon qui imite les vibra„ tions d'une corde d'inſtrument. Le coloſſe „ que j'ai vu à Thebes, de l'autre côté du „ Nil, m'a ſurpris bien davantage. Il produit „ tous les jours au lever du ſoleil, un ſon auſſi „ éclatant que celui des cordes d'une guitare, „ ou d'une lyre qui ſe rompent quand on les „ tend. „ Philoſtrates entraîné par l'amour du merveilleux, ne met point de bornes à ſa crédulité (*a*). " Le coloſſe de Memnon, quoique „ de pierre, étoit doué de la parole. Au lever „ du jour, joyeux de revoir ſa mere, il la „ ſaluoit d'une voix gracieuſe. Vers le coucher „ du ſoleil, il exprimoit la douleur de ſon „ abſence par un ſon triſte & lugubre. --- Ce „ marbre avoit auſſi la faculté de répandre des „ larmes à volonté. On prétend qu'Echo répon„ doit à ſa voix, & imitoit parfaitement les „ accens de ſa joie & de ſa douleur. „ Enfin, un ancien grammairien (*b*) dit que cette ſtatue étoit compoſée d'une maniere ſi merveilleuſe, qu'elle ſaluoit le Roi & le ſoleil.

Ces paſſages ne nous porteront pas à croire

(*a*) Philoſtrates, vie d'Apollonius de Thianes.

(*b*) Cité par Jablonski, de Memnone.

nophis prononçoit les sept voyelles qui étoient les symboles des planetes, & qui composoient *la musique terrestre*. Cette statue fameuse pouvoit donc être appellée dans la langue sacrée, *le cousin d'Osiris* (*a*), & *l'image du soleil* (*b*), puisqu'elle imitoit sur la terre l'office qu'il fait dans les cieux. Les prêtres, en lui faisant répéter les sept sons, dont toutes les langues ont été formées, & qui peignent d'une maniere merveilleuse nos pensées, voulurent immortaliser la plus belle de leurs découvertes, découverte qui, au rapport de Platon, n'a pu être inventée que par un Dieu, ou un homme divin. Peut-être que l'ombre de ce colosse élevé servoit aussi à marquer l'instant de l'équinoxe. Du moins son nom composé d'*ame nouphi* (*c*), *enseigner une bonne nouvelle* (*d*), porte à le penser. Les Grecs adopterent ces anciennes idées quand ils attribuerent à Apollon, qui n'étoit autre

(*a*) Diodore de Sicile.

(*b*) Voyez l'inscription que je viens de rapporter.

(*c*) Jablonski, de Memnone.

(*d*) Le soleil arrivé à l'équateur, promettoit aux Egyptiens la cessation des vents du sud, & l'approche de l'inondation. Voilà pourquoi ils l'observoient avec tant de soin.

habitoient, au rapport d'Hérodote, les montagnes qui bordent la cataracte. Ce monument témoigne donc que chez eux le culte du Créateur précéda tous les autres. On a même droit d'assurer qu'il se conserva sans tache parmi les prêtres ; car des hommes qui se sont une fois élevés, par l'effort sublime de la raison, à la connoissance d'un seul Dieu, ou qui l'ont reçue par tradition, ne sauroient, tandis qu'ils composent un corps éclairé, redescendre à l'idolâtrie, qui suppose toujours une profonde ignorance.

Le reste de la théologie Égyptienne étoit purement allégorique. Il embrassoit le cours du soleil, de la lune, des astres, & les phénomenes les plus éclatans de la nature. Tous ces objets furent personnifiés dans la langue sacrée des prêtres ; mais loin de les adorer, ils ne les considérerent que comme des signes admirables dans lesquels la grandeur du Très-haut se manifestoit à leurs regards. Il est bien probable qu'ils enseignerent d'abord cette religion dans sa pureté. Elle se corrompit insensiblement, parce que le vulgaire, accoutumé à voir dans les sanctuaires les figures symboliques dont j'ai parlé, à offrir, aux époques où on les en tiroit, des sacrifices d'actions-de graces au Créa-

teur, oublia l'objet invisible de sa vénération, pour adorer ses ouvrages cachés sous ces emblêmes.

Mais pourquoi les Prêtres ne s'efforcerent-ils pas de détruire cet aveuglement? pourquoi tinrent-ils la nation asservie au joug d'une superstition déplorable? Sans doute que ce ne fut point d'abord leur projet. La nécessité d'exprimer leurs idées, avant l'invention des lettres, par des figures allégoriques, l'habitude de les renfermer dans les temples, accoutuma les peuples à les regarder comme sacrées. Lorsque l'usage plus facile de l'écriture, leur en eut entiérement fait perdre le sens, ils ne mirent plus de bornes à leur vénération, & encenserent réellement les symboles que leurs peres avoient simplement honorés. Dès-lors Osiris & Isis devinrent les divinités tutélaires de l'Egypte; Sérapis présida à l'inondation; Apis présagea l'abondance, & le mauvais génie Typhon menaça les pays des fleaux les plus destructeurs. Ces idées s'étant profondément imprimées dans les esprits, il étoit difficile de les déraciner sans renverser le culte établi: peut-être aussi, (car les hommes ont toujours été les mêmes) que les prêtres profiterent adroitement de cette ignorance pour s'établir les médiateurs entre le ciel & la terre, &

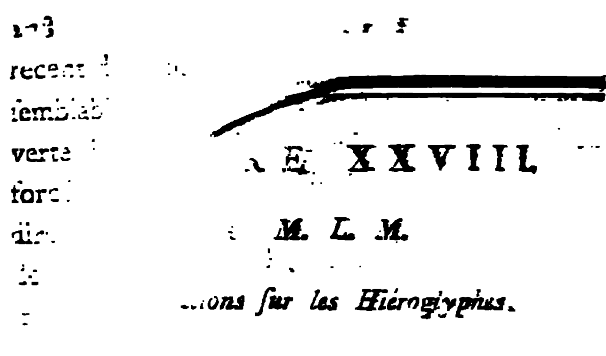
les dispensateurs des oracles divins. Mais ce qui doit rendre circonspect celui qui ose juger un corps de savans qui publia les loix sages dont Athenes s'enrichit, & qui éleva un grand nombre de monumens utiles & durables, c'est que les Hébreux, quoique séparés des Egyptiens, quoique retenus dans l'ancienne croyance d'Abraham par leurs vieillards & leurs prophetes, ne se virent pas plutôt dans le désert que, profitant de l'absence de Moïse, qui attendoit sur la montagne les oracles du ciel, ils forcerent Aaron à leur fondre un veau d'or pour leur servir de Dieu; tant il est vrai que la vue des objets sensibles a plus d'empire sur la multitude que tous les préceptes de la sagesse. Enfin, si l'on raisonne sans partialité, on s'appercevra qu'il est aussi difficile que dangereux de montrer la vérité aux hommes. Les plus grands philosophes de la Grece & de Rome, ne reconnoissoient, ainsi que les prêtres Egyptiens, qu'un seul Dieu. La mythologie n'étoit à leurs yeux qu'un tissu d'allégories qui voiloient des effets physiques, des causes naturelles. Cependant ils courboient leur front devant les statues de Jupiter, de Pallas, de Vénus. Socrate seul eut le courage d'élever la voix contre ces divinités fabuleuses, & Socrate fut contraint de boire le poison. Voulez-vous un exemple plus

récent du danger que l'on court en éclairant ses semblables? Galilée annonce à la terre une découverte importante, & Galilée, après avoir été forcé de demander à genoux pardon d'avoir osé dire la vérité, fut persécuté le reste de ses jours, & mourut en exil. Sans doute qu'il est beau d'être martyr à ce prix, mais peu d'ames sont capables de cet effort sublime.

Ces faits, & tant d'autres que je pourrois citer, prouvent que si les Prêtres de l'Egypte sont coupables d'avoir caché la lumiere au peuple qu'ils auroient dû instruire, il ne faut pas les condamner avec trop de rigueur. Car dans ces siecles reculés, où l'on ne parloit que par symbole, l'idolâtrie prit des accroissemens rapides, & il étoit presque impossible de la détruire sans renverser la religion. Rappellez-vous les Dieux de Laban volés par Rébecca. Ces idoles étoient des hiéroglyphes. Laban, qui avoit probablement perdu l'intelligence des choses qu'elles signifioient, les adoroit parce qu'elles lui venoient de ses peres. Le même événement arriva en Egypte, où les hiéroglyphes devinrent les divinités du peuple, aussi-tôt qu'il ne put plus les comprendre. Le seul moyen d'éteindre la superstition eût été de les anéantir; mais ce sacrifice eût coûté aux prêtres la perte de leurs connoissances, & sur-tout de l'empire absolu qu'ils

exerçoient sur les esprits. Or, si l'on a vu quelques hommes assez généreux pour renoncer au charme de la domination, par le pur amour de l'humanité, jamais un corps ne fut capable de ce noble effort.

J'ai l'honneur d'être, &c.



... E XXVIII.

M. L. M.

... ons sur les Hiéroglyphes.

Au grand Caire.

... iéroglyphes, Monsieur, sont la premiere ... gue écrite des hommes. Ce sont des caracteres imitatifs & allégoriques. Ils different des lettres en ce que celles-ci peignent la pensée par des traits & des sons, & qu'ils la représentent seulement par des figures. Leur antiquité touche au temps du déluge, si elle ne remonte au delà; car avant cette époque le genre humain possédoit les sciences & les arts; & puisqu'on les gravoit sur la pierre, quelques-uns de ces monumens ont pu échapper au naufrage des hommes.

Clément d'Alexandrie compte un grand nombre de livres attribués à *Thoth*, c'est-à-dire, approuvés par les Académies, & publiés sous ce titre. Il donne même la notice de plusieurs d'entre eux. Le premier, dit-il, contenoit les Hymnes sacrées; le second, les regles de la vie des Rois; les quatre suivans traitoient de l'astronomie, &

des observations des Egyptiens; dix autres renfermoient la science des hiéroglyphes, la géographie & la cosmographie. Un pareil nombre composoit le code des loix, de la religion & de la discipline des prêtres. Enfin, les six derniers formoient un traité complet sur la médecine.

Ces ouvrages ont subi le sort de tant d'autres, qu'un Barbare, dont le nom doit être odieux à la postérité, employa pendant six mois à chauffer les bains d'Alexandrie; mais la plupart des livres Egyptiens n'étoient que des copies. Les originaux restent sculptés en mille endroits sur les marbres des temples, les obélisques, & les murs des souterrains. Voilà les monumens que les savans de tous les pays devroient s'efforcer de lire. Manethon, grand-prêtre, & Ecrivain sacré de l'Egypte, y puisa l'histoire qu'il écrivit sous le regne des Ptolemées. Environ trois siecles après, Hermapion interpréta l'obélisque d'Héliopolis, transporté par Auguste dans la capitale de l'empire Romain. Depuis cet auteur, aucun autre n'a possédé l'intelligence des hiéroglyphes, ou si quelqu'un a été doué de cette science, ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Ammien Marcellin, qui florissoit sous l'empire de Julien, assure que de son temps ces caracteres étoient inintelligibles aux

LETTRE XXVIII.

A M. L. M.

Observations sur les Hiéroglyphes.

Au grand Caire.

Les hiéroglyphes, Monsieur, sont la premiere langue écrite des hommes. Ce sont des caracteres imitatifs & allégoriques. Ils different des lettres en ce que celles-ci peignent la pensée par des traits & des sons, & qu'ils la représentent seulement par des figures. Leur antiquité touche au temps du déluge, si elle ne remonte au delà; car avant cette époque le genre humain possédoit les sciences & les arts; & puisqu'on les gravoit sur la pierre, quelques-uns de ces monumens ont pu échapper au naufrage des hommes.

Clément d'Alexandrie compte un grand nombre de livres attribués à *Thoth*, c'est-à-dire, approuvés par les Académies, & publiés sous ce titre. Il donne même la notice de plusieurs d'entre eux. Le premier, dit-il, contenoit les Hymnes sacrées; le second, les regles de la vie des Rois; les quatre suivans traitoient de l'astronomie, &

des observations des Egyptiens ; dix autres renfermoient la science des hiéroglyphes, la géographie & la cosmographie. Un pareil nombre composoit le code des loix, de la religion & de la discipline des prêtres. Enfin, les six derniers formoient un traité complet sur la médecine.

Ces ouvrages ont subi le sort de tant d'autres, qu'un Barbare, dont le nom doit être odieux à la postérité, employa pendant six mois à chauffer les bains d'Alexandrie ; mais la plupart des livres Egyptiens n'étoient que des copies. Les originaux restent sculptés en mille endroits sur les marbres des temples, les obélisques, & les murs des souterrains. Voilà les monumens que les savans de tous les pays devroient s'efforcer de lire. Manethon, grand-prêtre, & Ecrivain sacré de l'Egypte, y puisa l'histoire qu'il écrivit sous le regne des Ptolemées. Environ trois siecles après, Hermapion interpréta l'obélisque d'Héliopolis, transporté par Auguste dans la capitale de l'empire Romain. Depuis cet auteur, aucun autre n'a possédé l'intelligence des hiéroglyphes, ou si quelqu'un a été doué de cette science, ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Ammien Marcellin, qui florissoit sous l'empire de Julien, assure que de son temps ces caracteres étoient inintelligibles aux

Latins. Y auroit-il quelques moyens d'arracher le voile qui les couvre, & d'expliquer les faits qu'ils contiennent? Celui qui le découvriroit acquerroit une gloire immortelle, en rendant aux arts, aux ſciences, & à l'hiſtoire, tant de découvertes perdues pour le monde. Je ne prétends point à cet effort ſublime; mais j'expoſerai les idées que l'étude des anciens, & la vue ſi ſouvent répétée des monumens de l'Egypte, m'ont fait naître.

On ſait que les prêtres inventerent les lettres qu'ils nommerent Sacerdotales, & avec leſquelles ils traduiſirent les hiéroglyphes: elles étoient d'un uſage univerſel dans les temples, & on s'en ſervoit pour écrire tout ce qui avoit rapport à la religion & aux ſciences. Ce dialecte particulier étoit intermédiaire entre les hiéroglyphes & la langue vulgaire du pays, qui heureuſement n'eſt point perdue. En effet, elle exiſte dans les livres des Cophtes, avec des traductions Grecques & Arabes. On la retrouve dans un grand nombre de manuſcrits répandus en Egypte, & dans les bibliotheques de l'Europe. Pour s'élever par elle à la connoiſſance du dialecte ſacerdotal, il faudroit trouver, ou des alphabets, ou des paſſages communs de ces deux langues. Or, ſur les murs des temples & dans les ſouterrains, on apperçoit parmi les hiéroglyphes des lettres qui different

de toutes celles connues, & qui font probablement partie du dialecte sacerdotal. Voilà les caracteres que l'on devroit s'efforcer d'entendre; car ils donneroient la clef des hiéroglyphes, dont ils font ou la suite, ou l'interprétation. Peut-être qu'un savant qui sauroit parfaitement le Cophte, l'Arabe, & l'Hébreu, & qui consacreroit plusieurs années à étudier sur les lieux les monumens de l'ancienne Egypte, viendroit à bout de cette noble entreprise.

Voici une autre réflexion, qui, depuis que je voyage dans ce pays, m'a singuliérement frappé. Les Ammoniens étoient une colonnie Egyptienne. Les prêtres qui rendirent fameux Jupiter Ammon, avoient la même religion, les mêmes connoissances que ceux de l'Egypte. Leur Dieu a cessé de rendre des oracles, mais son temple peut subsister encore. La contrée qui l'environnoit étant très-fertile, doit être habitée. Cette peuplade n'ayant point éprouvé les révolutions qui, depuis plus de deux mille ans, ont bouleversé l'Egypte, aura conservé ses usages, son culte, & sa langue maternelle. Il est probable que les sciences & les arts n'y étant plus alimentés par la célébrité, se seront éteints. Mais la tradition en aura gardé la mémoire. Sanchoniaton assure qu'il a puisé ses lumieres

LETTRE XXIX.

A M. Le Monnier, Médecin du Roi, premier Médecin de MONSIEUR, *& Membre de l'Académie des Sciences.*

Plan d'un voyage intéressant, & qui n'a jamais été fait.

Au grand Caire.

Il reſte, Monſieur, beaucoup de choſes curieuſes à vérifier en Egypte. Voici les propoſitions que j'offre à celui qui deſire ſe rendre utile aux ſciences, aux arts, & procurer à ſon pays des connoiſſances précieuſes.

Parcourir en bateau le grand lac de Menzalé, ſonder ſes embouchures dans la Méditerranée, aborder à l'île de Tanis, où, d'après le témoignage des écrivains Arabes & des naturels du pays, il ſe trouve de grandes ruines, & des marbres antiques. Pouſſer ſa navigation juſqu'à l'extrêmité de ce lac; viſiter les reſtes de Peluſe & de Farama, où les géographes Arabes décrivent un tombeau qui doit être celui du grand Pompée.

Deſcendre le canal de Sebennytus, aujourd'hui

Samanout, jusqu'au bord du lac Bourlos; chercher les ruines de l'ancienne Butis, où Hérodote place le sanctuaire de Latone, composé d'un bloc étonnant de granit dont j'ai donné la description d'après cet historien.

Reconnoître les débris de Naucrate & de Saïs, situées dans les environs de Faoué, & ceux de Phacuse & de Bubaste, où passoit le fameux canal des Ptolemées.

Faire un traité avec une tribu d'Arabes errans pour pénétrer à l'Oasis d'Ammon, peu distante du lac Meris, & delà au temple de Jupiter Ammon, si célebre dans l'antiquité, & où l'on peut espérer de retrouver l'ancienne langue de l'Egypte, & peut-être des livres qui serviroient à l'intelligence des hiéroglyphes.

Visiter les trois Oasis, & décrire les peuples & les monumens qu'elles renferment, & qui sont perdus pour le monde.

S'arrêter huit ou dix jours à Siene pour découvrir les puits du solstice, & vérifier l'observation admirable des anciens prêtres de l'Egypte, qui voyoient, lorsque le soleil décrivoit le tropique, son image entiere se peindre à midi sur l'eau qui couvroit le fond de ce puits astronomique.

Depuis dix-huit cents ans, aucun Européen n'a vérifié ces faits, & parcouru les lieux dont je

Telles sont les connoissances que cinq années de voyages dans les contrées orientales, & l'étude des anciens, m'ont procurées. Vous, Monsieur, qui dans la retraite charmante que vos travaux & vos lumieres ont enrichie de toutes les plantes rares du monde, & d'une foule de livres précieux, m'avez fourni le loisir nécessaire pour rédiger ces lettres, publiées sous les auspices d'un Prince auguste, dont l'estime vous honore, puissiez-vous trouver du plaisir à les lire, & les regarder comme un témoignage de ma reconnoissance!

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

SAVARY.

Fin des Lettres sur l'Egypte.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans le troisieme Volume.

LETTRE PREMIERE.

Détails sur la température du climat.

dues ſur le chaos avant la création, que l'eſprit créateur anima de ſon ſouffle, & dont il forma l'univers. Ils regarderent enſuite la lune comme le ſymbole de ces ténebres, & la propoſerent à la vénération des peuples; enfin ils étendirent cette idée juſqu'au temps où le ſoleil, demeurant dans les ſignes de l'hémiſphere auſtral, rend les jours plus courts, & les nuits plus longues.

LETTRE VI, page 102.

De Phtha, Neith & Cneph, *noms ſous leſquels l'Etre ſuprême fut adoré en Egypte.*

Les Egyptiens adorerent l'Etre ſuprême ſous les noms de *Phtha*, *Neith* & *Cneph*. Ces trois attributs peignoient la puiſſance, la ſageſſe, la bonté de l'eſprit infini qui a créé le monde. Le temple de *Phtha* étoit à Memphis, celui de *Neith* à Saïs, & celui de *Cneph* dans l'île d'Eléphantine. Ce culte ne fut conſervé dans ſa pureté que parmi les prêtres & les initiés aux myſteres. Le peuple oublia le Créateur pour adorer ſes ouvrages

Les prêtres étoient initiés aux mysteres de Mendès. Le *Phallus*, image de la génération, décoroit leurs habits, & ornoit la statue des autres Dieux. Les Grecs le nommerent Pan, mais improprement, car il avoit peu d'analogie avec ce demi-dieu.

LETTRE XIII, page 148.

*D'*Isis, *ou* de la lune, *divinité Egyptienne.*

Les Egyptiens adorerent d'abord la lune sous son nom propre d'*Ioh*, dont le culte porté en Grece, donna naissance à la fable d'*Io*, changée en vache. Lorsqu'ils eurent observé son influence sur l'athmosphere, ils la nommerent *Isis*, qui signifie *la cause de l'abondance.* On attribua l'inondation aux pleurs de cette divinité ; c'est-à-dire, à la rosée dont elle étoit censée la mere. Encore de nos jours, les Cophtes prétendent que la rosée qui tombe au solstice, fait fermenter les eaux, & produit le débordement.

LETTRE XIV, page 155.

De Sothis, *étoile consacrée à Isis.*

Quelques écrivains donnerent à *Sothis* le nom d'Isis; mais cette étoile, nommée Sirius par les Grecs, & Canicula par les Latins, étoit

simplement consacrée à cette déesse. Les Egyptiens formerent deux périodes datées du lever de Sothis. La vénération du peuple pour cette belle étoile, vint de ce qu'à son lever héliaque, on pouvoit juger du degré où monteroit l'inondation ; voilà pourquoi on la nomma, *l'astre qui fait croître les eaux*.

LETTRE XV, page 160.

De Bubaste, *divinité symbolique des Egyptiens.*

Bubaste reçut de grands honneurs en Egypte. On y bâtit une ville qui portoit son nom. On lui attribuoit la vertu de secourir les femmes enceintes, ce qui la fit appeller par les Grecs & les Latins, *Diane* & *Ilithia*. Cette divinité symbolique représentoit la nouvelle lune. On célébroit ses fêtes le troisieme jour du mois, parce que c'est alors que le croissant est visible pour tout le monde.

LETTRE XVI, page 167.

De Butis, *divinité symbolique qui représentoit le soleil.*

Cette divinité, nommée Latone par les Grecs, avoit un temple fameux dans la ville de Butis. Un bloc énorme de granit en composoit le sanctuaire. Elle y rendoit ses oracles. Les

Egyptiens l'avoient placé dans une île mobile ; les Grecs les imiterent en ce point. Cette divinité étoit le ſymbole de la pleine lune ; & comme c'eſt alors que la roſée eſt plus abondante, on la regarda comme la cauſe de la roſée. On racontoit qu'elle avoit élevé Horus, & qu'elle l'avoit ſauvé des embûches de Typhon, ce qu'il faut entendre dans un ſens allégorique.

LETTRE XVII, page 176.

Le Nil *adoré comme un Dieu par les anciens Egyptiens.*

Le Nil fut élevé au rang des Dieux. On bâtit une ville en ſon honneur. Il eut des prêtres, des fêtes & des ſacrifices. D'abord il porta le nom général d'*Iaro*, qui ſignifie fleuve. Lorſque l'on eût obſervé les phénomenes de ſon inondation, on lui donna l'épithete de *Neilon*, c'eſt-à-dire, *qui croît dans un temps marqué*. Au ſolſtice d'été on l'invitoit à aſſiſter à un repas qu'on lui préparoit publiquement, & le peuple croyoit que ſans cette cérémonie, il n'auroit pas débordé ſur les campagnes.

LETTRE XX, page 199.

Du Sérapis *terrestre, divinité symbolique qui avoit rapport au Nil.*

Le Sérapis terrestre fut regardé par les Egyptiens comme la divinité qui présidoit à la crue des eaux. Un nilometre de bois, divisé en coudées, étoit son emblême. On célébroit une fête en son honneur au commencement de l'inondation. Les prêtres nommoient le nilometre *Sari Api, colonne du mesurage.* Ils le tiroient du sanctuaire lorsque l'eau commençoit à croître, le renfermoient lorsqu'elle baissoit. Telle fut l'origine de cette divinité emblématique que les Grecs appellerent Sérapis.

LETTRE XXI, page 205.

*D'*Anubis, *divinité symbolique des Egyptiens.*

Anubis eut en Egypte des temples, des prêtres, & l'on bâtit une ville en son honneur. Sa statue portoit une tête de chien, & cet animal, devenu son image vivante, lui fut consacré. Ce Dieu allégorique, inventé par les astronomes, représentoit l'horizon : voilà pourquoi on le regarda comme le compagnon inséparable d'Osiris & d'Isis. Il étoit appellé, dans la langue sacrée, leur fils illégitime, parce qu'il n'est point lumineux par lui-même, &

ſud-eſt. Quand le fleuve, dans les années d'une crue extraordinaire, s'y débordoit, c'étoit l'adultere d'Oſiris avec *Nephthys*. *Thueri* ou *Aſo*, reine d'Ethiopie, regardée comme la concubine de Typhon, déſignoit le vent du midi, qui ſe joignant à celui de l'eſt, formoit le *ſud-eſt*, que les Egyptiens redoutent le plus à cauſe de ſon haleine brûlante, & des torrens de ſables qu'il roule ſur l'Egypte.

LETTRE XXIV, page 231.

De Canobe, *dieu prétendu des Egyptiens*.

Canobe, nommé par les Ecrivains du Bas-Empire Canope, étoit le pilote de Ménélas. Il mourut ſur le rivage de l'Egypte, & on lui dreſſa un tombeau. Ce lieu s'appelloit en Egyptien *Cahi noub*, *terre d'or*. On y bâtit une ville & des temples. Les Grecs, trompés par cette dénomination, dirent qu'on les avoit élevés en l'honneur de l'étranger : c'eſt une erreur. Ruffin rapporte une longue fable par laquelle il prétend prouver que la divinité qu'on adoroit dans le temple de Canobe étoit une cruche, mais c'étoit ſimplement une offrande faite au Dieu du Nil, dont elle ſervoit à clarifier les eaux.

Mais l'obligation où l'on étoit de ſe ſervir de figures repréſentatives, avant l'invention des lettres, porta peu-à-peu les peuples à les adorer, ce qui arriva lorſque l'écriture plus facile leur eut fait oublier le ſens des hiéroglyphes. Les dieux de Laban n'étoient que des hiéroglyphes dont il avoit perdu le ſens; il les adora parce qu'ils lui venoient de ſes peres, & qu'il ne les comprenoit plus. La même choſe arriva en Egypte.

LETTRE XXVIII, page 281.

Obſervations ſur les Hiéroglyphes.

Les hiéroglyphes ſont la premiere langue écrite des hommes. Leur antiquité remonte avant le déluge. On en avoit perdu l'intelligence ſous les monarques du Bas-Empire. Le moyen de la recouvrer ſeroit de ſavoir parfaitement la langue des Cophtes, qui eſt l'ancien Egyptien vulgaire, de s'élever par elle à la connoiſſance du dialecte ſacerdotal dont on ſe ſervit pour traduire les hiéroglyphes, & que l'on retrouve ſur les monumens Egyptiens. On pourroit auſſi tenter un voyage au temple de Jupiter Ammon, habité par une colonie Egyptienne, & qui a probablement

